

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

## SOMMAIRE

---

<b>Pierre Nothomb</b> .....	133
<b>COMMÉMORATION D'ALBERT MOCKEL</b>	
Allocution de M. Carlo Bronne à l'inauguration de l'exposition Mockel, à Liège .....	140
<b>Séance publique du 3 décembre 1966 :</b> .....	143
Discours de M. Roger Bodart .....	143
Discours de M. Thierry Maulnier .....	148
<b>Albert Mockel et Paul Claudel au temps de « Chantefable un peu naïve ».</b> .....	153
I Une lettre inédite d'Albert Mockel, par M. Michel Otten ..	153
II Une lettre inédite de Paul Claudel, par M. Pierre de Gaulmyn	162
<b>Notes dans les marges de « La Wallonie », par M. Raymond Pouilliart</b> .....	172
<b>LE 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VERHAEREN</b>	
<b>Louange de Marthe Verhaeren</b> ( <i>Communication de M<sup>me</sup> Marie Gevers, à la séance mensuelle du 12 mars 1966</i> ) .....	180
<b>Les enseignements d'une édition critique des poèmes d'Émile Verhaeren</b> ( <i>Communication de M. Joseph Hanse, à la séance du 11 juin 1966</i> ) .....	188
<b>A propos d'une prétendue lettre de Verhaeren</b> ( <i>Communication de M. Lucien Christophe, à la séance du 8 octobre 1966</i> )	204
<b>Un déjeuner fatal</b> , par M <sup>me</sup> Simone Speth-Holterhoff .....	219
<b>Les sites de Verhaeren.</b> Allocution de M. Marcel Thiry à l'inauguration de l'exposition Verhaeren, à Namur .....	222
<b>AUTOUR DE M<sup>me</sup> DE STAËL</b>	
<b>Les lettres inédites du prince de Ligne à M<sup>me</sup> de Staël</b> , publiées par M <sup>lle</sup> Simone Balayé .....	227
<b>La vision de la Russie chez M<sup>me</sup> de Staël et chez Astolphe de Custine</b> , par M <sup>me</sup> Sophie Deroisin .....	290
<b>CHRONIQUE</b>	
<b>Rapport sur le Concours scolaire</b> , par M. Albert Ayguesparse	299
<b>Séances mensuelles de l'Académie</b> .....	302
<b>La remise du grand prix de littérature française hors de France</b> .....	303
<b>Prix littéraires</b> .....	304
<b>Hors de Belgique</b> .....	304

## Pierre Nothomb

---

*Le baron Nothomb est mort le 29 décembre 1966, à son château du Pont d'Oye, d'une mort qui fut telle qu'il l'aurait commandée puisqu'elle vint le trouver en pleine vigueur intellectuelle et rayonnant de projets.*

*Élu à l'Académie le 1<sup>er</sup> décembre 1945, directeur pour l'année 1956, il était membre du Comité de gestion et de la Commission consultative du Fonds national de la littérature. Le plus lyrique de nos poètes, le romancier des vastes horizons aura mis pendant vingt et un ans au service de notre Compagnie ce zèle généreux dont il anima toujours ses autres entreprises, en littérature comme en politique.*

*Il avait voulu construire, de son vivant, son tombeau dans son parc sauvage, au bord de l'étang du Pont d'Oye. C'est là que M. Roger Bodart lui adressa l'adieu de l'Académie.*

Celui que nous saluons aujourd'hui fut un poète dans le sens ancien du mot : un homme qui voit, prévoit, dit, féconde. Il perçait la croûte des apparences, découvrait le visage caché des choses et des êtres, et les transfigurait.

Il fonda une famille nombreuse non seulement par le nombre, mais plus encore par sa diversité, une famille partie de lui mais qu'il ne retenait pas en lui, qu'il invitait à être, comme lui, rayonnante. Elle rayonnait, elle rayonne, faisant de notre ronde planète une Roue dont la maison du Père est le moyeu.

Il me disait un jour :

— Quand on a une famille nombreuse comme moi, que les enfants ont tous, comme les miens, des destins plus ou moins hors série, qu'ils ont été la révolte sociale, l'aventure militaire, le bord de la guerre civile, la sainteté, l'exil, les voyages, le prêtre-

ouvrier, chacun ayant une aventure telle que si je racontais l'histoire de mes fils, rien que de mes fils, il y aurait là matière à un incroyable roman.

Il ne m'appartient pas de dire ici l'autre roman, celui de l'homme d'action qui, pendant un demi-siècle, hanté par le passé, appelé par le futur, saisissait entre ses doigts nerveux un présent qui fuyait. Sa préoccupation était triple : régionale, nationale, planétaire. Profondément enraciné dans la terre où nous voici, et qui est terre duelle, il ne se lassait pas d'en suivre la ligne de faite, les versants mosans et rhénans, d'en interroger les horizons complémentaires. Cette région double et une proposait, selon lui, une sagesse profonde à cette région plus vaste qu'est notre nation, double et une aussi, et à cette région plus vaste encore qu'est la société de toutes les nations toujours en quête d'elle-même, multiple par ses langages, mais une par le fait de notre commune condition.

Cet homme d'action, nous le savons tous, n'avait rien d'un monstre froid : sa vie était une forge crépitante d'étincelles.

— Il est facile, disait-il, d'être un Français derrière la Seine, ou un Anglais dans son île. Il est difficile d'être Belge sans frontières naturelles, dans un pays rogné de tous côtés, *et où on ne peut tenir debout que par son âme*. Je crois qu'il fallait beaucoup d'imagination créatrice, de souvenirs et de tradition pour faire la Belgique moderne. Beaucoup d'amour aussi. Cela vous explique peut-être cet espèce de frémissement dont nous parlions ce matin et qui se mêle à ma politique quotidienne ».

...Un pays où on ne peut tenir debout que par son âme : en quelques mots, il définissait son pays et sa propre nature.

— Je veux tirer de moi-même tout ce que je peux avant de mourir, me disait-il aussi.

Jusqu'à son dernier souffle, il a tenu debout par son âme.

— Je suis, ajoutait-il, un des seuls hommes qui, en Belgique, osent parler d'une politique de l'hémisphère, d'une politique de la sphère.

Cet esprit qui réinventait la région dépassait la politique de village. Sa méditation ne s'arrêtait pas au partage des eaux de la Meuse et du Rhin. Je vois un signe de ses préoccupations plus vastes dans un geste qu'il fit, un jour, devant un de ses fils.

C'était sur un sommet dénudé où le Danube prend sa source. Non loin de là, une autre eau descend vers le Rhin.

— J'y ai, conte-t-il, prouvé à mon fils le libre arbitre de l'homme devant la Toute Puissance de Dieu en prenant au creux de mes paumes, dans le ruisselet en cours vers le Pont-Euxin, un peu d'eau que j'ai reversée vers la source voisine, vers la mer du Nord.

Ce geste était-il d'un poète ou d'un politique? La question me semble oiseuse. A aucun instant de sa vie, on ne peut distinguer l'un de l'autre pas plus que l'on ne peut dire, à propos de tel haut personnage de France ou de Chine, s'il est un général ou un maréchal qui écrit et mène l'État, ou s'il est un écrivain qui porte l'uniforme.

L'homme qui nous écoute en ce moment en même temps que ses arbres et que ses sources était poète dans chacun de ses actes. Il y a peu de temps, il nous disait ceci : « J'ai découvert à l'entrée du Pont d'Oye deux prairies de chaque côté d'une rivière, à côté d'un canal, et au bord d'un bois, qui étaient brouillés de broussailles, d'arbustes fous, de joncs, et dans lesquelles paissaient les vaches de mon garde.

« En passant devant elles, je me suis aperçu, l'autre jour, que, ces prairies, si je les dépouillais de tous les buissons, de toutes les épines, de tous les joncs, et de tous les bouquets d'arbres inutiles, elles deviendraient un nouveau parc et que le Pont d'Oye dont les jardins en terrasse descendent d'ici dans cette direction, en aurait deux de plus. Si bien qu'au bord de la route, on ne dirait pas : « Là est le Pont d'Oye », mais « Ici est le Pont d'Oye ».

« J'ai mis tous les gens que je pouvais mettre là-dessus, j'ai travaillé moi-même avec ma serpette tant que j'ai pu, nous avons coupé des arbres, jeté un pont sur la rivière. J'étais enthousiaste, j'étais agissant, je voyais le monde se transformer. Je disais à ma femme : « C'est le poème ». *Je suis encore en ce moment en train de faire dans la joie de l'effort facile ce poème.* Il me préoccupe autant qu'un amour, autant qu'un roman sidéral. »

Cette confession montre cet homme tel qu'il fut toujours — toujours en train de faire dans la joie de l'effort facile un poème. Et tout était poème pour lui.

Parlant de ses filles, il disait : « Mes filles sont ma couronne. Elles m'intéressent beaucoup plus que mes livres. »

Et il ajoutait :

« Il faut que je maintienne en moi le goût de la plénitude de la vie. »

La plénitude de la vie, voilà ce que dit toute son œuvre, agissante écrite et parlée. Qu'il soit permis au porte-parole de l'Académie de saluer les trois œuvres à la fois. Elles n'en faisaient qu'une. Pour cet homme complet, vivre, faire vivre était ce qui comptait. Écrire venait par surcroît.

Il écrivait pour remercier la vie. Plus les années passaient, plus son chant montait haut. Il était une action de grâce. *Ans de grâce*, ainsi s'intitulait un de ses livres. Et un autre : *Le Buisson Ardent*. Et son visage, en effet, au fur et à mesure qu'il gravissait les degrés de la pyramide de l'âge, ressemblait de plus en plus à un buisson de flammes.

*L'été d'octobre* l'embrasait, et cet orgueilleux demandait pardon à son Dieu de ce qu'il avait été :

Pardonnez-moi, mon Dieu, d'être un homme de chair  
Ou aimez-moi de l'être et de mieux vous aimer

...

Pardonnez-moi, mon Dieu, d'être un homme de mots,  
De me donner aux mots, d'être emporté par eux.

...

Pardonnez-moi, mon Dieu, d'être un homme de jeu

...

Pardonnez-moi, mon Dieu, d'être un homme de faim  
Et de soif...

...

Pardonnez-moi, mon Dieu, d'être un homme d'hier  
Et de demain !

Et la litanie continuait, le chapelet des pardons demandés, des pardons obtenus. Car celui qui demandait pardon d'être un homme de don savait que ce pardon ne lui serait pas refusé.

Cet être de don qui tenait debout par l'âme a franchi debout la porte de lumière. Nous voici devant cette porte où, quand il

---

était de chair, il aimait nous mener. Devant cette porte qu'il a construite, et qu'il a dite

« J'ai fait creuser ma tombe au seuil de la forêt  
J'ai fait tailler la dalle et le banc et la croix  
J'ai fait planter auprès l'arbre pudique et droit  
J'ai tracé le chemin de ronde. Tout est prêt. »

Oui, tout est prêt. Celui qui construisait le monde et cultivait son jardin, celui qui maniait aussi fièrement la serpette que la plume, celui qui était un homme d'esprit autant qu'un homme de cœur, cet homme dont, par respect, je ne prononce pas le nom, parce que son nom comme son visage devront être réinventés un jour, cet homme a bien fait son ouvrage au long de sa longue existence.

« Faire et en faisant se faire, et n'être rien de ce qui s'est fait » aurait pu être sa devise.

## Commémoration d'Albert Mockel

---

*Le 27 décembre 1866 naissait à Ougrée, près de Liège, celui qui devait devenir un des animateurs et des théoriciens du symbolisme en même temps qu'un des poètes les plus purs de cette école, Albert Mockel, créateur, à vingt ans, de la revue La Wallonie dont le titre introduisit dans le langage littéraire, et bientôt dans la langue courante, une dénomination usitée jusqu'alors par les seuls linguistes. Il est beau que ce soit par une revue de poésie qu'un pays apprenne son nom...*

*C'est là un aspect de ce que M. Carlo Bronne, dans l'allocution dont on trouvera plus loin le texte, appelle justement « le miracle mockélien ». L'extraordinaire concours de collaborations éclatantes que sut grouper la petite revue liégeoise n'est pas moins miraculeux.*

*Albert Mockel fut l'un des quatorze membres nommés par le Roi lors de la fondation de notre Compagnie, à laquelle Albert et Marie Mockel ont laissé le signe permanent de leur affection en la choisissant comme gardienne de leur héritage moral et comme légataire. Aussi l'Académie a-t-elle tenu, à l'occasion de ce centenaire, à rendre un hommage exceptionnel à celui qui fut son directeur, au poète, au critique, à l'« esthéticien du symbolisme », pour rappeler ici le titre du livre consacré par M. Michel Otten aux écrits doctrinaux de Mockel, à l'homme d'énergie aussi qui ne craignit pas de s'engager à l'avant-garde d'une politique de l'idéal français.*

*Deux expositions ont donc été ouvertes au public, simultanément à Bruxelles et à Liège, le 3 décembre. Toutes deux ont été organisées en collaboration par la Bibliothèque Royale de Belgique et par l'Académie. L'exposition de Bruxelles, à la Bibliothèque, représentait plus spécialement l'œuvre de Mockel, son milieu, ces correspondances nombreuses, si pleines de la ferveur littéraire de l'époque, qui s'échangèrent entre le poète et ses amis de France, de Flandre ou de Wallonie ; à l'Hôtel de ville de Liège étaient*

groupés surtout les documents relatifs à la famille du poète, au cercle universitaire L'Élan et à la revue L'Élan littéraire, d'où La Wallonie est issue, à La Wallonie elle-même, à ses collaborateurs liégeois, à l'activité politique du militant wallon. Le catalogue qui réunit une documentation soignée sur ces deux expositions a été rédigé par M. Jean Warmoes, et M. Henri Lavachery, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale des sciences, des beaux-arts et des lettres, l'a fait précéder d'une préface où la vie et la figure d'Albert Mockel sont retracées par le plus fidèle des amis.

L'Académie avait décidé de tenir à Liège la séance publique qu'elle voulait consacrer au poète liégeois. Le 3 décembre, dans la matinée, une délégation conjointe de la Ville de Liège et de l'Académie, conduite par M. Maurice Destenay, bourgmestre et ministre d'État, et par M. Maurice Delbouille, vice-directeur en exercice, est allée fleurir, au cimetière de Robermont, le monument où Albert et Marie Mockel sont réunis avec leur fils Robert, engagé volontaire dans l'aviation française, mort de l'épidémie de grippe qui à la veille de l'armistice de 1918 emporta Guillaume Apollinaire et tant d'autres.

A onze heures et demie, à l'Hôtel de ville de Liège, M. le bourgmestre Maurice Destenay inaugura la section liégeoise de l'exposition Mockel, en présence d'un public nombreux au premier rang duquel se trouvaient des membres du corps diplomatique, M. Maisse, Ministre des Communications, M. Pierre Clerdent, Gouverneur de la Province, de hautes personnalités de la magistrature, de l'université et du barreau, M. Georges Dopagne, président de l'Association des Écrivains belges, d'autres écrivains bruxellois et liégeois et les membres de l'Académie. M. Maurice Destenay rappela les cérémonies du 26 mai 1951, où la ville de Liège avait reçu l'Académie, venue saluer la mémoire d'Albert Mockel devant le mausolée de Robermont. Il évoqua l'œuvre littéraire et l'action politique de celui qui pendant quelques années fit de sa ville de province une capitale de la poésie symboliste. La réponse et les remerciements de l'Académie et de la Bibliothèque furent exprimés par M. Carlo Bronne dans une allocution reproduite ci-dessous.

Une réception fut donnée ensuite dans les salons de l'Hôtel de ville.

*Le déjeuner fut offert aux membres de l'Académie et à leurs hôtes par le bourgmestre et les échevins au musée d'Ansembourg ; déjeuner aux chandelles, suivant un rite d'exception dont la Ville faisait les honneurs à l'Académie pour la deuxième fois, comme le rappela M. Roger Bodart, directeur en exercice, en remettant la médaille de l'Académie à M. le bourgmestre Destenay, qui lui-même avait décoré l'Académie en décernant la médaille de la ville de Liège à son directeur et à son secrétaire perpétuel.*

*Grâce à une faveur particulière consentie par M. Maurice Albert, premier président de la Cour d'Appel, la séance publique de l'Académie, consacrée à la commémoration d'Albert Mockel, se tint au cœur du vieux palais des princes-évêques, dans la salle de la Cour d'assises, qui était comble. Avec les membres du bureau siégeaient à l'estrade M. Thierry Maulnier, délégué par l'Académie française, et M. Pierre Wigny, ministre de la Culture française, ainsi que S. E. M. Jean-Louis Pahud, ambassadeur de Suisse, et M. Marcel Raymond, membre de l'Académie au titre étranger, représentant le jury du Grand prix de littérature française hors de France. L'attribution de ce prix au romancier suisse Jacques Chenevière fut proclamée au début de la séance<sup>1</sup>.*

*On trouvera dans ce Bulletin les discours que MM. Thierry Maulnier et Roger Bodart prononcèrent ensuite en hommage à Albert Mockel.*

### **Inauguration de l'exposition Albert Mockel à l'hôtel de Ville de Liège, le 3 décembre 1966**

#### **Allocution de M. Carlo BRONNE**

*Président du Conseil de la Bibliothèque Royale de Belgique*

Monsieur le Bourgmestre,  
Mesdames, Messieurs,

Il est agréable à un Liégeois de revenir dans sa ville natale pour y saluer la mémoire d'un autre Liégeois.

<sup>1</sup>. Voir ci-dessous, page 303, « La remise du Grand prix de littérature française hors de France ».

C'est à Liège que se produisit le miracle mockélien, je veux dire l'écllosion du mouvement symboliste et la naissance de la revue la *Wallonie*, dont les sommaires portèrent les noms prestigieux de Mallarmé, Moréas, Gide, Hérédia et qui vécut jusqu'à l'âge de sept ans, ce qui pour un périodique littéraire constitue une honorable maturité.

On trouvera parmi les pièces exposées des échos de ces éclatantes amitiés ; mais on y verra aussi des noms du terroir, ceux des compagnons de lutte et des sympathisants que furent Félix et Charles Magnette, Célestin Demblon, Emile de Laveye, Ernest Mahaim, Isi Collin, Rassenfosse, Auguste Donnay, Charles Delchevalerie, Xavier Neujan enfin, dont le souvenir est particulièrement vivant dans cette maison.

Il n'est pas excessif d'affirmer que, dépassant les frontières de la littérature, le mot *Wallonie*, choisi et presque inventé par le poète pour propager ce qu'il appelait « une forme romane de l'éternelle beauté », s'est haussé grâce à lui sur le plan historique et géographique jusqu'à désigner une région et plus : une manière de sentir et de penser auxquelles ceux qui lui appartiennent sont plus que jamais attachés.

\* \* \*

Quelques uns d'entre vous, Messieurs, assistaient, il y a 30 ans, à la commémoration à Liège du cinquantenaire du symbolisme. Victor Moremans et moi eûmes le privilège de faire visiter le palais des princes-évêques à un prince de la poésie, Paul Valéry, qu'avait délégué l'Académie française. Albert Mockel prononça un discours modeste et fervent, à sa façon, dont le manuscrit est sous vos yeux. Il passa rapidement sur sa propre action pour esquisser la figure de cet autre gentilhomme des lettres, Henri de Régnier, qui venait de mourir, et qui avait été directeur de la *Wallonie*.

Pierre Louys, que la revue compta parmi ses rédacteurs, emmagasinait, dans un tiroir étiqueté : Inscriptions et belles-lettres, ses notes et sa correspondance littéraire. Opportune précaution qu'on ne saurait trop recommander aux écrivains.

C'est grâce à elle qu'une exposition comme celle-ci est possible ; car, s'il est vrai que le livre est un sac de grains, encore faut-il que

ce grain soit engrangé, surveillé et sélectionné dans les dépôts et les bibliothèques ; que les éditions rares et les écrits inédits soient sauvés du feu, de l'oubli et de la dispersion des héritages. Il y a huit ans, quelques membres de l'Académie royale de langue et de littérature françaises ont fondé une Association sans but lucratif, sous la dénomination de *Musée de la Littérature*, dans le but de recueillir et de mettre en valeur les publications, l'iconographie et les manuscrits relatifs aux lettres françaises de Belgique depuis 1830. La gestion en est confiée à la Bibliothèque royale de Belgique qui a mis en commun avec celles que possédait notre compagnie les archives littéraires dont elle a la garde. En l'absence du Conservateur en chef, M. Liebaers, retenu à Londres par des obligations professionnelles, je suis heureux de souligner le généreux et intelligent concours qu'il a apporté au développement de ce fonds qui contient à présent plus de 111.000 fiches.

M. Warmoes et le personnel scientifique du Musée de la Littérature ont réussi non seulement à déchiffrer, à classer et à répertorier des milliers de documents mais nous ont permis de décaler et d'acquérir 2.113 dossiers nouveaux. Aujourd'hui des chercheurs italiens, américains, japonais viennent travailler au *Musée de la Littérature*, qui disposera, dans les bâtiments neufs, de magasins et de bureaux, de salles de consultation, d'exposition et d'audition, et abritera prochainement dans un local approprié le cabinet de travail de Verhaeren, selon les conditions affectant le legs de M<sup>me</sup> Émile Verhaeren.

J'ajoute que cette œuvre, poursuivie avec un faible subside de l'État et ne bénéficiant pas des mêmes moyens que le Musée de la Culture flamande, à Anvers, n'aurait pu être menée à bonne fin sans le dévouement et l'activité de ses collaborateurs. Je tiens à leur rendre hommage ainsi qu'à M. Warmoes, organisateur de cette exposition.

Le Fonds Mockel, si important pour l'histoire de notre littérature, est presque entièrement inventorié. On a choisi pour les montrer ici les fiches intéressantes plus spécialement Liège et ses artistes. Je dois cependant remercier les bibliophiles, le professeur Van Nuffel, MM. Paul Champagne, Groensteen, Vander Perre, le Musée de Mariemont, la Bibliothèque Doucet de Paris, qui ont bien voulu prêter leurs trésors. Et enfin la Ville de Liège, dont

les magistrats et le service culturel ont permis cette manifestation. Grâce à eux, Mockel, qui vécut sur les pentes de Cointe, une des périodes les plus exaltantes de son existence, est pour quelques semaines, revenu chez lui.

### Séance publique du 3 décembre 1966

tenue à Liège, en la salle de la Cour d'assises

#### Discours de M. Roger BODART

Je voudrais, cet après-midi, vous parler moins d'un écrivain que d'un homme. D'un homme qui disait : « Je pense avec mes muscles, avec mon cœur, comme avec ma raison », et qui écrivait à son ami Roger Desaise : « Je suis en quelque manière un monstre : un poète malade de n'être pas un compositeur. Et l'exemple des monstres est dangereux à suivre. »

Albert Mockel avait grande allure. Mince, droit, l'œil clair, il avait quelque chose d'une lame de Tolède qui salue l'adversaire selon le rite, fonce, écarte le trait, se retire et fait mouche à l'instant voulu. Il attira à lui quelques unes des personnalités les plus éclatantes de son temps, écarta les importuns, traça des avenues nouvelles parmi le fouillis des idées reçues. Avec quelques égaux dont les noms sont devenus célèbres en partie grâce à lui, il créa ce symbolisme dont Valéry dit qu'il n'a jamais existé et qui cependant enfanta le surréalisme lequel à son tour enfanta le tourbillon dans lequel nous sommes engagés aujourd'hui.

Cela, les historiens nous le répètent depuis longtemps, et nous devons les croire. Il est bien vrai que ce jeune étudiant liégeois nommé Albert Mockel fonda, à l'âge de vingt ans, une revue dont le nom lui-même, *La Wallonie*, était chose neuve. Il est vrai aussi qu'au bout de sept années cette revue fut le lieu de rassemblement de tout ce qui comptait dans l'Empire de la Poésie Française. Pendant quelques années, Paris pour être entendu par Paris, pour poursuivre son travail millénaire qui consiste à tirer du neuf de l'ancien, Paris pour aller au cœur de Paris dut faire un détour par cette ville où nous plantons aujourd'hui notre tente.

Albert Mockel fut ce biais, ou ce bief qui écrivait droit avec des lignes courbes, ce Grand Canal méandrin qui mena Mallarmé, Valéry, Gide, Vielé-Griffin, Pierre Louys, Maeterlinck, Van Lerberghe, Elskamp, Verhaeren, et tant d'autres, de l'ombre à la lumière. Et ceci, certes, suffisait à la gloire d'Albert Mockel : nulle gloire n'est plus grande que celle de servir. Il serait temps cependant que l'histoire, après avoir rendu hommage au serviteur, découvre, sous lui, le Maître. Il serait temps qu'elle salue, par delà l'inventeur de *La Wallonie*, l'inventeur de lui-même, l'homme qui fit œuvre personnelle.

Cet « être véritable », comme dit Montaigne, ployait quelque peu sous la noble charge qu'il avait acceptée, celle d'être un bon conducteur de la poésie d'autrui. Ce poète « chargé de la critique », voyait bien qu'on lui donnait un poste *de confiance*, mais il sentait aussi que ce poste était « *subalterne* ».

— Il n'est, disait-il, qu'un matelot parmi les autres, à qui ses frères imposent le quart énervant de la vigie.

Et il ajoutait :

— C'est son devoir d'annoncer ce qu'il croit avoir vu et de dire ce qu'il pense, au risque des railleries qui suivront ses méprises.

Cette réflexion-ci ressemble à un soupir. Elle nous introduit dans ce monde intermédiaire du poète qui doit être critique, du rêveur qui voudrait penser, monde d'entre deux qui n'est pas fort éloigné de celui dont parle Marcel Proust dans les premières pages de son immense voyage à la Recherche du Temps Perdu, voyage qui oscille, dès le départ, entre ce que l'on sait quand on dort et ce que l'on ne sait plus quand on s'éveille.

Cette exploration-là fut la grande œuvre d'Albert Mockel, comme elle fut celle de Baudelaire, de Mallarmé, du Valéry de la Jeune Parque, et dans d'autres mondes contigus, d'un Freud, d'un Jung, et de toute la psychanalyse moderne. Mockel après Baudelaire s'embarque vers un monde de correspondances où les couleurs, les parfums et les sons se répondent. Son navire part à la recherche d'une capitale étrange des nuances où le son a sa couleur, la couleur son parfum, où il n'y a plus d'arts singuliers et fragmentaires, mais un art total qui est à l'artiste ce que la pierre philosophale est à l'alchimiste.

Il en vint ainsi à fonder une esthétique passionnément étudiée par quelques uns, magnifiquement ignorée par la plupart, et qui est son œuvre obscure, son chef d'œuvre pareil à ces statues que certains maîtres d'autrefois dressaient en haut des cathédrales où nul ne pourrait jamais les voir, sinon peut-être cet invisible Témoin que certains nomment le Grand Architecte et que d'autres appellent Dieu.

Ce poète qui aimait la France d'un profond amour mais puisait ses plus profondes pensées dans la philosophie allemande, particulièrement dans Schopenhauer, était hanté, comme Goethe, par le tourment de l'Unité. D'où ce rêve qu'il faisait d'une *Oeuvre totale* qui ne serait pas le fait d'un homme mais celui de l'humanité toute entière.

— Les races sont un *moi* qui se cherche, disait-il. L'humanité travaille depuis toujours à créer de plus en plus l'Oeuvre totale en laquelle elle sera. *Nos œuvres sont les marches de ce temple.*

Mockel s'engageait beaucoup plus loin que Mallarmé qui croyait qu'un homme était capable de construire à lui seul une explication orphique de l'univers.

— Si l'œuvre totale existait, nous n'aurions plus le droit d'écrire : le devoir serait de contempler.

Il constatait que ce qui est proposé à chaque poète, ce n'est nullement de faire, c'est de suggérer et de préparer le poème universel.

De le préparer avec des mots puisque le poète n'a pas d'autre instrument que le mot. Mais pour lui le mot est beaucoup plus que le mot. Le mot a sa couleur. Le mot a son parfum. Il mène au-delà de lui-même. Il n'est qu'un horizon, ou un balcon, ou un tremplin. Et surtout ce bruit, ou cette musique qu'est le mot est un chemin qui mène au silence. Il est porté par le silence. Tout mot vient du silence et y retourne, comme toute pensée est née du son et n'en sort que pour y revenir.

La première œuvre poétique d'Albert Mockel, *La Chantefable un peu naïve* ne fait rien d'autre que dire ce passage de l'engourdissement de la conscience à l'éveil. C'est là d'ailleurs ce que presque tous les poètes entre 1885 et 1915 s'efforceront de dire comme s'il leur était proposé d'être les explorateurs des terres vierges de l'esprit. Au moment où les Stanley et les Livingstone s'enfoncent dans des continents ignorés, les Van Lerbergh, les

Mallarmé, les Mockel, les Valery, les Proust pénètrent dans ces *Terrae ignotae* où jusque là les géographes du cœur humain n'avaient vu que des monstres.

A côté de la Chantefable un peu naïve, l'Ève de Van Lerberghe s'éveille et « C'est le premier matin du monde ».

La fileuse de Valery assise au bleu de la croisée préfigure une Jeune Parque qui

« entend l'herbe des nuits croître dans l'ombre sainte »

et du côté de chez Swann, Marcel se murmure à lui-même :

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. ».

Ce temps-là, ne l'oublions pas, est une charnière. L'histoire tourne sur ses gonds. Auguste Comte passe. Schuré s'en vient, suivi du cortège des Grands Initiés. « C'est ici le combat du jour et de la nuit » dit Hugo en mourant. Une génération se lève qui participe à ce combat. Ce n'est pas seulement en Allemagne, en Angleterre, ou dans un Septentrion svedenborgien, qu'elle cherche la lumière, c'est plus loin, du côté de l'Inde, du Thibet, de la Chine et ce long pèlerinage aux sources qui ramène l'homme blanc vers ces hautes montagnes et ces profondes vallées dans lesquelles il reconnaît un univers prénatal, ce long pèlerinage commencé à la fin du siècle dernier n'a pas encore pris fin aujourd'hui. La quête d'Albert Mockel par les routes de cette Maïa qu'il fit connaître à Max Elskamp :

« Maïa, l'Illusion,  
Vous ai-je assez aimée. »

ce cheminement de la Meuse au Rhin en qui Henri Massis a vu les portes de l'Asie, du Rhin à l'Oural qui est l'Atlas portant l'autre moitié de notre univers, cette exploration du monde des profondeurs qui passionne tant d'hommes aujourd'hui, c'est notamment Albert Mockel qui l'annonce alors et la propulse vers nous.

Maeterlinck au même moment faisait remarquer que notre cerveau comporte deux lobes, le lobe occidental et le lobe oriental, et que le plus souvent nous n'en faisons fonctionner

qu'un. L'homme d'Orient ne pense qu'avec une moitié de son être. L'homme d'Occident aussi. Maeterlinck conseille de défricher cette moitié laissée à l'abandon. Albert Mockel sent qu'il y a là un problème. Il sent à quel point notre esprit a des bornes, et comme notre angle de vision est partiel et partial. Nous regardons les choses et les êtres en face ce qui empêche de voir à droite et à gauche comme le font certains animaux au regard latéral. Mockel qui a des ancêtres du Nord et du Midi, a ce regard latéral. Cette multiplicité fait sa richesse. Son arbre généalogique est vêtu d'oiseaux qui viennent de tous les horizons. En est-il un parmi d'autres qu'il aime d'un amour plus appuyé? Il parle avec affection de sa mère, Clara Behr, femme généreuse, racée qui lui appris à aimer la musique, la beauté ; de son père aussi, homme droit qui a le respect de la personne humaine ; de l'oncle Dick le baron Frédéric Behr, solide, et en qui il voit une bobèche incassable, du grand-père Guillaume Winand-Mockel qui fut emprisonné pour s'être opposé à une ordonnance qui lèse les droits anciens de Liège sur Maestricht. Mais ces grands oiseaux qui chantent sur l'arbre de son sang s'envolent tous quand il pense à un autre, à Thérèse Elisabeth de Milly, sa bisaïeule, jeune créole réfugiée aux Pays-Bas, dont à l'âge de six ou sept ans il s'éprend de passion, sans que le danger d'inceste soit vraiment grave, puisque, depuis longtemps, elle n'est plus de ce monde.

— On m'avait raconté de merveilleuses histoires où je la voyais parmi des nègres et des colibris. Plus tard, je connus mieux sa vie, ses années de faste et sa ruine. Ma passion pour elle apprit lentement à se modérer, mais elle ne s'éteignit point. C'est pourquoi, outre les portraits de celle qui fut mon premier amour, je possède encore son étui à rouge, sa coiffeuse en bois des îles et une grande potiche japonaise à demi remplie de pétales de roses mêlés à des épices, parfum composé par elle-même et qui a conservé un pénétrant arôme.

Pourquoi faut-il, quand je pense à Albert Mockel, que je ne voie nullement ce *Chevalier de la Table Ronde* dont a parlé Robert Vivier mais plutôt le petit page à boucles blondes que nous a conservé une photographie un peu pâlie, et qui dans sa maison rouge au bord de la Meuse, près du Pont d'Ougrée, brûla d'amour pour une jeune créole morte depuis longtemps ?

Peut-être parce que cet amour d'enfant fut le poème le plus fluide qu'il écrivit, et tous les autres, de *la Chantefable* à *la Flamme Immortelle* devaient sortir de lui. Nous avons tous pour ancêtre le petit garçon que nous fûmes, et qui décida de faire ce que nous exécuterons par la suite. « Étonnant filigrane, disait la Comtesse de Noailles à Albert Mockel, à propos d'un de ses livres, où c'est l'eau qui fait les fils, où c'est la flamme qui fait l'or. Ah ! que le mot juvénile brille tendrement dans ces vers. »

Juvénile, oui, ce vieil homme n'était qu'un « enfant grandi ». A travers le personnage que nous saluons aujourd'hui, laissez-moi deviner, en filigrane, un enfant éternel qui sur le grand arbre des siècles, n'en finit pas d'écouter le colibri d'un impossible amour.

### Discours de M. Thierry MAULNIER

au nom de l'Académie française

Le philosophe, le poète, le critique dont nous honorons aujourd'hui la mémoire ensemble a droit à votre gratitude de Belges de langue française, puisque non seulement il témoigne avec un éclat particulier pour le génie de vos provinces, fut un de leurs écrivains les plus représentatifs, mais encore, si j'ose dire, un de ceux qui, d'une manière consciente et délibérée, les amenèrent en ce domaine à l'existence et au rayonnement, allumèrent le feu d'un foyer qui ne saurait s'éteindre. Albert Mockel, né il y a cent ans, n'avait que vingt ans lorsque grâce à lui, grâce au titre qu'il donna à une de ces petites revues d'étudiants qui prétendent dire ce qui n'a pas encore été dit et qui parfois le disent, une petite revue d'étudiants qui s'appelait jusqu'alors *L'Élan littéraire* prit ce nouveau titre qui était un programme : *La Wallonie*.

Votre gratitude, ai-je dit. La nôtre aussi, celle des citoyens de l'autre côté d'une frontière qui ne nous a pas séparés de vous, ni dans notre langue, ni dans nos cœurs, ni dans les épreuves de l'histoire. Ce n'est pas pour la seule Wallonie qu'Albert Mockel allait travailler, c'est pour la langue française, pour la littérature française, dans leur plus grande extension, c'est à un édifice

illustre et millénaire qu'il allait apporter sa pierre taillée de la main d'un maître. J'oserai dire, si vous me le permettez, que l'auteur de *Clartés*, des essais que M. Michel Otten a réédités en groupe sous le titre d'*Esthétique du Symbolisme*, de tant d'autres ouvrages, est à nous autant qu'à vous, et c'est pourquoi rien n'était plus légitime, et plus nécessaire, que la contribution, à l'hommage que vous lui rendez, de l'Académie que j'ai l'honneur de représenter parmi vous, Académie dont la raison d'être est précisément de servir la cause qu'un Albert Mockel a si bien servie, par sa pensée, par son combat et par son œuvre.

Je n'avais pas plus de titres qu'aucun de mes confrères à recevoir cette délégation. Le seul que j'ose invoquer, je ne puis l'invoquer qu'à titre personnel, et je ne le ferais pas, car rien de ce qui est personnel ne devrait entrer en jeu ici, si ma présence à Liège aujourd'hui n'y trouvait un surcroît de signification. Chez vous, je suis un peu chez moi. Je sais que rien de ce qui est français ne peut être pour vous étranger, mais je suis peut-être pour vous un peu moins étranger encore qu'un autre Français, puisque je suis Wallon pour le quart de mon sang. Une de mes grands-mères naquit dans les Ardennes de Marche et elle portait un nom qui n'est pas inconnu chez vous et qui fut porté par mes cousins belges en Afrique, celui de Jadot. En m'associant aujourd'hui, au nom de l'Académie Française, à l'honneur rendu à Albert Mockel et à la Wallonie toute entière, je m'acquitte aussi d'un devoir pour ainsi dire filial. On a pu dire un jour, et nous acceptons, nous Français, cet aphorisme avec gratitude, car même s'il est exagéré dans sa forme, il témoigne pour une affection qui ne peut que nous aller au cœur, que tout homme a deux patries, la sienne et la France. Je puis dire, moi, au sens exact du terme, que j'ai deux patries, la mienne et la vôtre.

Mais si ce n'est pas la Wallonie seule que l'œuvre d'Albert Mockel concerne, ce n'est pas davantage la France seule. Cette œuvre ne s'inscrit pas dans des frontières régionales — et si les préoccupations « régionalistes » chez un écrivain peuvent être hautement respectables, si elles n'ont pas empêché un Mistral par exemple d'accéder à l'universel, je crois pouvoir dire que les sources de l'inspiration d'Albert Mockel, que les thèmes auxquels cette inspiration s'applique, dans ses poèmes comme dans ses

essais, ne sont point resserrés entre les horizons du pays natal, ni même dans l'héritage de la langue et de la culture qui sont son domaine naturel. Albert Mockel a écrit en français et dans un français admirable par l'aisance et la rigueur de l'expression lorsqu'il traite de matières philosophiques ou esthétiques, non moins admirable par sa fluidité, sa limpidité dans des poèmes comme *Ange*. Mais dans la formation de sa pensée, nous savons que le génie intellectuel germanique a eu aussi une grande part. L'idéalisme du XIX<sup>e</sup> siècle philosophique allemand, de Fichte, de Schelling, de Hegel, le romantisme du grand Novalis l'ont marqué plus encore sans doute qu'ils n'ont marqué cette école symboliste française avec laquelle il noua des attaches très fortes et d'une fidélité qui survécut à la mort du symbolisme lui-même. Il est wagnérien, ou wagnériste, presque autant qu'il est mallarméen, ou mallarméiste. Son exemple est de ceux qui nous rappellent que s'il est des frontières rigoureuses pour les États, il n'en existe pas, il ne doit pas en exister, il ne peut en exister pour les cultures, qui, jusque dans leurs créations les plus originales, surtout dans celles-là, se nourrissent des apports extérieurs, faute de quoi elles périssent d'inanition comme périrait d'inanition un organisme vivant qui refuserait de s'incorporer les aliments proposés par le monde qui l'entoure. Oui, Albert Mockel témoigne pour le génie wallon, oui, il témoigne pour le génie français, mais il témoigne aussi pour le génie européen, ce génie qui dans toutes ses grandes manifestations, la pensée scolastique du Moyen-Age, les cathédrales, la reconquête de l'héritage antique dans la Renaissance, l'élaboration de la pensée scientifique moderne à travers Galilée, Bacon, Viète, Descartes, Leibnitz, Newton, l'art classique, l'art baroque, le romantisme, la pensée historique et sociologique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, a refusé de s'isoler entre des frontières, et a manifesté au travers et en dépit de rivalités et de guerres sanglantes, épuisantes, pour une Europe plus vraie et plus magnifique dans ce qui l'unit que dans ce qui la divise. Il me plaît qu'Albert Mockel, qui à travers les philosophes allemands du début du XIX<sup>e</sup> siècle et leur dialectique du mouvement avait retrouvé les chemins de la Grèce des Présocratiques, et qui fut un des Mallarméens les plus convaincus, ait été aussi l'un des premiers à discerner la grandeur des contours

de ce qui, vers 1900, commençait à émerger de l'horizon comme une montagne lointaine, le grand lyrisme baroque de Claudel. Après tout, du Walhalla païen de Wagner à cet autre théâtre total, celui du catholicisme hispanisant de Claudel, il y a aussi des liens.

Au reste, pouvons-nous assigner à une recherche artistique, à un effort créateur, à une quête spirituelle, quelle qu'elle soit, une quelconque limitation de caractère historique ou géographique? Les frontières, en matière de culture, ne sont pas des points d'arrêt, mais des zones d'échange, de contact, de pénétration mutuelle, d'une intensité particulière, des régions de fermentation active et de haute température. L'Europe elle-même, si elle peut s'enorgueillir d'avoir au cours des vingt-cinq siècles de son histoire créatrice apporté la contribution décisive et donné son style propre à l'aventure conquérante de l'esprit humain, élaboré des disciplines et des formes d'une valeur universelle, l'Europe ne s'est point faite toute seule. Les grands présocratiques, que je mentionnais tout à l'heure, sont la preuve de l'élaboration, par la culture grecque au commencement de sa saison la plus florissante, d'éléments qui lui étaient fournis par les civilisations asiatiques, les premières du monde à avoir constitué autour des grands fleuves nourriciers, l'Indus, l'Euphrate, le Nil — car l'Égypte, pour le monde antique, c'était l'Asie — des sociétés propices à l'éveil et à l'activité autonome de la pensée. Et précisément, si nous voyons grandir dans l'esprit d'Albert Mockel, en suivant la ligne chronologique de ses écrits, la part du souci métaphysique, nous y voyons grandir en même temps la part de la pensée hindoue, le thème du dépassement du Moi vers l'unité mystique du monde, de l'absorption du Multiple dans l'Un, de la vie au-delà de la vie, au-delà de la fantasmagorie de ces apparences que nous appelons à la légère réalité, l'évasion ascendante au-dessus des régions inférieures de l'universelle illusion.

Nous avons certes le droit, et je vous avouerai le revendiquer pour ma part, de ne pas suivre Albert Mockel dans ces tentatives peut-être insidieusement dissolvantes, auxquelles il fut peut-être conduit dans une certaine mesure non seulement par la conscience, apportée inévitablement par l'âge, de la fragilité transitoire de

l'existence individuelle et des créations de l'art lui-même, à peine un peu plus durables que les jouissances et les souffrances de la vie. N'y eut-il pas un drame intellectuel dans l'existence d'Albert Mockel, qui fut précisément l'extrême brièveté de la splendeur de cette école symboliste, à laquelle il s'était voué tout entier, et dont la rapide submersion sous les vagues de nouvelles formes d'expressions littéraires le détourna lui-même très tôt du travail proprement poétique vers des études critiques où il pouvait au moins manifester sa fidélité aux maîtres de sa jeunesse? Ce qui se tait dans un poète — songeons à Rimbaud — n'est pas moins significatif que ce qui a parlé en lui.

Il reste que dans la *Wallonie* d'Albert Mockel nous avons trouvé la culture française dans sa totalité, dans cette culture française tout le génie européen, et dans ce génie européen l'effort universel de notre espèce, effort perpétuellement déçu et perpétuellement renaissant, pour vivre et pour inscrire dans le langage des mots ou dans le langage des formes une vie qui échappe aux lois du temps et de l'inévitable dissolution.

L'art tout entier témoigne pour ce souci métaphysique, qui n'est jamais tout-à-fait endormi — Albert Mockel l'avait senti — au fond de l'âme la plus vulgaire, toute entière en apparence vouée aux petites ambitions matérielles, aux tâches quotidiennes et à ce que Pascal appelait le divertissement. Le touriste le plus stupide, lorsque avec son couteau de poche, à Délos ou à Delphes, il grave ses initiales sacrilèges dans le pied d'une colonne mutilée, obéit sans le savoir au même vouloir profond d'affirmation de l'être qui habitait aussi l'architecte inconnu qui a dressé la colonne. Il confie à cette grande blessée de marbre, qui lui survivra quelque chose de lui-même, qui va périr. Il veut franchir la barrière de la mort.

Ce qui l'anime, c'est ce que Mockel appelait l'*aspiration*, cette aspiration à laquelle la satisfaction de tout désir particulier ne peut apporter qu'une réponse incomplète et décevante, et qui est éternellement au-delà de tout désir parce que l'homme est éternellement au-delà de lui-même.

# Albert Mockel et Paul Claudel au temps de « Chantefable un peu naïve »

## I

### Une lettre inédite d'Albert Mockel

par M. Michel OTTEN

L'amitié littéraire de Paul Claudel et d'Albert Mockel a le brusque éclat et la brièveté d'un météore. Elle commence et elle finit par deux lettres passionnantes de Mockel, entre lesquelles s'insèrent deux lettres non moins riches de Claudel.

Dans les dernières semaines de l'année 1890, Claudel, alors tout jeune et inconnu, publie sa première œuvre, *Tête d'Or*. Nous pouvons maintenant nous faire une idée précise de l'accueil que reçut ce drame extraordinaire, grâce aux documents réunis par les *Cahiers Paul Claudel*<sup>1</sup>. Les réactions de la critique littéraire sont négligeables : une notule insignifiante de Pierre Quillard dans *Le Mercure de France* d'avril 1891 ; une autre, franchement déplaisante, de Valère Gille, dans *La Jeune Belgique* de janvier 1891<sup>2</sup>. Dans les milieux symbolistes français, auxquels le jeune Claudel est quelque peu mêlé, c'est l'étonnement, l'incompréhension, le silence. Ceux qui ont reçu le drame répondent par des compliments embarrassés. En témoignent les lettres retrouvées : un billet anodin de Verlaine, dix lignes chaleureuses mais superficielles de Mallarmé, une lettre polie et bien réticente d'Henri de Régnier...

---

1. *Cahier I* : « *Tête d'Or* » et les débuts littéraires (Gallimard, 1959) et *Compléments au Cahier I*, dans le *Cahier II* (Gallimard, 1960).

2. Plus tard, en 1892, viendront des articles fouillés et sympathiques de Ch. H. Hirsch et de W. G. Byvanck.

C'est sur cette toile de fond toute en grisaille que se détachent lumineusement les lettres de deux jeunes Belges : Maeterlinck et Mockel. On a pu lire, depuis longtemps, l'extraordinaire lettre prophétique du Gantois : « je tremble par moments comme devant une apparition... », « c'est le génie sous la forme la plus irrécusable qu'il ait jamais revêtue... ». On connaît moins la longue lettre de Mockel, plus pondérée, d'un enthousiasme réfléchi et où domine surtout l'ardent désir de comprendre<sup>1</sup>. Lui, qui depuis plusieurs années médite sur ce que devrait être un théâtre authentiquement moderne, comprend tout de suite que ce drame retrouve la grande veine du tragique et marie de la façon la plus neuve le réalisme au lyrisme.

Claudé, touché, répond immédiatement par une lettre où il s'efforce de préciser l'idée dominante de son œuvre. Ces confidences uniques sur *Tête d'Or* font penser que Claudé a dû considérer Mockel comme le seul véritable lecteur qu'il ait trouvé en cette année 1891.

Quelques mois plus tard, en juin, Mockel publie lui aussi sa première œuvre, *Chantefable un peu naïve*. C'est l'occasion d'un nouvel échange de correspondance. Claudé, qui a reçu le recueil, remercie l'auteur par une lettre d'un curieux raffinement. Mockel, à son tour, comme Claudé l'avait fait pour *Tête d'Or*, lui répond afin de préciser la signification philosophique de son recueil. C'est ce second échange de lettres, inconnu jusqu'à ce jour, qui fait l'objet des pages qu'on va lire. Toutefois, au sujet des relations qui ont existé entre Claudé et Mockel, un problème se pose que je ne puis manquer d'aborder avant de passer à l'étude des documents.

À considérer l'importance de ces quatre lettres échangées en moins d'un an et la communauté d'esprit qui ne pouvait manquer d'exister entre deux poètes attachés à Mallarmé, on croit se trouver devant les débuts d'une amitié littéraire ou, tout au moins, d'une correspondance littéraire nourrie, comme Mockel en entretiendra jusqu'à sa mort avec ses autres « compagnons en

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois au tome VI des *Œuvres Complètes* de Paul CLAUDEL, en même temps que la réponse de Claudé (Gallimard 1953, p. 406-410).

Symbolisme », Gide et Valéry. Or il n'en est rien. Ces deux lettres de Claudel sont vraisemblablement les seules que recevra Mockel. Les deux catalogues de sa bibliothèque <sup>1</sup>, minutieusement établis lors de la vente de celle-ci, n'en signalent pas d'autres. Et Mockel, on le sait, conservait religieusement tout ce qui touchait à son activité littéraire.

Dans les archives de Paul Claudel, par contre, on trouve une lettre et une carte de visite de Mockel, postérieures à l'année 1891. Mais celles-ci n'ont qu'une valeur anecdotique. La lettre, datée du 2 novembre 1903, exprime le désir de recevoir *Connaissance du Temps*, que Claudel se proposait d'offrir « à tous ceux qui en feraient la demande » <sup>2</sup>. Mockel profite de l'occasion pour régler avec élégance un détail relatif à l'Album offert en 1897 à Mallarmé <sup>3</sup>. La carte de visite, qui doit dater de l'année 1933, lorsque Claudel est arrivé à Bruxelles comme ambassadeur, est ainsi rédigée : « Albert Mockel, se trouvant en Belgique, son pays natal, y souhaite la bienvenue au grand poète de l'*Ode aux Muses*, comme lui fidèle au souvenir des mardis de la rue de Rome <sup>4</sup>. »

M. Pierre de Gaulmyn, qui a procédé au dépouillement de toute la correspondance conservée par Paul Claudel, n'a trouvé aucune autre trace de lettres de la main de Mockel.

Un autre fait troublant vient confirmer cet arrêt subit des relations entre les deux poètes. Après *Tête d'Or*, Claudel cessa d'envoyer ses ouvrages à Mockel. Les catalogues de la bibliothèque de celui-ci sont nets ; deux ouvrages de Claudel seulement sont mentionnés avec une dédicace : *Tête d'Or* et *Connaissance du Temps* (mais nous savons par sa lettre du 2 novembre 1903

1. *Bibliothèque Albert Mockel*. Paul Van der Perre, libraire expert, Bruxelles, 1945. *Première partie*, 48 p. *Deuxième partie*, 36 p.

2. Claudel avait fait passer une note rédigée dans ce sens dans *Le Mercure de France* de novembre 1903. Il reçut 22 demandes.

3. Sur ce recueil d'hommages, offert à Mallarmé sur l'initiative de Mockel, consulter H. MONDOR, *Vie de Mallarmé*, p. 762-4, 777-8.

4. Ce court texte n'est pas sans intérêt. Il prouve que c'est aux débuts « symbolistes » de Claudel que Mockel restait attaché. *L'Ode aux Muses* est le titre que portait la première des *Cinq Grandes Odes* lorsqu'elle parut en 1905 dans *Vers et Prose*, revue qui groupait d'anciens symbolistes et à laquelle Mockel collabora.

qu'il a demandé lui-même cet ouvrage à Claudel). Les quelques autres livres de Claudel que possède Mockel, il a dû les acheter. C'est bien ce qu'il écrit à Claudel dans sa lettre du 2 novembre 1903 : « Jadis vous m'avez envoyé *Tête d'Or*, et j'ai acquis vos autres œuvres. »

Qu'en conclure? Il est exclu en tout cas d'imaginer un incident, une brouille entre les deux poètes<sup>1</sup>. La lettre de Mockel de 1903 est d'ailleurs de ton cordial. Bien plus tard, en 1933, Claudel écrira dans son *Premier Discours aux hommes de lettres belges* : « mon ami Albert Mockel qui me rappelle mes plus anciens souvenirs mallarméens ». Il n'en reste pas moins qu'après 1891 un silence s'est élevé entre les deux hommes. Et c'est Claudel, me semble-t-il, qui a pris la décision de mettre fin au dialogue.

\* \* \*

Pour élucider ce problème, je crois devoir publier d'abord la lettre où Mockel, en réponse à celle de Claudel qu'on lira plus loin, explique longuement ce qu'il a voulu mettre dans son œuvre. Nous ne possédons malheureusement pas la lettre même de Mockel, mais j'ai pu retrouver un brouillon (ou un double?) que celui-ci avait conservé<sup>2</sup>. Ce document ne nous permet pas de reconstituer la lettre complète : les remerciements du début manquent ainsi que les formules finales de politesse.

Au haut de la première page, Mockel a noté : *Chantefable un peu naïve. Glose* ; et dans le coin supérieur gauche : « écrit à Claudel / les passages entre crochets ont été ajoutés ici, mais ne se trouvaient pas dans la lettre »<sup>3</sup>. La première phrase est elliptique, mais claire. Elle commente une formule de la lettre de Claudel :

*titre = bien ce qu'il dit : « chant en soi, mystère raconté »*

1. Ils ne se sont guère rencontrés. Adrien JANS, dans son *Paul Claudel et la Belgique* (Solédi, 1945, p. 23-25), signale qu'ils se sont vus chez Mallarmé.

2. Une page collée dans un cahier noir, conservé au Fonds Mockel (Bibliothèque Royale de Bruxelles). Ce document a figuré à l'exposition Mockel de décembre 1966 (n° 178 du *Catalogue* rédigé par J. WARMOES).

3. Pour la commodité de la lecture, je rejeterai en note ces passages entre crochets.

La suite de la « glose » est parfaitement élaborée :

*Vous saisissez aussi merveilleusement le rapport de la forme à l'idée générale et c'est bien ainsi, parce que toujours en quête du rythme annonciateur de soi-même<sup>1</sup>, que le vers va et vient, se distend et s'accourcit, mais toujours ramené, après ses vire-voltes, au nombre (4 toniques) (deuxième puissance du pair si l'on veut byzantiniser) combiné avec 2 et 3 (par les atones) pour former l'alexandrin ou l'octopode.*

*Il me semble que nous ne voyons pas parce que nous ne sommes point. Nous existons à l'état de constant devenir, mais le moi n'a pas encore conquis l'être<sup>2</sup>, qui l'apparierait à Dieu. En regardant le paysage, les choses inanimées auxquelles il prête de sa vie, de son rythme, il commence à contempler de soi une image imparfaite. Puis la femme, l'amour, lui donne des images déjà plus distinctes, sans qu'il (le moi) puisse cependant prendre conscience d'une manière absolue, dans l'amour, puisque l'être qui nous aime<sup>3</sup> n'aime pas en nous le vrai moi, mais quelqu'un de ses aspects seulement, ou l'autre nous-même qui se trouve en nous<sup>4</sup>.*

*Le moi s'est donc d'abord porté inconsciemment vers les choses par lesquelles il commence à se connaître. L'explosion des vingt ans le rejette directement vers l'extérieur<sup>5</sup> en une crise d'exubérance à laquelle le vrai moi reste étranger et dans laquelle il ne peut apparaître à soi-même. Puis il se retourne vers les ruines de soi-même<sup>6</sup> et de nouveau vers la femme, cette fois avec réflexion, parce qu'il a progressé.*

*Enfin, parvenu au terme de cette étape, il se remémore (à la fin du livre) les vies qu'il passa, et cherche à prendre conscience par l'introspection, par la recherche naïve de son rythme, — le monde extérieur, l'âme qu'il conserve encore dans les choses ne devant plus servir qu'à le produire lumineusement devant ses propres yeux,*

1. [annonciateur du moi]

2. [l'action d'être si l'on peut dire]

3. [et sans doute parce qu'il a aussi un moi qui s'oppose au nôtre et le fait dévier]

4. [il y a sans doute encore une autre raison, à définir]

5. [l'extérieur pour l'extérieur, la recherche du monde extérieur, et non plus la recherche du moi dans le monde extérieur]

6. [de ce moi faux et fragile élaboré dans les choses prises pour elles-mêmes : « Mille basaltes en colonnades... »]

par l'œuvre<sup>1</sup>. *L'œuvre qui serait l'Œuvre totale serait l'être, serait l'union avec le Néant ou le Pan, Dieu*<sup>2</sup>.

*Plus complètement, il me paraît que les races sont un moi qui se cherche, et que l'humanité travaille depuis toujours<sup>3</sup> à créer de plus en plus l'Œuvre totale en laquelle elle sera. Nos œuvres sont les marches de ce temple.*

*La conclusion du livre est donc : cherchons-nous par l'introspection après nous être cherchés dans le paysage et dans l'amour et prenons conscience par l'œuvre qui, née des choses et de l'introspection, — chacun de ces éléments étant isolément stérile, — se développe, et grandit ses ailes vers le but. Le livre s'arrête là, sans étudier la recherche par l'œuvre ; il a examiné un peu la recherche, d'ailleurs plus rapide et embryonnaire, du moi dans la nature, et surtout il a parlé de ce malentendu<sup>4</sup> qui empêche la femme d'être notre sincère miroir.*

*On conclut ici : travaille. Ailleurs, je tâcherai de dire les défaites et les reprises courageuses du travail, et la conclusion d'espoir pour l'avenir indéfiniment lointain.*

25 août 1891.

Une première question vient à l'esprit : pourquoi Mockel a-t-il senti le besoin d'exposer longuement le thème de son recueil, alors que Claudel ne lui avait posé aucune question à ce sujet ? Rien n'indique explicitement, dans le texte que nous conservons, que Mockel ait voulu rectifier l'idée que Claudel s'était faite de *Chantefable*. Voyons cependant les choses de plus près.

Claudel, on le verra plus loin, a surtout été frappé par la présence du rêve dans *Chantefable*. Ce rêve, il l'interprétait comme un refus du réel, une fuite dans le chimérique. Certes, les mots *rêve* et *songe* sont parmi les mots-thèmes du recueil : on en compte plus

1. [introspection : « Sois la naïveté suprême, etc., tu verras en vigie... comme cinglent sous la neige émule les cygnes ».]

2. [l'union complète des éléments masculin (idée, vouloir, moi en devenir) et féminin (choses, monde extérieur, femme idéale), l'absolu]. [électricité positive et négative fondues en l'état neutre après l'étincelle ? = nirvāna ?].

3. [vers elles-même]

4. [natal]

de quarante emplois. Il ne semble pas cependant que ce concept ait eu pour Mockel le sens que lui prêtait Claudel.

Selon Mockel, le moi est en perpétuel mouvement, poussé par une sorte de rythme vital qui, sous sa forme supérieure, s'appelle l'aspiration. Mais le terme de l'aspiration humaine n'existe pas encore : c'est un idéal futur, que le moi crée en se créant. Mockel l'appellera indifféremment le Soi, l'infini ou Dieu. Dans une telle perspective, on comprendra que le rêve puisse constituer une des formes de l'aspiration. Dans *Chantefable* en effet, le rêve, loin d'être un refus du réel, une délectation morose, constitue une manifestation de ce rythme par lequel le moi se projette dans le futur et par là se réalise.

Sans vouloir entamer une discussion sur la question (secondaire) de cette interprétation du rêve, Mockel a cependant le souci, dans sa lettre, de montrer que sa poésie, à l'instar de sa pensée, ne tourne nullement le dos au réel. Bien au contraire, le moi dont il évoque le cheminement capricieux est à la recherche de l'être (il revient trois fois sur ce mot). S'il semble parfois déçu par le monde extérieur, c'est parce que celui-ci ne lui propose qu'une image insuffisante de lui-même.

Telle me paraît être la portée de la réponse de Mockel. Nul doute qu'elle n'ait considérablement modifié l'éclairage sous lequel Claudel voyait *Chantefable*, mais aussi l'idée qu'il se faisait de la personnalité du poète liégeois. Il s'était figuré l'auteur de *Chantefable* comme un être à la fois déçu par le réel et dégoûté de la raison, un être donc assez proche de lui et avec qui le dialogue lui paraissait possible. Son allusion à une « vérité » à découvrir, vérité qui comblerait l'insatisfaction humaine, ne laisse pas de doutes à ce sujet. Le Mockel qui se manifeste ensuite dans la lettre du 25 août est bien différent : ce n'est en rien un esprit inquiet, mais un homme déjà sûr de lui, installé au cœur d'un système philosophique bien structuré, dont tous les éléments d'ailleurs ne peuvent que heurter le chrétien rigide que Claudel est devenu, le réaliste qu'il a toujours été.

Faisons rapidement le compte des thèmes que développe la lettre de Mockel. Au début, on reconnaît la dialectique du moi et du non-moi, reprise à l'idéalisme absolu de Fichte : le moi ne se connaît qu'en projetant dans le monde extérieur une partie de

ses « possibles » pour s'y mirer ensuite. Ceci est complété par un vague panthéisme évolutionniste<sup>1</sup> où le fini et l'infini se confondent puisque le moi, de par son propre mouvement, débouche sur l'absolu, le divin. Plus caractéristique encore me semble l'influence de Schopenhauer lorsque Mockel envisage sereinement d'identifier l'absolu au Néant (ou à l'état de nirvāna). Enfin il faut noter combien tout ce système est animé par une hantise de l'introspection, hantise d'essence nettement narcissique<sup>2</sup>.

Rien n'est plus opposé qu'une telle philosophie au tempérament spontanément réaliste et extraverti de Claudel. En 1891, celui-ci a déjà trouvé en Aristote un maître qui lui permet de réfuter définitivement l'idéalisme et le phénoménisme allemands, ainsi que toutes les philosophies romantiques du devenir. Bientôt le réalisme thomiste longuement étudié dans les deux *Sommes* viendra confirmer et parachever cette installation dans les « catégories » du Stagirite.

Dès lors, Mockel dut apparaître à Claudel comme vivant sur une autre planète. Claudel n'était guère d'ailleurs un être de dialogue. Certes, il savait forcer sa nature — il l'a montré avec Rivière, avec Suarès, avec Gide — lorsqu'il se sentait en face d'un être habité par l'inquiétude. Mais rien de tel ne transparissait chez Mockel.

Est-il téméraire de penser que nous tenons ici les raisons qui incitèrent Claudel à rompre le dialogue ? C'est, en tout cas, l'hypothèse que je me risque à formuler aujourd'hui.

\* \* \*

Il conviendrait maintenant d'attirer l'attention sur l'importance que revêt la lettre de Mockel pour l'exégèse de *Chantefable*. Car ce premier recueil est sans doute le plus fuyant, le plus difficile qu'il nous ait laissé. Mockel est alors influencé par l'écriture maniérée des symbolistes ainsi que par l'hermétisme mallarméen.

1. « J'ai toujours eu une aversion profonde pour le panthéisme », dira Claudel dans ses *Mémoires improvisés* (p. 199-200).

2. Ceci apparaît bien dans le thème du miroir, partout présent dans *Chantefable*. Sur l'opposition farouche de Claudel à l'égard de l'introspection, voir les *Mémoires improvisés*, p. 198, 218-9, 310-1.

D'autre part, la crainte que le substrat philosophique de son œuvre n'apparaisse trop nettement l'amène à rechercher systématiquement l'expression imagée, le symbole, la transposition dans l'univers légendaire. Très souvent le lecteur perd pied. Or, la lettre nous le prouve, *Chantefable* est rigoureusement construite et offre la traduction lyrique d'une expérience vécue très cohérente.

Le lecteur qui voudrait aborder *Chantefable* en prenant comme guide la lettre de Mockel s'apercevrait vite que celle-ci, sans le dire explicitement, suit pas à pas le déroulement du recueil et en livre la structure intime. Il n'est peut-être pas inutile de le montrer.

*Chantefable* retrace donc l'histoire d'une âme qui cherche à se connaître et par là aspire à l'Être. Les différentes phases de son évolution sont évoquées dans les cinq sections du recueil. Les titres de celles-ci ne constituent toutefois qu'une très vague indication.

INGÉNUITÉ : C'est le temps de l'enfance et de la première adolescence.

Le moi contemple la nature, lui découvre une âme (qu'il imagine sous la forme d'une fée) : simple phénomène de projection ; mais ce faisant, « il commence à contempler de Soi une image imparfaite ».

Très vite cependant le désir de se mirer en un autre être se fait sentir : c'est le premier éveil de l'amour et ainsi l'apparition d'une image de soi « plus distincte ». Cet amour reste plutôt imaginaire : la fiancée entrevue n'est que « la subtile enfant de [son] désir ».

AUTOUR DE SOI : Ce cycle ne décrit que flottes cinglantes, vols d'aigles, chevaliers partant au combat. La « glose » nous révèle que ces images doivent évoquer « l'explosion des vingt ans », « la crise d'exubérance » et le besoin d'action qui en résultent ; mais bientôt il apparaîtra que l'action n'est qu'aliénation : le vrai moi reste étranger à toute cette agitation.

LA PETITE ELLE : C'est la découverte extasiée de la femme, « pure Enfant », « âme de clarté » qui illumine tout.

CAR ELLES IGNORENT : Ce cycle doit illustrer l'idée qu'il existe « un malentendu (natal) qui empêche la femme d'être notre sincère miroir ». C'est donc dans cette perspective qu'il faut lire les trois récits qui sont présentés sous forme de chanson médiévale ou de légende ; ils ont en effet une constante : dans chacun, la femme aimée provoque involontairement la mort de son amant.

PLUS LOIN : Le poète commence par se remémorer les divers moi qu'il fut (les expériences parcourues dans les cycles précédents). Il découvre alors que seule une introspection plus poussée (et donc plus « naïve ») lui permettra de prendre vraiment conscience de soi ; et que c'est dans l'œuvre d'art qu'une telle révélation peut s'opérer. Le recueil s'achève donc sur un appel à la création poétique.

La lettre de Mockel n'offre pas seulement un guide sûr pour la lecture de *Chantefable*. Il faudrait insister aussi sur l'intérêt du premier paragraphe, consacré au rythme du vers, et où le poète expose une de ses tentatives : fonder le vers français non sur un nombre fixe de syllabes mais seulement sur un nombre fixe de syllabes toniques (avec une prédilection pour le vers comportant quatre toniques) <sup>1</sup>.

Mais il est temps de laisser au lecteur le plaisir de lire la lettre de Claudel.

## II

### Une lettre inédite de Paul Claudel

par M. Pierre DE GAULMYN

Tous les Claudéliens se réjouiront de la découverte de la lettre que nous publions ici, et plus particulièrement les Claudéliens de Belgique, puisqu'il s'agit d'une lettre de Claudel à Albert Mockel. Sa présence nous a été signalée par Monsieur François Chapon, conservateur de la Bibliothèque Doucet. Nous l'en remercions, ainsi que Monsieur Bernard Loliée <sup>2</sup>, qui a bien voulu nous en laisser prendre une copie, et la Société Paul Claudel qui accepte

1. Sur cette question, voir mon introduction à *l'Esthétique du Symbolisme* d'A. MOCKEL (Palais des Académies, 1962), p. 47-50.

2. Librairie LOLIÉE, 72 rue de Seine, Paris.

de laisser à une revue belge le plaisir de la première publication.  
En voici le texte :

*Lundi*

*43, Quai Bourbon*

*Cher Mockel,*

*J'ai reçu le livre que vous avez eu la toute amabilité de m'envoyer et je vous en remercie bien vivement : Chantefable un peu naïve, à savoir chant en soi, mystère raconté.*

*Votre livre mieux que tout autre fait comprendre les tendances de la poésie moderne qui est la recherche d'un refuge et qui au lieu de parler écoute. Nous avons eu horreur de la raison et lui disant : Soit ! nous sommes tournés de l'autre côté. De là l'origine du poème nouveau et de là son rythme : la plainte, la chose non dite. Il me semble, cher ami, voilà où est le mérite de votre livre d'Art tout entier nouveau, et ce que vraiment le premier il montre tout à fait. — Commencant par de la musique, il finit ainsi que par un secouement de tête. La volupté, la guerre, la gloire, se reflètent sur la mélodie qui va, impersonnelle, et le livre est comme une rumeur repliée. C'est ici le vrai sourire à la chimère, je ne sais quoi d'ingénu et de glacé comme le sourire de l'eau pareil à un sourire sans les yeux.*

*Mais j'ajouterai ceci : trouverons-nous notre repos dans le rêve? Il ne conclut pas. Une seule demeure nous était laissée, la maison de notre refuge. Mais sa douceur n'est pas loin d'être mortelle. Y passerons-nous le temps comme quelqu'un qui la face tournée vers la haute fenêtre regarde la pluie tomber, serrant une petite main fiévreuse? A la fin ne connaissons-nous pas la vérité? Elle existe, bien que d'abord se montrant à nous, elle ne paraisse pas moins dangereuse que de mourir.*

*Je vous trouve heureux de ne pas être à Paris. Adieu.*

*Paul Claudel.*

M. Michel Otten vient de montrer comment cette lettre provoqua chez Mockel une inquiétude d'être mal entendu sur le fond. Revenons un peu en arrière et retrouvons Claudel écrivant cette page à la réception de *Chantefable un peu naïve*.

Il ne connaît rien de Mockel, dont c'est la première œuvre ; mais en revanche, fidèle aux réunions de Mallarmé, il connaît bien le Symbolisme ; il connaît mieux encore son propre combat de poète en train de se convertir. Qu'on nous permette donc d'éclairer cette lettre de la lumière diaphane du Symbolisme et d'y chercher quelques éclats propres à l'auteur de *La Ville*.

La lettre n'est pas datée. *Chantefable* est sortie de presse le 15 juin 1891, et M. Otten présente un brouillon de réponse de Mockel, daté du 25 août 1891. On doit placer la lettre présentée ici entre ces deux dates. La première lettre connue de Claudel à Mockel, la célèbre explication de *Tête d'Or*<sup>1</sup>, est située en janvier de la même année. Elle était envoyée du 35, Boulevard de Port-Royal, demeure de la famille Claudel. Celle-ci est écrite au 43, Quai Bourbon, chez Camille Claudel. On sait que Paul Claudel, de 1890 à 1893, devient de plus en plus familier de l'atelier de sa sœur, finissant par s'y installer définitivement.

Voilà donc l'une des plus anciennes lettres connues du poète. Elle est un précieux témoignage de l'époque où il fréquente les milieux symbolistes français et belges. C'est l'époque de la composition de *La Ville* dans sa première version, et de la première version également de *La Jeune Fille Violaine*. Premières années d'un choix définitif, après l'achèvement de la conversion par la confession et la communion de Noël 1890 ; premières fonctions au Ministère des Affaires Étrangères, entre le succès au concours, le 6 février 1890, et le départ pour les États-Unis, en mars 1893.

Il faut placer cette lettre en prolongement de la correspondance échangée à propos de *Tête d'Or*<sup>2</sup> : Claudel, profondément touché de l'intérêt passionné porté à son drame par Mockel et Maeterlinck, est heureux de pouvoir à son tour manifester de la sympathie pour l'ouvrage de l'un de ses rares admirateurs. Le ton est cordial : « cher Mockel » a remplacé le « cher Monsieur » de la première lettre, et le « cher ami » du corps de la lettre prouve l'établissement de quelques liens entre eux. Mais il apparaît clairement que cette lettre est bien plus qu'un remerciement poli ou amical, plus même qu'un compliment chaleureux. Elle est

1. *Cahiers Paul Claudel*, I, p. 140.

2. *Id.*, p. 135 sqq.

composée avec un soin littéraire évident ; nous dirons même : un soin poétique. La recherche de tours rares, l'emploi de très riches images en font la réponse d'un poète à un autre poète, tous deux fervents disciples de Mallarmé<sup>1</sup>. L'ensemble frémit d'un lyrisme qui fait écho à la recherche syntaxique du Maître, comme à l'éclat des images des premiers drames claudéliens. Il n'y manque même pas une pointe de complaisance d'auteur, le désir de faire d'une lettre un morceau de style qui sera apprécié du connaisseur. Il faudra peu d'années à Claudel pour abandonner le « style » dans ses lettres, séparant délibérément la recherche lyrique, réservée aux créations proprement dites, de l'expression directe et sobre qu'il faut garder envers les amis quotidiens.

Le ton de cette lettre n'est donc pas quotidien. Le contenu non plus. Jugeant une œuvre poétique, Claudel se place devant le sujet avec le recul du critique littéraire et du poète. En critique littéraire d'abord : il élève son jugement aux « tendances de la poésie moderne » et se place résolument dans le camp mallarméen. Mais surtout en poète, dans la dernière partie de la lettre : il y engage, dans le frémissement des images, le tourment et l'espérance de sa vie intérieure la plus secrète.

Dès les premières lignes, le jugement porté sur la poésie moderne « qui est la recherche d'un refuge, et qui au lieu de parler écoute », nous introduit dans le cercle de la rue de Rome, que Claudel fréquentait alors assidûment. Il y trouvait, poussé jusqu'à l'exaspération, le refuge dans la chimère :

« Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! »<sup>2</sup>

La fascination du silence, car il est un temps fort de la musique intérieure, nous la trouvons à chaque page de Mallarmé, par exemple dans le geste suspendu de la *Sainte*, « musicienne du silence », qui n'ose faire résonner son instrument<sup>3</sup>. Cette lettre est bien un témoignage de plus de l'acuité avec laquelle Claudel

1. « Mon ami Albert Mockel qui me rappelle mes plus anciens souvenirs mallarméens ». *Premier discours aux hommes de lettres belges*, (30 juin 1933). — *Œuvres en prose* (Bib. de la Pléiade), p. 1227.

2. MALLARMÉ, *Brise Marine*.

3. MALLARMÉ, *Sainte*.

comprenait alors l'atmosphère mallarméenne, qu'il a recréée beaucoup plus tard dans les pages célèbres de la *Catastrophe d'Igitur* : « Au dehors il n'y a que la nuit sans espérance. Ce n'est même pas la peine de soulever les rideaux et de regarder par la fenêtre »<sup>1</sup>. L'écoute de soi, l'écoute silencieuse en soi de la rumeur métaphysique, voilà ce que Paul Claudel apprenait chez Mallarmé.

Le refus de la raison, rappelé ici, allait de pair. Dans l'image même de la lettre « ... et lui disant : soit ! nous nous sommes tournés vers l'autre côté », nous trouvons déjà ce mépris bourru du rationalisme, que Claudel manifesterait si fréquemment. Dans le *Remerciement à mes amis de Belgique*, il rappellera avec ironie : « Quelle tranquillité ! Comme tout le monde était heureux et content ! Tout le monde excepté moi, et c'est précisément de ce contentement général que ma révolte était faite »<sup>2</sup>. Tourner le dos en bougonnant à « la sécurité définitive et totale... qui étendait son empire sur celui de la science et des idées »<sup>3</sup> était déjà un plaisir secret pour le jeune Paul Claudel.

Si l'on définit ainsi la position de Mallarmé, *Chantefable un peu naïve* d'Albert Mockel peut être qualifiée d'hypermallarméenne. Le refus de la raison s'y manifeste par le refus du discours : ni raisonnement, ni récit. La préface est un rêve de volupté et, après les huit pages de musique, les allégories se déroulent sans aucun souci de continuité logique ni de clarté descriptive. C'est l'instinct poétique du lecteur qui perçoit peu à peu les thèmes soulignés par les titres : *Ingénuité*, *Adolescence*, *la petite Elle*.

C'est ainsi que l'œuvre crée ce rythme si particulier, souligné par Claudel, et qui illustre l'autre aspect de la poésie mallarméenne : exprimer « la plainte, la chose non dite », créer une « mélopée », une « rumeur repliée » de laquelle se détachent mystérieusement les états d'âme. La mélopée de *Chantefable* est faite de jeux sonores toujours plus perceptibles que le sens de la phrase, de répétitions rythmées en de subtiles variations, comme ces refrains qui par des substitutions progressives font lentement avancer le sens de la chanson, et surtout d'une tonalité générale toujours maintenue dans le même registre : celui des reflets sur

1. *Positions et Propositions*, Gallimard, 1948, I, p. 200.

2. *Œuvres en prose* (Bib. de la Pléiade), p. 1366.

3. *id.*, p. 1367.

l'eau, du cristal, de l'azur diaphane et de l'irisation diaprée, fondus dans un style délibérément naïf et médiéval. Tentative de jeunesse, pour laquelle les amis du poète, Fernand Severin et Charles Van Lerberghe, furent plus sévères que Claudel. Celui-ci est sensible au charme musical et très purement poétique de ce « sourire à la chimère » que Mockel lui-même présente dans l'épilogue comme le souvenir de ses rêves. *Chantefable* n'est pas sans beauté : l'« ingénu » des effets de style et de langue, et le « glacé » des symboles produisent souvent l'effet pathétique d'un désir lancinant mais informulable, magistralement défini par l'émouvante image de Claudel : « comme le sourire de l'eau pareil à un sourire sans les yeux ».

Mais les volontés et les désirs sont dans *Chantefable* insaisissables et vite retombés, malgré les reflets « de volupté, de guerre et de gloire » que l'on trouve en effet à certaines pages<sup>1</sup> ; on comprend l'insatisfaction de Claudel, qui montrait par *Tête d'Or* et *La Ville* quelle fureur de conquête il portait en lui. Non, les rêves de pureté et de perfection de l'homme jeune ne peuvent se résoudre dans le « secouement de tête » de l'épilogue de Mockel : couché sur la plage un soir d'été, il dit lentement adieu aux personnages de sa rêverie, pour finir le livre par ces mots :

« et niant d'un mépris ce qu'elle avait conçu, il ignora telle médiocre féerie et se mit au travail ».

La dernière proposition manifeste que, si Mockel tourne la page après le demi-échec de la « médiocre féerie », c'est en vue d'un approfondissement plus méthodique. Mais Claudel n'a vu que la féerie, qui renforce son opinion sur la tentative poétique du Symbolisme : le refus des triomphes rationalistes a conduit les mallarméens dans la chimère et le rêve triste : « Je l'appellerai la sympathie avec la Nuit, la complaisance au malheur, l'amère communion entre les ténèbres, et cette infortune d'être un homme »<sup>2</sup>. On sait la déception qu'il a éprouvée de cette attitude. Il est émouvant de voir, dans la dernière partie de cette lettre de 1891, un témoignage discret, mais direct, de cette déception.

1. P. ex. le Prologue, les poèmes « Autour de Soi », celui de « Plus loin » qui commence « Car voici l'heure des folles bravades ».

2. *La Catastrophe d'Igitur, Œuvres en prose*, p. 198.

« Trouverons-nous notre repos dans le rêve? Il ne conclut pas ». Ici se dévoile déjà le caractère le plus marquant du tempérament claudélien, et de ce qui sera plus tard sa philosophie : le désir fervent d'épuiser le sujet, d'expliquer totalement, de trouver un système qui ferme le cercle et satisfasse entièrement l'être ; *l'Art Poétique* est né de ce désir. Devant une vision de l'homme décevante et étouffante, il ne faut pas fuir, mais « conclure », c'est-à-dire vaincre. Cette exigence d'explication totale et suffisante, nous la voyons s'exprimer dans notre lettre avec impatience : « Y passerons-nous le temps », et « à la fin, ne connaissons-nous pas la vérité? ».

La lettre montre donc le double refus de Paul Claudel : le rationalisme, dont il a éprouvé devant Renan l'étroitesse étouffante et triste, et le refuge de Mallarmé ou de Mockel de 1891 dans les rêveries scintillantes du symbolisme. La deuxième attitude est beaucoup plus attirante pour le jeune poète. Il se sent chez lui dans « la maison de notre refuge », la « seule demeure » laissée à l'âme des poètes en 1890, et qui est la demeure symboliste. Mais il craint de se laisser prendre à un piège : « sa douceur n'est pas loin d'être mortelle ». Et ne peut-on pas sentir tout le charme du sortilège symboliste, en même temps que sa limite définitive, dans l'image douce et triste que Claudel laisse se construire lentement, avec le double mouvement qui lui est cher : « y passerons-nous le temps comme quelqu'un qui la face tournée vers la haute fenêtre regarde la pluie tomber, serrant une petite main fiévreuse ? »

Phrase aussi claudélienne de facture que mallarméenne d'inspiration. Ou plus exactement c'est une réponse mallarméenne à Mallarmé. Cette fenêtre toujours fermée que l'on regarde s'éclairer avec nostalgie, nous la rencontrons à chaque détour de vers, chez Mallarmé :

« Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne l'épaule à la vie. »<sup>1</sup>

« Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique. »<sup>2</sup>

1. MALLARMÉ, *Les Fenêtres*.

2. id., *Don du Poème*.

« Cet unanime blanc confit  
D'une guirlande avec la même,  
Enfui contre la vitre blême... »<sup>1</sup>

« Telle que vers quelque fenêtre  
Selon nul ventre que le sien  
Filial on aurait pu naître. »<sup>2</sup>

La pluie que l'on regarde tomber, confiné à l'intérieur, c'est l'attitude des « décadents » que Claudel déjà ne veut plus imiter. Quant à la petite main fiévreuse que l'on serre, elle semble symboliser la présence obstinée d'un certain rêve féminin dans *Chantefable un peu naïve* : rêve d'une enfant à peine femme, « la petite Elle », inquiète d'être belle<sup>3</sup>, l'ondine que l'on ne peut aimer sans mourir<sup>4</sup>, la petite fille qui, tenant le petit garçon par la main, voit dans le lac « se casser » leur double reflet<sup>5</sup>. L'impatience que ressent ici Claudel est encore mêlée d'une nostalgie indéfinissable. Il n'a pas encore, pour le climat confiné du refuge symboliste, le mépris moqueur de la *Catastrophe d'Igitur* : « Le soleil est revenu au ciel, nous avons arraché les rideaux et nous avons envoyé par la fenêtre l'ameublement capitonné, les bibelots de bazar... »<sup>6</sup>.

Il y a mieux à faire que de fuir dans le rêve, puisque la vérité existe dans la foi. On sait comment plus tard Claudel le proclamera : « J'ai eu raison de croire à la lumière et à la joie ! J'ai eu raison de croire à cette femme dont parle l'Apocalypse, qui ne cesse pas d'enfanter et de pousser des cris dans le soleil !<sup>7</sup> ». Mais en 1891 comme elle est voilée, allusive et effrayée, l'affirmation de la vérité ! « Elle existe, bien que d'abord se montrant à nous elle ne paraisse pas moins dangereuse que de mourir ». L'allusion à la conversion ne peut se comprendre que par comparaison avec d'autres documents. La première lettre à Mockel, celle sur *Tête d'Or*, est plus explicite, quoiqu'un peu crispée dans la rigueur

1. et 2. id., *Sonnet* « Une dentelle s'abolit... ».

3. « La Petite Elle », p. 79.

4. « Une Enfant des eaux qui passent », p. 91 à 109.

5. « Épilogue », p. 144.

6. *Œuvres en prose*, p. 204.

7. *Remerciement à mes amis de Belgique*, *Œuvres en prose*, p. 1369.

même de l'affirmation : « Je me tiens assuré que la religion traditionnelle est vraie en tous points ». <sup>1</sup> La voilà, la mort, c'est d'oser parler. Claudel l'a souvent rappelé par la suite : « Ma situation devenait intolérable. Je priais Dieu avec larmes en secret et cependant je n'osais ouvrir la bouche ». <sup>2</sup> Au moment où il écrit à Mockel, il vient d'exprimer avec violence et tourments le passage par cette mort, dans la longue scène de l'acte III de *La Ville* (première version). Sur les ruines de la métropole corrompue, le Prêtre vient trouver Ligier :

« Ligier ! demeure ! Sache que je m'approche de toi avec des mains de meurtrier.

A cette heure, tel qu'une pierre, tu vis ingrat.

Mais, mort, je ferai de toi le père de la nourriture

Afin que tu tiennes comme un pilier de consolation, comme un danger pour le mal et le feu de la blanche Vérité !

Dis-moi. Veux-tu mourir au nom de Celui dont la langue médite le nom avec un effort ineffable? »

Et aussitôt le Prêtre se retourne vers Liboire, autre visage de Claudel :

« ... Tu es celui qu'il faut.

LIBOIRE. — Du moins ne demandes-tu pas que je parle?

LE PRÊTRE. — Si.

LIBOIRE. — Non !

Je ne peux pas, je ne peux pas ! Tu ne demandes pas cela.

LE PRÊTRE. — Cela même.

LIBOIRE. — J'ai honte ! j'ai honte ! Je ne dois pas compte de ce que je pense... » <sup>3</sup>

Quant à la dernière phrase : « Je vous trouve heureux de ne pas être à Paris », elle serait assez banale si l'on n'y entendait pas en écho l'horreur de la cité positive, présomptueuse, impitoyable, proclamée au même moment dans *La Ville*, lorsque le poète écrase symboliquement Paris qui dans la réalité l'étouffait.

1. *Cahiers Paul Claudel*, I, p. 141.

2. *Ma Conversion, Œuvres en prose*, p. 1013.

3. P. CLAUDEL, *Théâtre I* (Bib. de la Pléiade), p. 293.

Voilà un bien long commentaire pour quelques phrases d'une lettre. Mais la densité de sa forme quasi poétique, et la rareté des témoignages de cette époque nous y invitaient. Comme nous l'avons suggéré dans nos références, le meilleur commentaire en est donné par Claudel lui-même : non pour *Chantefable*, qu'il semble avoir oubliée par la suite, mais pour les résonances que la lecture de ce poème « tout entier nouveau » a éveillées en lui : le dur effort de conversion est orchestré dans *La Ville* ; la sévérité pour l'expérience symboliste — moins voilée et moins nostalgique que dans cette lettre — développée dans *La Catastrophe d'Igitur* ; enfin, dans le *Remerciement à mes amis de Belgique*, écrit en 1946, il évoque longuement l'étouffement que ressentait à Paris « dans sa petite chambre de l'Île Saint-Louis, une espèce de solitaire qui, comme le prophète Jérémie jadis, s'occupait à graver des imprécations sur une brique ! »<sup>1</sup>. Mais la brique ne quittait guère la chambre, et c'est encore sur un vélin mallarméen que sont tracées les affirmations métaphoriques de cette courte lettre.

---

1. *Œuvres en prose*, p. 1366.

## Notes dans les marges de *La Wallonie*

---

La série complète de *La Wallonie*, qui appartient à son directeur, fut vendue en 1945, avec ses livres. La description en est donnée dans le catalogue de la vente, au numéro 656 <sup>1</sup>. Lisant l'exemplaire que possède la Bibliothèque de l'Université de Louvain, nous avons eu la surprise de constater que c'est celui de Mockel. Les précisions mentionnées dans le catalogue correspondent exactement. Or, le directeur de la publication a porté, sur certaines pages des fascicules, des indications, tantôt au crayon, tantôt à l'encre. Elles ne sont pas nombreuses, ni importantes. Elles nous permettent toutefois de fournir quelques corrections à ce qui était connu, et d'ouvrir des vues qui, si minimes qu'elles soient, pourraient intéresser l'historien de notre littérature.

La table du premier volume, alors que la revue était encore celle du *Cercle littéraire l'Élan*, dévoile l'identité des collaborateurs, qui se servaient le plus souvent de pseudonymes. Nous la reproduisons, en soulignant les additions, manuscrites, à l'encre, de Mockel :

<i>(Georges Deconinck)</i>	Balsamo
<i>Léon Gheure</i>	De la Fère = <i>A. thos</i>
<i>E. Dumont (Anvers)</i>	Diavolo
<i>? de Schryver, de Bruges</i>	D. (Gustave)
<i>Ch. de Schryver Bruges</i>	Édouard (Ch.)
<i>Georges Muller</i>	Ellum
<i>Fritz Lutten</i>	Ell (Fritz)
<i>Albert Mockel</i>	Hemma
<i>Fernand Severin</i>	Hernan
<i>Edm. Dupont</i>	De Khermantini
	Macedonski de Bucarest
	<i>Ch. Magnette</i>
Mettange	

---

1. Première partie. La vente eut lieu au Palais des Beaux-Arts, le vendredi 11 et le samedi 12 mai 1945. Mon collègue M. Otten a bien voulu me laisser consulter le catalogue qu'il possède. Je l'en remercie cordialement.

M.M.	<i>Aug. Jottrand</i>
Raman (Abdel)	<i>Edm. Dupont</i>
Ramis (A.)	<i>Aug. Lameere</i>
Rapière (G.)	<i>Gust. Rahlenbeck</i>
Réville (T.)	<i>Ch. Van Halmé</i>
Thos (A.)	<i>Léon Gheur</i>
Vytall (Gaston)	<i>Aug. Jottrand</i>
XXX De l'art	<i>Georges Deconinck</i>

A l'intérieur des numéros, de menues corrections sont apportées au texte, qui éliminent des erreurs de typographie. Nous ne nous y arrêtons pas : elles concernent des fautes évidentes. Un poème de Mockel lui-même, *Amour platonique*, subit une petite retouche :

Nous marchions

A petits pas, le long de la route embruinée.

Le poète a inscrit au crayon, au-dessus de : *le long de*, le tour auquel il s'arrête : *sur la grand'*. Son article sur *Ronsard et les classiques* comportait une citation de Boileau, coupée par lui, peut-être parce qu'il avait cité de mémoire. Il la complète à la main :

Ronsard, *qui le suivit*, par une autre méthode (...)

Plus intéressantes sont les observations ajoutées à la petite pièce, signée d'un de ses pseudonymes, L. Hemma, *En villégiature*<sup>1</sup>. Mockel s'attache à la manière dont les rôles doivent être conçus et interprétés. Après la liste des personnages, en tête de l'œuvre, on peut lire :

N. B. Ne pas oublier que le personnage sympathique est Latan ; Jules doit être lourd et pâteusement confit d'amour. Latan, très dégagé, et « m'en fichiste ». Juliette : la petite bourgeoise.

La scène V appelle deux brèves « didascalies ». Il s'agit du monologue de Jules, seul sur la scène. En note, Mockel observe :

Doit être dit avec naturel, en toute sincérité, sans conscience du ridicule.

1. Je suppose que c'est la pièce *Le 28 mai 1884*, dont le manuscrit figurait à l'Exposition Albert Mockel, à la Bibliothèque Albert 1<sup>er</sup>, en 1966 (cfr Catalogue, n° 24).

Et, dans le même passage, un peu plus loin, à propos du vers :

Parler d'un air content (...),

on lit, dans la marge : « d'un air suffisamment convaincu ». Mockel songeait-il à une représentation ? Ses notes témoignent, en tout cas, qu'il voulait voir respecter les nuances de l'interprétation en musicien-poète qu'il était.

Pour *La Wallonie* proprement dite, le nombre des additions varie selon les années. Absentes parfois, elles sont fréquentes surtout en 1892. Peut-on imputer à Mockel la ligne qui court le long d'un texte, qui est de lui, mais qu'il aurait considéré comme particulièrement important ? Il commente *Noël d'un démocrate*, de Célestin Demblon :

De plus, il est Wallon, c'est à dire panthéiste. Panthéiste, non pas absolument à la façon des philosophes, mais comme l'entendait Baudelaire : il donne une parcelle de lui-même, un frisson de son fluide vital à tous les objets qui l'entourent, si bien qu'il les revoit animés d'une vie particulière, d'une issue de sa propre individualité.

Relisant, imprimée, sa note, Mockel aurait-il estimé capital ce passage, pour le retrouver éventuellement plus tard ?

Çà et là, quelques comptes rendus sont restitués à leur auteur. Al. B. est, comme l'a bien vu M. Lequeux, Charles Castermans (15 février 1887, p. 106). La *Chronique musicale* du 15 avril 1887, concernant la Symphonie libre d'Érasme Raway, est d'Hubert Chainaye. Les initiales, restées mystérieuses, qui signent *Un concert à Verviers* (le 20 octobre 1887) cachent une collaboration d'H. Dabin et d'A. Mockel. Enfin et surtout, le sonnet *Naïveté*, publié le 20 décembre 1887 et suivi de trois astérisques, devra être enlevé à Mockel et restitué à Fernand Severin, dont le nom est apposé en toutes lettres au bas du poème. Il ne figure dans aucun des recueils de Severin, ni dans *Le Lys* en 1888, ni dans *Le Don d'Enfance*, en 1891.

Le document le plus intéressant est, sans contredit, le poème que Mockel publie en juin-juillet 1890, p. 195, *Sous les yeux*. Il n'a été repris dans aucun des volumes du poète, ainsi que me le signale aimablement mon collègue, M. M. Otten. Or, le fascicule

de *La Wallonie* permet de surprendre l'auteur dans son travail de correction. A peine publié, le texte le laisse insatisfait. Puis Mockel semble avoir abandonné les remaniements. Dédié en hommage à Mallarmé, ce sonnet n'est pas sans charme :

Claire de pavois, ma pensée  
 Glisse aux moires de ton destin ;  
 N'est-ce un trop monstrueux festin  
 Qu'espère l'onde cadencée,

Quand sur mon fluide chemin  
 Ta paupière se balancée,  
 Du voguer vers la Fiancée  
 Te plonge aux houles de demain?

Aux rives, les ténèbres vives  
 Fument de fulgurants falots.  
 Mais il écrasa sous les flots,

Le poulpe des vagues déclives,  
 Les sanglots d'Ange et le doux los  
 D'un vain Regard où tu dérives.

Mockel substitue à *moires* le mot plus courant de *vagues* : a-t-il aperçu ce que la formule initiale avait de commun à l'époque symboliste? S'est-il rendu compte qu'il avait cédé à une mode et usé d'un cliché? *Mon fluide chemin* devait, semble-t-il, devenir *son fluide chemin*, celui de l'onde. Le sixième vers comportait évidemment une faute. Le poète a voulu le remanier totalement. Par malheur, le crayon s'est estompé. Plus exactement, nous croyons que Mockel a effacé le vers qu'il venait d'écrire, car les autres variantes sont nettes. Il a songé à introduire un mot : *grandeur, candeur, ardeur?*, avant *balancée* qui devait être remplacé aussi. Le dernier vers du deuxième quatrain a été biffé tout à fait : mais dans la version définitive, reportée en face, dans la marge, seule la fin est changée : « Je plonge aux houles sans lendemain ». Les deux dernières modifications ont leur logique, elles dépendent l'une de l'autre : remplaçant *poulpe* par *pieuvre*, le poète devait éliminer *il*, qui précédait, et dire : *elle*. Grâce à

*écrasa*, il pouvait le faire sans toucher à l'économie du vers. Son petit poème, son bateau ivre en miniature, organisé autour du thème des yeux, cher à Mallarmé, acquérait, par ces retouches, plus de clarté, tout en restant allusif, et un peu plus de pathétique, avec les houles « sans lendemain ».

Nous pouvons surprendre aussi une réaction personnelle, à la fois curieuse et amusante, en marge de la très belle et longue chronique que Mockel consacre à *Axël*, à *La Princesse Maleine* et à *La Damnation de l'Artiste* d'Iwan Gilkin, dans le même numéro de juin-juillet 1890. Soulignant, la parenté qui unit Maeterlinck à des écrivains étrangers, il écrit que le poète de *La Princesse Maleine* a été

captivé par l'influence étrangère des peintures italiennes et des poètes anglais — Botticelli, Swinburne, Walt Whitman, sans doute.

Se relisant, trop tard, Mockel rougit d'une erreur : Whitman anglais ? Il biffe son nom, le remplace par celui de Rossetti. Et au bas de la page, dans un mouvement d'humeur, il s'exclame :

Walt Whitman !!! (certainement j'avais dû lire le même jour Whitman *et Rossetti* — et puis, par une étonnante aberration, attribuer à celui-ci le nom et la biographie de l'autre !!)

La réaction, tout intime qu'elle soit, a peut-être été trop vive. La présence de Whitman ne constitue pas une erreur : Maeterlinck appréciait le poète américain. Qui sait si ce n'est pas un souvenir de conversations qui a éveillé, en Mockel, le nom de Whitman ? Peut-être est-ce l'aspect du sadisme, tel qu'il le définit dans ce passage, qui lui semble inexact pour Whitman et lui paraît convenir mieux aux œuvres et à la vie de Rossetti. Il sait d'ailleurs fort bien que Whitman n'est pas anglais, puisqu'il écrit, quelques lignes plus bas, qu'il « grandit dans les terres d'Amérique ». Cette réflexion, avec la confusion qu'elle révèle, pourquoi a-t-elle été rédigée ? Était-elle réservée à Mockel seul ? A-t-il voulu souligner, pour soi, qu'il a pris conscience de son erreur ? Ou songeait-il, vaguement, à quelque chercheur indiscret, qui lui rendrait justice ?

Une glose vise, tout simplement, à préciser une pensée qui se présentait d'une manière trop elliptique. Telle remarque, qui répond vraisemblablement à une critique de journal ou de revue, en septembre 1890 (p. 320), dit laconiquement :

— Accuser Moréas de plagier Shakespeare, c'est pousser un peu loin le patriotisme... M. Moréas n'est pas plus suspect que ne le fut M. Giraud lorsqu'il prit un titre de Barbey.

Comprenne qui pourra. Heureusement, deux additions renvoient à une explication : Moréas « pour son titre : *Le Pèlerin passionné* », et, à propos de Giraud : « (l'amour impossible dans Hors du siècle) ».

Deux coquilles d'imprimerie offrent un caractère amusant, sans plus. Le lecteur de *La Wallonie* pouvait apprendre, en juin-juillet-août 1891, p. 224, que, dans *Un Mâle*, adapté au théâtre, on découvrait l'« authenticité d'une vocation si animée du milieu wallon ». A l'époque où les symbolistes se livraient à quelque abus de langage, une telle formule pouvait, peut-être, se justifier. La correction nous place en face d'une réalité plus prosaïque. Il faut lire : « l'évocation si animée du milieu wallon ». Le futur commentateur de Géo Mauvère prendra garde à une autre fausse audace, qui pouvait être vraisemblable dans les années 1890. Mauvère n'a pas écrit :

Sur l'emmi langoureux d'un luxe qui déferle,  
mais bien : *sur l'ennui* (mars-avril 1892, p. 113).

Le volume de la dernière année de *La Wallonie*, celui de 1892, porte le plus de signes manuscrits. A part les corrections de fautes, rares d'ailleurs, ils offrent l'intérêt de restituer à leurs auteurs bon nombre de comptes rendus anonymes. C'est Mockel qui analyse *Coups de plume*, de F. Van den Bosch. C'est lui, comme l'a noté justement M. Lequeux, qui commente *L'Éléphant* de Merki et de Court, *L'Apôtre* de L. Gastine, *Les Histoires du Chat, du coq et du trombone*, de Stiernet, *La Joie de Maguelonne*, de Hérold, *Les Charneux* de Garnir. C'est Mockel qui salue la publication de Gérardy, *Welcome ! Welcome !*, ainsi que celle du *Chasseur de chevelures*. En revanche, les *Notes*, de mars-avril,

sont de P. M. O., donc d'Olin. Nous pouvons, avec certitude, attribuer deux textes piquants à la verve et à la fantaisie de Mockel. L'amusante note pseudo-philologique, où, par une étymologie imaginaire, se trouve expliqué le mot « Wallon », avec des références à Platon, aux savants allemands, est de lui (mars-avril 1892, p. 70). Et la lettre, dont « nous ne garantissons pas l'authenticité », suivie d'une sorte d'interview de Mockel, est de Mockel lui-même. Le télégramme adressé par Félicien Rops à *La Wallonie*, dans le dernier fascicule, p. 356, revient à Mockel. La décision de supprimer une revue qui lui est chère n'a pas étouffé en Mockel des réserves d'alacrité. Et l'on fera une mention des talents de journaliste et d'humoriste en parlant du poète de la *Chantefable un peu naïve*, qui a connu des moments de causticité<sup>1</sup>.

Nous réservons pour la fin deux passages plus sérieux. Une chronique musicale, anonyme, est signée à l'encre des initiales A.M., elle parle des concerts à Liège. Elle émet un souhait :

Mais, si l'on joue l'ancienne musique liégeoise, n'y aurait-il pas moyen de faire la place la plus large à Dumont et à Hamal en éliminant un peu Grétry, qui ne leur vient pas au talon?

Que nos lecteurs liégeois veuillent ne pas s'irriter. Ils reconnaîtront, dans ce vœu et dans ce jugement, qu'Albert Mockel, à une époque où ni la radio, ni le disque ne favorisaient la connaissance du passé, connaissait fort bien des compositeurs de qualité. Même en réduisant la part de Grétry, ce qui, chez un admirateur de Wagner ne nous surprendra que peu, il s'est fait le défenseur de notre patrimoine musical. Notre patrimoine... Dans une lettre, A. Giraud parlait de la littérature belge : il croyait non pas en son existence, mais dans son accent particulier, septentrional. Mockel, dans le dernier fascicule de *La Wallonie*, cite un extrait de la lettre et le munit d'un commentaire, dont nous savons maintenant qu'il est sien, puisque, sous le texte imprimé figurent, de sa main, ses initiales :

1. On se rappelle que MOCKEL s'est dédicacé à lui-même un exemplaire des *Fumistes Wallons* (cfr. Catalogue, 1966, n° 39).

La question serait précisément de savoir si ces caractères particuliers sont communs aux Flamands et aux Wallons, ce que nous ne pouvons admettre. Outre l'influence de la France, que ressentent les deux races, les Flamands reçoivent celle de l'art anglais tandis que les Wallons se rapprochent de l'art germanique pur. Il paraît donc que Flamands et Wallons ne trouvent à s'unir qu'à Paris, non pas en Belgique, et voilà controversée à nouveau l'hypothèse d'un art belge, que la diversité des races ne rend guère possible. Mais nous retenons avec plaisir les paroles du poète de la Jeune Belgique, dont l'art si pur ne relève d'ailleurs que de la mère France.

Est-ce pour lui seul que le directeur de *La Wallonie* prit soin d'identifier l'auteur de notes telles que celle-ci? A-t-il craint que, avec le temps, le souvenir des luttés et des joies, des travaux et des plaisirs de sa jeunesse ne s'effaçât en lui? On songe à lui qui, ne se contentant pas de publier avec soin, revient aux pages imprimées définitivement, se penche sur elles, relit, corrige, ajoute. Ses annotations offrent le témoignage mince, mais non insignifiant, de son activité, de son goût de la perfection, de son désir de justice, en restituant à chacun ce qui lui revient. Le « Mockel protégé », dont parle M. Marcel Thiry, dans son *Introduction* à la *Table générale* établie par M. Lequeux, révèle, dans ces traits de plume, un autre visage, qui s'était caché.

Raymond POUILLIART  
Professeur à l'Université  
de Louvain.

Le 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Verhaeren

## Louange de Marthe Verhaeren

---

Communication de M<sup>me</sup> Marie Gevers,  
à la séance mensuelle du 12 mars 1966

Il faut penser à Marthe. Il faut la susciter, en cette année 1966, où cinquante ans se sont écoulés depuis qu'elle a perdu celui auquel elle avait noué sa vie.

Marthe est née le 6 octobre 1860, et elle est si bien intégrée à la mémoire de Verhaeren, que nul de nous, qui l'aimions tant, n'a pensé à rappeler le centenaire de sa naissance, cinq ans après celui de Verhaeren.

Verhaeren est grand, et par son œuvre et par son généreux rayonnement. En ce cinquantième anniversaire de sa mort tragique, nous ne pourrions mieux honorer sa mémoire qu'en évoquant Marthe, et cela avant que cette tendre, sensible, fière et forte personnalité soit si complètement assimilée au sillage lumineux du poète qu'on ne puisse plus distinguer ce que elle, Marthe, fut en elle-même, ni pourquoi, ni comment elle a su libérer Verhaeren des marécages hantés — Flambeaux noirs, Chansons de fou, Débâcles — où il s'enlisait de plus en plus dangereusement.

Le poète évoque l'apparition de Marthe, sous les traits d'un Saint Georges. Elle fut la salvatrice, par sa force morale, par le don total d'elle-même. « Saint Georges » reste un des plus émouvants poèmes de Verhaeren. Quel aveu : « J'ai été lâche et je me suis enfui — Du monde... ».

Marthe, comme le Saint Georges, diamanté de lumière, lui a *imposé la vaillance*. Ainsi, celui qui gémissait : « Le cadavre de ma raison traîne sur la Tamise... », a-t-il pu exalter la joie de vivre, jusqu'à s'écrier : « Il fait dimanche sur la mer ! »

Je voudrais, pour définir Marthe, rendre au mot « magnifique » le sens ancien : donner, répandre, avec magnificence et sans compter, des bienfaits sans nombre. Le charme certain, la séduction féminine de Marthe n'auraient pas suffi à captiver à jamais le violent, l'impulsif poète, si Marthe n'avait été douée, précisément, d'une sensibilité intelligente, généreuse, consciente de sa force, et volontaire, oui, volontaire, car elle voulait que le don d'elle-même fût complet ; ceci, non pour obéir à quelque mystérieux destin, non comme on céderait à un ordre aveugle, plus fort que soi, mais conformément à sa propre décision à elle, Marthe. Elle a pris le poète désespéré en charge, en lui donnant l'amour le plus réel qui soit, dans son inaltérable stabilité. Elle était et se savait douée d'un grand talent de peintre. Une carrière artistique importante s'ouvrait pour elle. Je ne crois pas qu'elle ait considéré l'abandon qu'elle en a fait comme un sacrifice. Dans son jugement si droit, si sûr, elle considérait son travail d'artiste comme moins important que le génie poétique de Verhaeren. Selon elle, il allait de soi que celui-ci primât celui-là.

Je suis à présent une des seules personnes ayant connu, dans l'intimité, cette Marthe d'avant 1914, et cela dans le pays même de Saint-Amand. Verhaeren, en contact avec le sol natal, y était plus complètement lui-même que partout ailleurs. Les racines de son génie y foisonnaient, y buvaient goulûment à même un suc primordial.

Pour préciser une louange de Marthe, je tâcherai d'éviter le dithyrambe, les mots d'éloge qui risqueraient de dissoudre dans la facilité ses hautes qualités.

Je veux interroger honnêtement ma mémoire de fillette, afin qu'elle me restitue Marthe, en 1898 ou 99, à Bornhem. Cette Marthe si efficace. Et de ce plongeon dans un lointain passé, j'émerge émerveillée en constatant ceci : dans le don complet de sa vie, rien de ses qualités primordiales, personnelles, ne s'est perdu.

Si, au cours de mes souvenirs concernant Marthe, je retrace des détails de la vie des Verhaeren, qui peuvent sembler puérils, c'est parce que, s'ils se sont établis, pour toujours, dans ma mémoire, j'avais intuitivement compris, qu'ils étaient un signe de l'action continuellement salvatrice de Marthe. Ainsi le rire

joyeux, libéré, de Verhaeren à des détails qui plaisaient à son humour amenait sur le visage de Marthe le bonheur d'avoir mené à bien l'établissement dans la joie de vivre de la grande puissance poétique qu'elle avait recueillie en perdition, au moment où Edmond Picard avait dit tristement : « un homme à la mer »<sup>1</sup>.

Mes souvenirs de Marthe en 1898 et 99 sont semblables à un daguerréotype un peu voilé par le temps. Il faut le prendre en main avec beaucoup de soin, y faire jouer la lumière, en chercher l'inclinaison favorable, pour y retrouver l'image vraie, afin que le négatif, qui est l'oubli, redevienne le positif, qui est la permanence bienfaisante.

Voici donc la première image précise que je possède de Marthe aux approches de la quarantaine, dans la plénitude de son secret pouvoir sur Verhaeren, le poète, et sur Verhaeren l'homme.

Je retrouve d'abord une fierté d'attitude native : le port de tête, d'où émanait une vertu de dignité due, je crois, à l'élégante proportion des attaches du cou et des épaules. Elle avait le nez aquilin fortement dessiné, un visage au teint mat et uni, encadré par une abondante chevelure noire coiffée en bandeaux. Comment ce visage aux lignes sévères, inspirait-il une si complète confiance, une telle sécurité, aux grandes fillettes Cranleux, les nièces de Verhaeren, et à moi, leur amie? Je crois que c'est la force de bonté qui émanait du regard.

Mon daguerréotype imaginaire, interrogé, ne peut plus me révéler — ô surprise — la nuance de ses yeux, mais il me livre le regard intense — un regard extraordinaire, qui accueillait, et comprenait. Intelligent, calme et calmant, oui, calmant.

Les paroles de Marthe, jamais volubiles, étaient d'une parfaite précision de termes, la voix, d'un timbre doux, le ton sûr, affirmatif, mais jamais autoritaire ni impératif. Elle savait écouter d'une manière parfaite ; si elle n'approuvait pas ce qu'on lui disait, si c'était quelque propos de fillette étourdie ou oiseuse ou futile, elle penchait un peu la tête : « Penses-tu? », disait-elle. Alors, on pensait et l'on se mettait à désherber soi-même sa pensée, sans qu'elle eût émis un mot de doute ou de désapprobation.

1. *Vie de Verhaeren*, André MABILLE DE POCHEVILLE.

Rite Cranleux, la nièce tant aimée des Verhaeren, et moi, nous connaissions par cœur les « Heures claires » : la maison douce, le jardin, le banc sous le pommier, témoins de leur amour. C'était là, chez M<sup>r</sup> Charles Cranleux, maître-tisserand, la maison même des « Heures claires ». Une sorte de discrétion instinctive nous interdisait de citer des vers devant les Verhaeren. Or dans le jardin des Cranleux, la journée était scandée par le rythme des métiers à tisser. Le premier vers des « Heures claires » nous rappelait d'une manière saisissante, cette circonstance : « O la splendeur de notre joie — Tissée en or dans l'air de soie... », et le dernier vers de ce court poème venait confirmer notre enchantement : « ... le jardin où le ciel trame — le climat cher à nos deux âmes ». Nous comprenions la valeur imagée de ces deux mots « tisser » et « tramer », et la réalité du poème s'établissait.

A quelques pas de la maison des « Heures claires », nous trouvions les *étangs* ; et nous disions : « Voici, pareils à des baisers tombés sur terre — De la bouche du frêle azur — deux bleus étangs simples et purs — bordés naïvement de fleurs involontaires ». L'un de mes frères — pour nous taquiner — disait : « Voilà une erreur de termes ! Ce ne sont pas des fleurs involontaires mais bien des fleurs spontanées ». Mais notre divination d'adolescentes nous assurait que c'était, au contraire ce mot « involontaire » qui réunissait symboliquement ces fleurs-là, les bleus étangs, le baiser, et l'amour d'Émile et Marthe.

Si Verhaeren sortait avec nous, car il aimait les promenades au Vieil-Escout, aussitôt rentré, il hélait Marthe d'une voix toujours appuyée par la ferveur qui l'animait : « La Mienne » ... et mettait trois lettres *n* à ce possessif.

« P'tit Vieux ! », répondait Marthe... Nous n'étions pas étonnées, puisque nous savions qu'il était venu vers elle, « si lourd, si las, si vieux de méfiances ». D'un timbre posé, d'un médium précis, la voix de Marthe était porteuse de sens et de pensée. Ainsi notre intuition d'adolescentes nous faisait-elle trouver, par la présence de ces deux êtres exceptionnels, l'élément vivant, la base vraie des poèmes des « Heures claires », qui sont parmi les plus beaux poèmes de l'amour heureux, et nous restituent, avec Emile, Marthe.

J'ai gardé aussi précieusement, dans mon souvenir, une image très nette de Marthe à Saint-Cloud, rue Montretout (aujourd'hui, rue Émile Verhaeren). Rite, devenue ma belle-sœur par son mariage avec mon frère Charles, et moi-même, nous y avons été accueillies plusieurs fois. Quels inoubliables séjours !

Verhaeren consacrait strictement les heures matinales à son labeur poétique. Marthe, aidée d'une bonne nommée Louise, s'occupait du ménage avec tant d'adresse et d'efficacité, que, sans avoir l'air d'y toucher, tout était toujours fait et prêt.

Puis : « Tu emmènes les petites, P'tit Vieux? », et Verhaeren nous emmenait à Paris, au Mercure, chez Valette, ou à l'atelier de Rodin. Il nous montrait les Impressionnistes chez Durand-Ruel et nous entraînait au Louvre, pour admirer ses préférés : les Rubens et les Pèlerins d'Emmaüs. Ce chef-d'œuvre de Rembrandt l'émouvait jusqu'aux larmes. Si le temps était ensoleillé nous prenions pour rentrer à Saint-Cloud, le bateau-mouche. Aux heures tardives, le train nous ramenait. — « Plus loin que les gares... le soir », me soufflait Rite à l'oreille.

En route : « Regardez, les petites, prenez un point de repère. Quand vous voyez, à gauche, cette enseigne lumineuse, « Le Brillant Belge », on est bientôt rendu... Si vous reveniez sans moi, vous ne risqueriez pas de dépasser Saint-Cloud ». A Saint-Cloud, nous montions rue Montretout. Verhaeren tirait ses clefs. A peine étions-nous entrés, que l'appel de Marthe descendait vers nous : « P'tit Vieux? » Le poète répondait : « La Mienne ! », et l'on montait vers Marthe. Au palier du troisième, penchée sur la rampe, elle éclairait l'escalier. Elle tenait le globe bleu de la lampe à pétrole, et c'est ainsi que je la revois, que j'offre son image à ceux qui liront ces lignes, porteuse de lumière, de ses deux mains tendues, tranquillement.

Parfois, les Montald étaient là : Constant et Gabrielle. « Vous avez trouvé Saint-Cloud, grâce au « Brillant Belge? ». Et le rire communicatif, insouciant, heureux de Verhaeren répondait à la plaisanterie coutumière de Montald. Le visage de Marthe s'éclairait alors d'une infinie tendresse... Oh ! comme Émile était bien délivré de ses marécages empoisonnés !

Un jour, à Bornhem, je parlais à Madame Cranleux de la beauté et des dons de Gabrielle Montald ; elle crut à une question :

« Oui, elle était bien belle. Émile l'admirait pour cette beauté et pour ses dons artistiques, mais Marthe n'a jamais craint cette admiration. Rien, jamais, n'a troublé l'amitié de leurs deux ménages. Si Marthe a eu peur, c'est du côté de Maria van Rijsselberghe. Elle était moins belle que Gabrielle, mais quelle séductrice, et quelle éblouissante intelligence ! »

Trois ans après la mort de Marthe parut le court roman intitulé « Il y a quarante ans », signé « Saint-Clair »<sup>1</sup>, pseudonyme de Madame van Rijsselberghe. Je me suis souvenue alors des paroles de Madame Cranleux, et j'ai compris, mieux encore, à quelle haute qualité devait être parvenue l'union d'Émile et de Marthe, pour avoir pu résister à une aussi brûlante tentation.

Lors des funérailles de Marthe, décédée le 2 juin 1931, on se rendit à pied depuis l'église de Saint-Amand, jusqu'au cimetière où l'inhumation eut lieu dans le caveau de la famille Verhaeren.

Une dame me précédait de quelques pas, petite et mince, âgée mais très droite, d'une ligne élégante, drapée dans une cape sombre. Qui donc était-ce ?

Au moment d'entrer au cimetière, un détour du chemin me montra son visage : c'était Madame van Rijsselberghe, les traits bouleversés d'émotion, les yeux gonflés de larmes. Elle venait de Paris pour honorer la mémoire de celle dont elle avait su comprendre la grandeur d'âme, la force du cœur, la puissance d'amour. Peut-être aussi pensait-elle amèrement aux vers de Verhaeren dans les « Heures du soir » : « Car si j'aimai — le sais-je encore — quelqu'autre femme — C'est toujours vers ton cœur que je suis revenu ».

En écrivant son livre « Il y a quarante ans », Maria van Rijsselberghe a rendu hommage à Marthe : « Celle qui avait su prévaloir sur son indépendance était digne de ce don total et fougueux que l'amour devait provoquer en lui. »

\* \* \*

Une image précise et précieuse aussi, m'est donnée des Verhaeren au mois d'août 1914. On se souvient du moment tragique

---

1. N.R.F. décembre 1934-janvier 1935.

où le roi Albert quitta Bruxelles pour se retrancher à Anvers, place forte.

Les Verhaeren logeaient chez les Montald, chaussée de Rodebeeke à Bruxelles. Le roi leur envoya, personnellement, une voiture, pour les conduire où ils voudraient. Ainsi arrivèrent-ils chez Rite, leur nièce tendrement aimée, qui habitait une villa contiguë à la propriété, où moi, jeune femme, j'habitais avec mon mari et mes enfants, chez ma mère, à Edegem.

L'enthousiasme de résister à une brutale agression soulevait le génie, devenu confiant et constructif, du poète. Cependant la situation de nos demeures, situées entre deux enceintes fortifiées d'Anvers, nous obligeait bientôt à quitter ces lieux si menacés, et nous partions tous pour le littoral, à Wenduyn. Ma mère y possédait une grande villa qui pouvait nous abriter.

Les Verhaeren nous y ont rejoints. J'ignore où ils avaient habité entre le départ d'Edegem, et leur arrivée au bord de la mer. Malgré les désastres qui se succédaient à un rythme terrible, Verhaeren gardait sa confiance, sans une seule rechute parmi les Débâcles ou les Flambeaux noirs — mais Marthe fut abattue par une des cruelles migraines auxquelles elle était sujette.

Le deuxième jour, le mal s'atténuait, et, vers la fin de l'après-midi, je lui portai du thé.

Les Verhaeren étaient logés dans une chambre donnant sur la plaine maritime. Au fond, les tours de Bruges. Verhaeren aimait cette étendue pure et unie. La façade de la villa, bâtie à la digue, regardait la mer.

Ce jour de la migraine, Marthe, pour prendre la tasse de thé, écarta le bandeau qui lui protégeait les yeux blessés par la lumière et elle me dit :

— Où est le P'tit Vieux?

— A la plage, je crois, Tante Marthe.

— Va donc dans la chambre du côté de la mer et dis-moi si tu le vois?

Je l'aperçus. Il faisait beau, avec un peu de ce vent estival, que je crois n'être nulle part aussi vivifiant que sur les plages de la mer du Nord, à marée haute.

— Oui, Tante Marthe, il est là ; il se promène sur la plage, à la frange des vagues.

— Dans quelle direction?

— Direction Ostende. Il marche, puis s'arrête et regarde le large. Le vent vient d'ouest.

— Alors, c'est bien. Il conçoit déjà un poème à la louange de l'Angleterre. Il sait que de ce pays nous viendra l'aide nécessaire : il me l'a dit.

Malgré la migraine encore lancinante, malgré les yeux blessés par la lumière, le visage de Marthe s'éclairait de cette tendresse radieuse, que j'y lisais chaque fois qu'un incident, une parole, une circonstance lui montrait son Verhaeren sauvé des marécages — un poème à l'Angleterre? Oh ! comme la morte, la Tamise, était loin...

Marthe, avec un soupir heureux, remit le bandeau sur ses yeux et retomba sur l'oreiller.

Peu de jours après, les Verhaeren, auxquels on avait écrit dans ce sens, gagnèrent Ostende, puis l'Angleterre d'où ils devaient revenir bientôt à Paris.

Je ne devais plus revoir Émile Verhaeren. L'après-guerre nous rapprocha de plus en plus de Marthe, car elle savait que nous l'aimions, non seulement comme femme de Verhaeren, mais aussi pour sa valeur personnelle.

Elle venait en séjour chez Rite, à Edegem, nous allions à Saint-Cloud, puis ce fut Bruxelles, et son travail était de répandre et de servir l'œuvre et la mémoire d'Émile Verhaeren.

J'arrêterai ici ma louange de Marthe. Bien d'autres l'ont connue alors et appréciée, bien d'autres qui n'ont pas cessé de vivre et de se souvenir d'elle. Marthe, celle à qui le poète a conféré le mythe du Saint Georges salvateur, Marthe répandait le grand chant conquérant de la joie, de la confiance et de l'optimisme.

Les trois images de Marthe que j'ai tenté de retracer ici, sont sans doute peu de chose en regard de ce qu'elle fut, mais je suis la seule à pouvoir les offrir aujourd'hui, et en toute humilité. Je les crois exemplaires, car l'homme dont Marthe avait pris en charge le génie presque détruit par l'angoisse de vivre, elle l'a guéri, vivifié, illuminé de joie. Elle a démontré ce que peut un calme, intelligent et courageux amour de femme, et cela jusqu'au seuil de la postérité.

# Les enseignements d'une édition critique des poèmes d'Émile Verhaeren

---

Communication de M. Joseph Hanse,  
à la séance du 11 juin 1966

Il y a onze ans, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Verhaeren, j'ai résolu de préparer avec mes étudiants de Louvain l'édition critique de ses œuvres poétiques. Grâce à la collaboration de M. Michel Otten, nous avons patiemment exécuté, pour plus de vingt volumes, le programme que j'avais défini dans un article publié par *Les Lettres Romanes* (t. IX, pp. 384-403) en novembre 1955 : *Pour une édition critique de Verhaeren*.

Le résultat répond-il à l'espoir que j'exprimais alors? Je crois pouvoir l'affirmer. La datation des publications pré-originales dans des revues a permis d'apporter d'utiles précisions sur les origines et la composition de chaque recueil et de mieux le replacer dans la vie du poète. Chaque volume a d'ailleurs fait l'objet d'une étude particulière sur la genèse et l'élaboration de l'œuvre, sur son contenu et son ordonnance, sur sa langue, sur l'évolution de tous ces éléments à partir des manuscrits ou de la première version imprimée jusqu'à l'édition définitive.

La richesse de l'apparat critique — où l'on trouve souvent six ou sept variantes pour un seul vers, des strophes entièrement remaniées ou biffées, des poèmes déplacés ou supprimés — permet d'étudier le texte dans ses états successifs et de voir comment et dans quel esprit Verhaeren a poursuivi, non seulement sur l'œuvre manuscrite mais sur l'œuvre publiée, son travail de création sans cesse renouvelée. Je crois que, vraiment,

aucun poète n'a fait subir à son œuvre d'aussi profondes et d'aussi lucides transformations, en restant aussi fidèle dans l'ensemble à l'inspiration de chaque recueil.

Parmi les enseignements qu'on peut tirer de cette édition critique, je voudrais en retenir deux pour l'instant et faire quelques réflexions sur les corrections du poète et sur ses audaces de langue et de style, qui lui ont valu d'être appelé un « barbare ».

\* \* \*

J'ai déjà pris nettement position, en 1955, sur le choix qu'il faut faire, pour le texte courant, entre les éditions originales et le dernier état des poèmes, dans la série *Œuvres*, publiée à partir de 1912. L'occasion m'a été donnée cet hiver, par Madame Marie Gevers, de réfléchir une nouvelle fois sur ce problème délicat, si discuté. Chargée de préparer une nouvelle anthologie de Verhaeren, elle a décidé de s'en tenir toujours au texte de l'édition originale, que préférait comme elle, m'a-t-elle dit, la compagne du poète.

J'avais au contraire décidé, il y a onze ans, de prendre comme texte courant, dans l'édition critique, celui que l'auteur avait lui-même établi quelques années avant sa mort. Je n'ai cependant pas cru pouvoir discuter le choix de Madame Marie Gevers. Peut-être même, dans une anthologie qui a choisi le thème général de l'eau, est-il préférable de reproduire le premier état, du moins le premier état en volume, de poèmes qui s'échelonnent sur une trentaine d'années.

A condition que le lecteur soit averti. Car ce que j'ai dénoncé, en 1955, c'est l'absence de choix entre les diverses versions dans les anthologies ou dans les études consacrées à Verhaeren. On citait au hasard l'édition qu'on avait sous la main, sans paraître même avoir conscience qu'il y avait d'autres états de ce texte, antérieurs ou postérieurs. C'est ainsi que, d'une citation à l'autre, une même pièce, portant toujours la même date, celle de l'édition originale, se présentait sous des visages extrêmement différents.

\* \* \*

Le choix du texte courant, dans une édition critique, lui donne la primauté sur les autres versions, signalées cependant avec précision dans les notes. En adoptant la dernière édition revue par l'auteur, on respecte d'abord sa volonté. Il devrait être inutile d'insister sur ce point. Si Verhaeren a remanié son œuvre à plusieurs reprises en tendant vers ce qu'il estimait la perfection, sa perfection, n'est-ce pas le trahir que de rester fidèle à un état qu'il a désavoué? On pourrait refuser ces corrections si elles avaient été faites à un moment où le poète n'aurait pas gardé intactes ses facultés créatrices. Or qui prétendra qu'en 1900, en 1910, la flamme et la vigueur de son inspiration étaient éteintes? N'a-t-il pas composé à ce moment quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus originaux, les plus puissants?

Ceux qui voudraient imposer comme texte de base celui des éditions originales se persuadent que le meilleur Verhaeren est celui du premier jet. S'ils avaient consulté les brouillons, les préoriginales, le manuscrit d'impression et les épreuves de ces éditions originales, ils sauraient qu'il y a loin souvent de celles-ci au premier jet.

Ils pourraient objecter que les corrections qui aboutissent à l'édition princeps ne sont pas comparables à celles qui l'ont suivie. Les premières appartiennent à la période où l'œuvre a été conçue, les autres ne seraient que des repentirs, substituant la froideur, la correction et la logique à l'inspiration initiale.

Ce serait présenter les choses de façon simpliste. Si certaines de ces corrections tardives peuvent être discutées, leur ensemble reste fidèle à l'esprit de l'œuvre et cherche seulement à supprimer des obscurités, des maladresses, des incorrections, des à peu près, des tics trop frappants, des fautes de goût, des incohérences, des répétitions, des longueurs, ou à renforcer même certains effets.

A examiner sans parti pris les corrections qui s'échelonnent sur un grand nombre d'années, on acquiert vite la conviction qu'on trahirait le poète en les refusant en bloc. On ne peut pourtant pas accepter les unes et rejeter les autres pour former un texte hybride en se substituant à Verhaeren !

André Fontaine, lui, optait pour une édition intermédiaire. On sait qu'il a publié en 1929 une remarquable étude, *Verhaeren et son œuvre*, qui se fondait sur des documents inédits et tenait

un certain compte des remaniements du poète. Il arrivait à la conclusion, discutable, que la meilleure version des premiers recueils, datés de 1883 à 1892, est celle des rééditions publiées vers 1895. A cette époque, disait-il (p. 130), Verhaeren, cherchant « une forme plus simple et plus correcte », « conserve presque toutes ses images, sacrifiant çà et là — mais rarement — des métaphores qui se suivent mal ; il fait la chasse aux barbarismes notoires, il se déprend des tournures syntaxiques hasardeuses, et, en particulier, de la déformation de l'adverbe en nom ou en adjectif ; il essaie d'être plus souple quelquefois, d'être clair toujours, et vise déjà à plus de concision ». Plus tard, vers 1910, il accorde trop à la raison ; « le critique, dans ce travail de refonte d'une œuvre vécue vingt-cinq ans auparavant, a souvent trahi le poète », soit dans son retour à un rythme classique, soit dans sa chasse aux barbarismes, aux néologismes, aux fautes de syntaxe et aux métaphores trop audacieuses. Il est ainsi conduit « à une correction rigide et froide » (p. 135). Ainsi Verhaeren aurait banalisé, affadi sa langue et son style.

\* \* \*

La langue et le style du poète atteignent-ils vraiment un sommet vers 1895 ?

Si l'on prend un recueil publié en 1895, *Les Villages illusaires*, et réédité en 1899 dans la troisième série de *Poèmes* puis en 1914, dans les *Oeuvres*, tome II, on observe que les corrections apportées par le poète à l'édition originale sont très souvent heureuses. Bornons-nous à citer quelques exemples :

Dans *Les Cordiers*, Verhaeren avait d'abord écrit :

Les chanvres clairs tressent leurs chaînes.

En 1899, il remplace *tressent* par *tendent*, plus exact puisqu'il s'agit de chaînes.

Les horizons ! ils sont là-bas :  
Regrets, fureurs, haines, combats,  
Hymnes chantés à grandes voix... (1914)

On peut trouver que le troisième vers est plus « banal » que les deux versions précédentes :

Pleurs de silence ou pleurs de voix (1895).

Pleurs de terreurs, sanglots de voix (1899).

Mais, outre ce qu'elles avaient d'approximatif tout en n'ajoutant rien à la force du vers précédent, ces deux versions avaient l'inconvénient de définir, comme lui, le seul aspect « convulsé », alors que Verhaeren, dès 1895, continuait en disant :

Les horizons des autrefois  
Sereins ou convulsés...

La correction de 1914 a voulu illustrer les horizons sereins.

Le poète a-t-il vraiment affadi, banalisé son texte lorsque, plus loin, il a remplacé *l'inane éther* (le néologisme *inane*, latin *inanis*, signifiant « vide ») par *l'immense éther*? Ou bien *où se forgent d'ahan les miracles* par *où se forgent soudain les miracles*? Ou *Du fond du soir auréolaire*, puis *tourbillonnaire*, par *Du fond du soir et du mystère*? Ou remplacé *au clair* par *enfin*, qui n'est pas une cheville, dans *Le poing morne du doute entr'ouvre au clair ses doigts*? Ailleurs il substitue *brandons* au médiocre *charbons* dans les vers : (ces pays de soir)

Où s'allument, ainsi que des charbons d'espoir  
Dans la cendre de l'air, les grands astres nocturnes.

Dans *L'Aventurier*, ce poème sinistre, Verhaeren, après avoir dit, en 1895, qu'*On vacarma des funérailles* à la fermière, sent que ce terme est ici insolite, non parce que c'est un néologisme (il est loin de supprimer tous ses néologismes), mais parce que ces funérailles sont résolument discrètes. Il remplace d'abord *vacarma* par *prépara* sur un exemplaire de travail, puis par *ménagea*.

Le valet de ferme, chassé, va faire fortune aux pays de l'or nouveau :

Il but cet or comme un levain,  
Pour que chauffât la haine  
Régulière, parmi ses veines. (1895)

Verhaeren, en se corrigeant, supprime *régulière*, à juste titre, renforce l'expression et le rythme et prolonge mieux l'image :

Il but cet or, comme un levain,  
Pour que jusques au fond de soi la haine  
Fermentât dans ses veines. (1914)

Il avait écrit que les grands meubles

Dressaient en l'air leurs panneaux de silence.

Faut-il le blâmer d'avoir, en 1899, supprimé l'inutile *en l'air*?

L'aventurier est allé déterrer la fermière, son ancienne maîtresse ; il a installé le squelette sur le lit de leurs amours.

La chambre était restée amie  
Et son âme, comme une soie,  
Flottait autour de l'endormie.

Verhaeren se contente sagement de ces vers, en 1914, et supprime ces quatre autres, qui venaient ensuite, en 1895, affadir de leur mièvrerie inopportune l'évocation du décor :

La lampe et sa flamme d'argent tissée  
Se souvenait des soirs de l'amoureuse année,  
Et brûlait là, ainsi qu'une pensée  
Ardente encor de sa chaleur fanée.

\* \* \*

J'ai cité Madame Marie Gevers. Elle s'explique dans cette belle anthologie de Verhaeren qu'elle a publiée sous le titre *Il fait dimanche sur la mer* (Anvers, Librairie des Arts). Elle reproduit *Janvier*, le premier poème d'*Almanach* (1895) et elle rapporte à ce propos une conversation qu'elle a eue avec Marthe Verhaeren, un jour qu'elles avaient relu ensemble la version originale. Celle-ci se termine par quatre vers dont les deux amies regrettaient la disparition dans les éditions suivantes :

les chimères tumultuaires passent  
sur leurs chevaux d'espace  
et le mystère de la nuit  
vaguement s'ouvre et s'accomplit.

Madame Marie Gevers commente : « *Tumultuaire*, avec sa rime violente, est tellement beau ainsi placé... ces nuages noirs et crochus qui, poussés par le noroît, courent devant le soleil couchant ! »

Moi aussi je regrette la suppression de ces vers, et non seulement de *tumultuaire*. Mais je ne crois pas, comme le pensait Marthe Verhaeren, que Verhaeren les ait sacrifiés parce qu'on lui

reprochait *tumultuaire*. J'observe en effet que ce n'est pas quatre vers, mais treize qu'il a biffés à la fin de *Janvier* dans l'édition de 1908 (*Les Visages de la vie. Les Douze mois*) et dans celle des *Oeuvres* (t. I) en 1912. Il a voulu achever son poème par la strophe qui précédait ces treize vers en 1895 et qui reprenait le premier et le dernier vers de la strophe initiale :

Par le soir trouble et flagellant,  
plus vieux que ne sont les années  
autour du temps agglutinées,  
vague l'hiver nocturne et blanc.

Il en a seulement, comme au début du poème, modifié les adjectifs, au premier vers :

Par le soir aigre et violent (1908).  
Par le soir âpre et violent (1912).

*Âpre* et *violent* sont-ils meilleurs, sont-ils moins bons que *trouble* et *flagellant* ? Ils paraissent vraisemblablement à Verhaeren tout aussi forts et mieux appropriés à l'atmosphère de ce soir d'hiver où finalement ne souffle plus aucune rafale, où le froid seulement est âpre et violent.

Dans la première version le poète disait, plus haut :

La neige épand ses laines  
et ses flocons parmi les plaines  
et déchiquette de la haine  
en rafales folles et vaines.  
Elle dissémine ses mille loques  
minuscules, qui s'effiloquent  
à travers champs, en chaque coin...

Ces présents feront place à des passés ; les rafales se déchaînent en d'autres mois ; elles disparaissent du poème *Janvier* :

La neige a répandu ses laines  
et ses flocons parmi les plaines ;  
elle a jeté ses mille loques  
minuscules, qui s'effiloquent...

Or les treize vers supprimés à la fin du poème prolongeaient l'idée de ces rafales, des nuages qui voilaient la lune. Et ces deux vers médiocres précédaient ceux où étaient évoquées de façon

saisissante, mais toujours dans cet hiver où régnait le vent, ces chimères tumultueuses sur leurs chevaux d'espace :

Un remuement aux horizons violentés  
hallucine l'esprit.

Voilà donc pourquoi le poète a sacrifié les quatre beaux vers qui enchantent à juste titre Madame Marie Gevers. Le vent les emporte, littéralement, avec d'autres que nous ne regrettons pas.

Verhaeren a remplacé, dans ce soir morose, les *hoquets las* d'un pauvre angelus par *ses battants las* et il les a fait sonner *sur* la neige plutôt que *dans* la neige, qui cette fois ne vole plus en rafales mais couvre le sol.

Il disait en 1895 :

Les villages comme amoindris  
serrent leurs toits et leurs taudis  
et calfeutrent leur peur.

Il dira :

Les villages comme amoindris  
serrent leurs clos et leurs taudis  
et rassemblent leur peur.

N'est-ce pas à la fois plus juste et plus frappant, plus dynamique ? Je ne veux pas prétendre que toutes les corrections sont heureuses, mais on conviendra qu'elles ne sont pas toutes malheureuses et qu'à y regarder de près on peut voir apparaître une explication moins sommaire que celle qui se présente à première vue.

\* \* \*

Il est bien difficile de discuter ce problème des corrections du poète. Chacun introduit nécessairement dans son appréciation un élément subjectif. Une chose est du moins certaine : jusqu'à sa mort Verhaeren est resté en possession de tous ses moyens, ses facultés créatrices n'ont jamais été atteintes. A l'époque même où il revoyait ses premiers recueils, il en écrivait d'autres où il donnait la pleine mesure de son génie. On n'a donc jamais le droit de refuser les corrections du poète en prétendant qu'elles sont le fruit d'un affaiblissement de ses capacités.

Mais il est certain que Verhaeren, tout en restant fidèle à lui-même, est progressivement entré davantage dans la tradition française, a été plus sensible à un certain idéal français et latin qui lui a fait juger avec sévérité certaines audaces datant d'une époque elle-même plus anarchique en matière de langage et de style et où il se complaisait dans des outrances excessives, soit dans son vocabulaire ou sa syntaxe, soit dans ses images.

Au moment où il corrige un recueil écrit dix ou vingt ou vingt-cinq ans plus tôt, il n'est donc plus exactement dans les mêmes dispositions qu'au moment où il le composait. Sans doute prétend-il pouvoir retrouver l'état d'âme qui a inspiré ce recueil ; il n'en reste pas moins que son outil s'est modifié, que son goût s'est affiné, que son esthétique a évolué.

On se trouve donc en face de nouvelles versions qui peuvent être appréciées différemment selon qu'on les confronte ou non avec celles qui les ont précédées.

Jugées en elles-mêmes, elles apparaissent fréquemment très personnelles, très énergiques et on ne penserait pas généralement à les considérer comme banales. Mais si on les rapproche des éditions originales, deux attitudes encore sont possibles.

Ou bien, considérant que la langue et les images sont plus disciplinées, que l'expression est plus claire, plus cohérente, plus correcte, sans se dépouiller de l'essentiel de sa force et de sa nouveauté, on admire le poète de s'être réalisé pleinement en s'insérant dans la tradition française, où il continue, même alors, à se distinguer de tous les autres par ses néologismes et par la vigueur et l'éclat de son style et de ses images.

Ou bien, constatant que la première version est plus affranchie de toute tradition, plus anarchique, plus baroque, on continue à la préférer jusque dans ses obscurités, ses outrances et ses incohérences. Ainsi d'un état du texte — le dernier — qu'on pourrait difficilement qualifier de fade ou de banal en soi, on en vient à dire qu'il est banal ou fade par référence à une version antérieure.

André Fontaine a cité (pp. 112 et 136) comme exemple d'affaiblissement une strophe d'*Heures mornes*, dans la dernière édition des *Débâcles* (*Œuvres*, t. II, 1914) : il s'agit de débâcle morale, dans un soir morne où l'âme « vers un néant s'en est allée (...) très loin, je ne sais où, là-bas ».

Cela se perd et fuit et s'éteint et s'efface,  
 Cela gémit en moi si monotonnement  
 Et cela semble un cri d'oiseau qui, dans l'espace,  
 Diminue et s'éloigne et se meurt, lentement.

Si l'on ne connaissait que cette version, pourrait-on lui faire un reproche? Elle exprime avec force, sans inutile violence, et de façon très expressive, à deux reprises, la lente progression du néant dans cette âme qui se vide (*se perd et fuit — diminue et s'éloigne ; s'éteint et s'efface — se meurt, lentement*).

Mais si l'on consulte l'édition originale (1888), on n'hésite pas à dire que, sauf au second vers où *se plaint* n'est certainement pas plus fort que *gémit*, sa version a bien plus de relief et est mieux adaptée à cette impression de « débâcle » :

Cela se perd, cela s'en va, cela se disloque,  
 Cela se plaint en moi si monotonnement,  
 Et cela semble un cri d'oiseau qui s'effiloque,  
 Qui s'effiloque au vent d'hiver, lointainement.

Comment n'être pas frappé, en effet, par les rimes et par le rythme de ces vers, incontestablement plus âpres, évoquant l'âme déchirée, qui se perd par lambeaux?

Aux rimes, ces deux adverbes, mais surtout ces deux verbes, voisins par le sens autant que par les sonorités discordantes : *se disloque* et *s'effiloque*. Et l'on serait tenté de saluer dans ce dernier mot un néologisme bien trouvé, si l'on ne savait que *s'effiloque* se trouve dans les dictionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, en même temps que *s'effiloche*.

Le rythme de cette strophe est, lui aussi, très particulier, très convergent. Sauf au second vers, nous percevons nettement de véritables trimètres romantiques ; le second vers lui-même n'a, comme les autres, que trois accents rythmiques. Notons en passant que le premier vers, quoi qu'ait prétendu André Fontaine, a treize syllabes : Verhaeren, dans *Les Débâcles*, insère parfois des vers de onze, de treize ou de quatorze syllabes au milieu d'alexandrins.

Pourquoi donc le poète corrige-t-il cette première version si expressive? Non point, comme on l'a dit, pour éliminer d'abord un vers de treize syllabes, car il commence par lui en donner quatorze en 1906 (*Poèmes*, nouvelle série) :

Cela se perd, cela s'en va, s'enfuit et se disloque,

mais parce qu'il finit par constater que ces quatre verbes se suivent à contresens : l'âme se vide, les sentiments et les pensées d'abord *se disloquent*, se séparent, puis *s'enfuient*, *s'en vont* et enfin *se perdent*.

Autre motif : Verhaeren veut ajouter à l'idée d'éloignement (la seule qu'il exprime en 1888) celle, capitale, d'anéantissement progressif : il l'exprime et dans l'évocation du premier vers et dans la comparaison qui suit. Cette fois, ce sera donc au premier et au quatrième vers que nous percevrons à peu près le même rythme.

On voit dès lors comment réagira la critique, suivant la distinction que j'ai faite plus haut.

Estime-t-on que, dans *Les Débâcles*, l'expression doit être violente, chaotique, incohérente, et qu'elle ne le sera jamais trop, parce que les sentiments et la volonté du poète sont proches de la folie? On préfère dans ce cas la première version, plus expressive, plus sonore, plus étrange, plus baroque.

Juge-t-on au contraire que Verhaeren est parvenu sans se trahir, non seulement à donner à cette strophe un sens plus fort et plus large (car c'est bien cela que fait le poète), mais à supprimer ce qu'avait d'illogique la succession des verbes du premier vers? On refuse dès lors de faire la moue et de parler de froideur, d'affadissement.

Cette dernière attitude, plus accueillante aux corrections, se justifie mieux encore si, comme il se doit, on s'abstient d'isoler un vers ou une strophe, si l'on prend la peine d'observer que le recueil entier des *Débâcles* garde, dans la forme qu'il prend en 1914, par son vocabulaire, ses images et son rythme aussi bien que par les sentiments qu'il exprime, une audace et une originalité incontestables, incomparables. Verhaeren est et reste lui-même, singulier, unique. Faut-il regretter qu'il le soit un peu plus classiquement? La maîtrise du poète n'éclate-t-elle pas encore dans ce tour de force?

Car il faut insister sur cette énergie et cette étrangeté auxquelles ne renoncent pas les premiers recueils dans leur dernière version. Dira-t-on, en feuilletant *Les Débâcles* dans leur texte de 1914, que le poète devient banal en remplaçant *s'orgueillir* par

se moquer, des vêtements lactés par des vêtements blancs ou et vis ton morose anathème par déchaîne en toi l'âpre blasphème?

En 1888, il évoque les grands chrétiens d'autrefois qui s'émaciaient avec ferveur. En 1914, s'émaciaient est remplacé par se torturaient. De même, après avoir écrit que l'hébétude Détrônera ta tête et plombera tes os, il dira : avilira ta tête et videra tes os. Il remplacera Secousses de colère et rages de crinière par Noire averse cinglant les bois de ses lanières. Il dira que nos nerfs jettent, et non plus rivent, « sur nos vœux leurs cagoules d'ennui ». Mécontent de :

Songer immensément emmaillotté d'ennui ;  
Être l'ennui qui se corrode en un étui,

il se corrige avec bonheur et force :

Pourrir, immensément emmaillotté d'ennui ;  
Être l'ennui qui se replie en de la nuit.

Et si nous ouvrons *Les Soirs*, nous pouvons faire les mêmes observations. Dans *Londres*, en 1888, il évoque le gaz qui dans les gares pleure

Ses spleens d'argent lointain sur des chemins d'éclair...

Est-ce plus fort, plus suggestif, plus fantastique que la correction introduite en 1914?

Gares de suie et de fumée, où du gaz pleure  
De sinistres lueurs au long de murs en fer.

Plus loin, Verhaeren écrit en 1888 :

Et ces quais infinis de lanternes fatales,  
Parques dont les fuseaux plongent aux profondeurs.

La comparaison des lanternes à des Parques devient beaucoup plus naturelle et en même temps plus saisissante lorsque, en 1914, le poète modifie le premier vers :

Et debout sur les quais ces lanternes fatales,  
Parques dont les fuseaux plongent aux profondeurs.

Dans *Les Rues*, on voit celles-ci, se dirigeant vers la banlieue,

Comme un brusque regret vers un marais bruni (1888).

L'image devient concrète en 1896 :

Comme un coude cassé, vers un marais jauni.

Et enfin, en 1914, la voici plus allusive et chargée à la fois de plus de couleur et d'affectivité :

Comme un reptile noir vers un marais jauni.

Ailleurs, « des phares pareils »

A quelque bras tendu de force et de lumière

deviennent pareils

A des bras resserrant dans leurs poings la lumière.

Comparez :

1888 : A l'horizon, rien que la solitude

De nuages jetés ainsi que des grabats.

1914 : A l'horizon, rien que la solitude

Et des nuages lents qui voyagent par tas.

Mais c'est dans chaque recueil qu'on pourrait trouver la preuve que le poète n'affaiblit pas son œuvre en la corrigeant. Citons un dernier exemple.

On sait combien il s'est complu dans ce *par à travers* qu'il a d'ailleurs souvent maintenu dans les rééditions de ses premiers recueils, à une époque où il ne l'employait plus guère dans ses nouveaux poèmes : preuve, encore, de la discrétion avec laquelle il a remanié ses premières œuvres.

Il laisse pourtant échapper une fois l'expression dans les *Heures claires* (V) :

Je suis venu si tard

Vers la douceur de ton regard

Et de si loin vers tes deux mains tendues,

Tranquillement, par à travers les étendues !

Il corrigera le dernier vers :

Tranquillement, vers moi, du fond de l'étendue.

Toute la strophe n'en est-elle pas adoucie, comme il convenait, et en même temps éclaircie ? Le poète s'avance vers celle qui, *tranquillement*, du *fond* de l'horizon, lui tend les bras.

Ceux qui reprochent à Verhaeren ses corrections tardives lui reprochent en définitive de s'être trop latinisé, trop francisé en sacrifiant les audaces de toutes sortes que son appartenance à la Flandre lui avait inspirées.

A vrai dire, deux thèses sont en présence. Certains prétendraient volontiers que la langue française n'était pas faite exactement pour rendre ce que Verhaeren voulait exprimer : dans la mesure où il a essayé de libérer son paroxysme en un français correct, il aurait trahi son tempérament et sa pensée. Autant dire que Verhaeren a eu tort de choisir le français, ou plutôt, car il ne l'a pas choisi, de s'exprimer poétiquement dans sa langue maternelle, et que celle-ci était incapable de traduire ses sentiments, à moins d'être violentée.

L'histoire de la poésie française oppose un démenti éclatant à une telle affirmation. Les ressources linguistiques et stylistiques du français lui permettent de s'adapter à toute inspiration. Baroque, romantique ou surréaliste, le langage poétique a toujours su exprimer l'imagination la plus débridée, le déchaînement de la violence, les associations d'images les plus hardies, l'affleurement d'une pensée surgie des zones les plus obscures et les plus inconscientes.

L'œuvre de Verhaeren elle-même, considérée dans cet état qu'il lui a donné à la fin de sa vie, atteste qu'à ce moment, qu'il ait remanié ses recueils antérieurs ou écrit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les moins discutés, il a trouvé dans la langue française un outil qui s'adaptait fort bien à ses diverses sources d'inspiration, sans qu'il fût nécessaire de le maltraiter.

Une autre thèse a été plus franchement exprimée : Verhaeren, à ses débuts, aurait mal connu le français ; ce serait par ignorance qu'il aurait si longtemps fait violence à cette langue qui lui restait étrangère.

André Fontaine a prétendu que, lorsque Verhaeren quitta Saint-Amand, à l'âge de onze ans, il ne possédait « qu'un idiome informe qui n'était ni le flamand ni le français » (p. 2) et que ses maîtres de Bruxelles et de Gand n'ont pu lui faire faire « de notables progrès ». C'est méconnaître la qualité du français parlé dans ce milieu francophone ; c'est faire injure à ces maîtres et notamment à ceux de Gand, dont l'enseignement a marqué non

seulement un Verhaeren, mais un Rodenbach, un Maeterlinck, un Van Lerberghe ; c'est oublier que toutes les études du poète, de l'enseignement primaire à l'Université, se sont faites en français, et que tous les auteurs qui ont éveillé sa sensibilité littéraire étaient des écrivains français.

Pour Huberta Frets (*L'élément germanique dans l'œuvre d'Emile Verhaeren*, Paris, 1935), tout est flamand, tout est traduction du flamand dans le style de Verhaeren, exclamations, répétitions, hyperboles, pluriels poétiques, allitérations, couleurs. Elle voit des germanismes partout dans sa langue, même lorsqu'il emploie des tours bien français comme *ils se viennent asseoir* ou *aux deux côtés de la rivière*.

*Ténèbre* au singulier chez Verhaeren doit venir, dit-elle, du néerlandais (p. 164). Les trois exemples qu'elle cite sont postérieurs à 1900 ; il y avait alors longtemps que des écrivains français modernes employaient ce mot au singulier.

S'il est, dit-elle, « dans la langue de Verhaeren un trait bien flamand », c'est que « n'importe quel substantif semble propre à servir de base à un verbe nouveau » : *vacarmer*, *larmer*, *chimériser* ... C'est ignorer que le procédé était alors courant, depuis les Décadents et J.-K. Huysmans, en France comme en Belgique.

Verhaeren, quand il a voulu avoir un style personnel, coloré, rude, puis impressionniste, n'a eu qu'à suivre une des modes de son temps. Il a pu chercher parfois du côté flamand, d'abord quand il a voulu « faire flamand » dans *Les Flamandes*, puis quand il a voulu donner à sa crise une expression adéquate. Je suis prêt à croire qu'il est tributaire du flamand plutôt que du français du XVI<sup>e</sup> siècle quand il écrit : *l'une patte levée et l'autre en tige de roseaux* et que ce n'est pas Madame de Sévigné qui lui dicte *ci et là*. Plus tard, dans *La Guirlande des dunes* (*Ceux des fermes*, v. 11 et 12) c'est bien au dialecte flamand qu'il emprunte *panne* dans le sens de « petite vallée dans les dunes » (cf. le nom La Panne) et sur le flamand *lis*, désignant une sorte de jonc, qu'il forme *lissier* :

Dans une panne au fond des dunes  
Que le lissier compact tient à l'abri du vent...

Il est assez naturel que, s'insérant dans une tendance stylistique — toute française, ne l'oublions pas — où la langue était soumise à des innovations extrêmement hardies dans son lexique, sa grammaire, sa syntaxe, Verhaeren ait cherché autour de lui, dans ce dialecte flamand qu'il comprenait, un petit nombre de mots et de procédés. Mais, si l'on excepte quelques rares flandricismes introduits dans le français de la bourgeoisie flamande, ses emprunts au flamand, ses calques du flamand, ses procédés flamands sont conscients et volontaires.

Je refuse de voir en lui un Flamand qui, sans le savoir, parle flamand en français et qui ne serait arrivé qu'assez tard à la maîtrise de sa langue maternelle.

S'il faut ajouter une preuve, il suffit de prendre la peine de lire ce qu'il a écrit avant de publier, en 1883, *Les Flamandes*. On peut le suivre depuis la *Revue générale*, en 1876, *L'Illustration européenne* (1877), *L'Artiste*, *La Semaine des étudiants* de Louvain (1879-1880), jusqu'au *Journal des Beaux-Arts* (1881-1882), *La Plage de Blankenberghe* (1882-1883), *L'Europe* de Lemonnier, *La Jeune Belgique*, *La Revue moderne*.

Le poète, à ses débuts, est certes banal et influencé par Coppée. Le prosateur se montre bientôt plus original, plus nerveux. Mais en vers ou en prose, Verhaeren prouve qu'il connaît sa langue, qu'il la manie avec aisance.

On peut d'ailleurs prolonger l'enquête : on verra s'affirmer sa maîtrise de la langue, surtout dans ses chroniques artistiques, au moment même où il lui fait violence dans ses vers ou dans ses poèmes en prose, à l'époque de la trilogie noire. Et qu'on ne croie pas que c'est parce que le prosateur a la tête plus froide que le poète. Le critique d'art reste correct, même lorsqu'il lui arrive de s'emporter, d'entasser à plaisir les couleurs, les épithètes et jusqu'aux injures : ni sa verve ni sa passion ne l'empêchent d'écrire correctement.

On ferait bien de s'en souvenir lorsqu'on porte un jugement sur la langue et le style du poète.

## A propos d'une prétendue lettre de Verhaeren

---

Communication de M. Lucien CHRISTOPHE,  
à la séance mensuelle du 8 octobre 1966

Émile Verhaeren a été tué à Rouen le 27 novembre 1916. Quelques jours plus tard, le 9 décembre, la *Vossische Zeitung*, publiait un article dont voici l'essentiel :

« Émile Verhaeren a outragé l'Allemagne d'une façon indescriptible et incompréhensible, parce que l'odeur de sang qui se dégage de ses poésies de guerre ne peut être rendue en allemand, sans provoquer des effets comiques ; d'une façon incompréhensible parce que Verhaeren jadis, a vu, connu et chéri l'Allemagne.

» Quand arriva la nouvelle de la mort de Verhaeren, qui était un poète par sa propre grâce, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à reproduire cette nouvelle sans commentaires.

» Mais voilà qu'un jeune poète allemand, Paul Zech, dont nos lecteurs connaissent les vers et les saisissants récits de bataille, — il prit part à l'action de la Somme — nous envoie aujourd'hui une lettre d'Émile Verhaeren, qui lui parvint il y a quelques semaines dans son abri, par le bienveillant intermédiaire d'un ami commun en Hollande. Nous sommes heureux de reproduire ici les dernières paroles que le poète belge adressa à l'Allemagne, parce qu'elles prouvent que le nuage rouge n'obscurcissait plus complètement la vision de Verhaeren.

» Voici sa lettre à Paul Zech :

» Mon ami,

» Au-dessus des flots d'amertume qui se brisent autour de moi, de la profondeur du torrent de sang, je lève la main pour vous saluer.

» J'apprends que vous êtes en Flandre. O ma pauvre Flandre ! Mais je sais qu'elle commence à reverdir. Que le bon vent du pays vous grise de toute la fécondité des plaines claires. Pénétrez-vous-en bien et faites-le passer dans mes *Blés mouvants*. Je sais qu'elles sont confiées à de bonnes mains et que vous ne vous repentez pas d'être mon interprète. O ma pauvre Flandre ! Je reviendrai peut-être. Nous nous reverrons peut-être. Le *fiel fond à mon cœur*. Je suis las de la lutte. Le monde entier est las. Tout ce qui s'est passé le fut en dehors de nous et non entre nous. Sur toute la terre, les sentiments directs furent étouffés. Le tumulte des autres nous a vaincus. Mais le fiel fond à tous les cœurs. Restez sincère encore pendant un petit temps, mon ami, pour que nous puissions nous voir quand je reviendrai.

Émile Verhaeren. »

Et la *Vossische Zeitung* ajoutait :

« Verhaeren est mort. Que ces dernières paroles d'humanité renaissante aient retenti de son tombeau jusqu'aux oreilles d'un soldat allemand sur la Somme, voilà ce qui permet à nous autres Allemands, de prononcer de nouveau son nom sans l'amertume qui nous étreignait hier. »

L'impression que l'article de la *Vossische Zeitung* fit dans les milieux du Havre se devine dans la lettre que je vais vous lire et qui fut adressée à Madame Verhaeren par Madame Charles De Jongh.

Thérèse De Jongh, qui me confia le petit dossier dont je produis ici les pièces, était la femme du bâtonnier Charles De Jongh, qui, pendant la guerre, fut, à Sainte Adresse, le chef de cabinet d'Émile Vandervelde, son ami. Je voudrais brièvement rendre hommage à un couple exemplaire qui, pendant plus de dix ans, nous enrichit, ma femme et moi, de son amitié. L'histoire qui reconnaît généreusement mais anonymement le rôle des élites dans la société, s'attarde volontiers aux faits et gestes de ceux qui furent les chefs de file ou les idoles d'un temps, ou ses victimes, mais projette rarement et jamais pour bien longtemps, sa lumière sur les visages de ces hommes et de ces femmes qui maintiennent la tradition d'un certain honneur de vivre, avec

une sobriété, une retenue et comme une sorte d'effacement souriant et délibéré.

Charles De Jongh était un juriste éminent, un homme d'une parfaite droiture d'esprit et de cœur, indulgent à la faute mais impitoyable à la bassesse, un intellectuel de grande classe, fondateur avec Guillaume de Greef, Edmond Picard et Élisée Reclus de l'Université Nouvelle dont il fut jusqu'à la fin de sa vie, l'animateur et l'administrateur.

Thérèse De Jongh était une femme exquise, d'une délicatesse attentive, en le regard de qui s'allumait parfois une petite flamme d'ironie voltairienne, mais dont les sentiments étaient d'une essence si cristalline, que les options idéologiques n'en brouillaient jamais l'éclat ni l'élan. Elle était la mère de Madeleine Octave Maus.

Les De Jongh n'étaient pas des intimes des Verhaeren, mais dans les sombres journées de Rouen, Thérèse De Jongh avait tout naturellement été amenée à entourer Marthe Verhaeren de sa sollicitude. Celle-ci, comme on le verra tout à l'heure, sut parfaitement apprécier la sincérité de l'affection qui l'enveloppait. Dans l'affaire de la *Vossische Zeitung*, Thérèse De Jongh voulut bien se charger d'une difficile démarche.

Ste Adresse, 17 décembre 1916.

Chère Madame,

Mon mari me charge de vous transmettre une communication qu'il a reçue hier de M. Passelecq, du Bureau Documentaire.

Le Bureau Documentaire est un organisme du Gouvernement belge ; il a pour mission, notamment, de mettre au jour, preuves à l'appui, les manœuvres, faux, crimes de toutes sortes, dont nous sommes journellement les victimes de la part de l'Allemagne. Il publie périodiquement un bulletin auquel la presse s'alimente et qui constitue la matière de la défense morale de la Belgique.

Or, M. Passelecq a relevé dans la *Vossische Zeitung* du 9 décembre 1916, une lettre ou prétendue lettre de Verhaeren, dont je vous envoie copie. (...) Il s'agirait de savoir si cette lettre est authentique. Elle aurait été adressée par Verhaeren, *il y a quelques semaines*, par l'intermédiaire d'un ami de Hollande, au jeune poète allemand Paul Zech.

Si vous avez des doutes sur l'authenticité de cette lettre, à plus forte raison si vous avez des preuves, si vous jugez qu'un démenti doive être publié, M. Passelecq demande qu'il passe avant toute autre communication, par le Bureau Documentaire, afin qu'il ait le plus de rayonnement possible.

Voulez-vous donc avoir la bonté de nous écrire, à mon mari ou à moi, un mot à ce sujet? S'il y a lieu selon vous, à un démenti, vous pourriez, si vous le préférez, donner une forme impersonnelle à la note que mon mari passerait à M. Passelecq. »

Ici, Thérèse De Jongh pose la plume, se relit, hésite et cette hésitation est marquée par un blanc dans le corps de la lettre qu'elle achève par les phrases suivantes :

« Personnellement je fais cette réflexion : encore que je ne retrouve pas bien le style de Verhaeren dans cette lettre, je suis frappée par la dernière phrase : « Restez sincère, etc., » elle signifierait que cet Allemand avait renié le crime de l'Allemagne, vis-à-vis de Verhaeren, et cela expliquerait la lettre ?

Pardonnez-moi, chère Madame, d'être venue vous troubler ; mais il s'agit de Verhaeren.

Mon mari vous présente, etc... ».

Cette lettre est du 17 décembre, Marthe Verhaeren y répondit par retour du courrier et sa réaction fait éclater l'admirable qualité de son amour pour le compagnon qu'elle vient de perdre :

19 décembre 1916

Saint-Cloud.

Chère Madame,

Votre lettre vient de m'arriver, alors que j'étais encore dans un moment de bien lourde tristesse et presque de découragement. Mais au fur et à mesure que je la lis, je sens la vie me ressaisir pour protester, et avec quelle indignation, contre les paroles que le *Vossische Zeitung* prête à Verhaeren. Jamais, jamais, il ne les a prononcées, j'en fais le serment.

Depuis toujours, mais plus encore depuis ces années de guerre, pendant lesquelles il a eu tant à souffrir, j'ai vécu avec lui, pensée contre pensée, j'ai su au jour le jour, à qui il écrivait

et ce qu'il écrivait, je puis donc certifier que cette lettre qu'il aurait soi-disant adressée à M. Paul Zech, est une lettre apocryphe. Et, en vous disant ceci, je me demande même s'il n'y a pas une certaine puérité à le faire ; des calomnies aussi lourdement basses que celles-ci ne peuvent atteindre un homme aussi noble et aussi haut que Verhaeren. Elles se condamnent elles-mêmes.

Chère Madame, je vous écris vivement sur le bord de mon lit que je ne quitte encore que quelques heures par jour. Si vous jugez, ou si Monsieur De Jongh juge que je doive protester d'une façon plus énergique, soyez assez bonne pour me le faire savoir et je ferai pour le mieux. Souvent, votre souvenir me touche, vous avez été bonne et douce pour moi, pendant ces jours faits de cruauté, et je ne l'oublie pas.

Bien à vous.

Marthe Verhaeren.

Thérèse De Jongh répond elle aussi, par retour du courrier à cette lettre. Elle est bien contente, Thérèse De Jongh. Un poids lui est ôté du cœur :

Ste Adresse, 21 décembre 1916.

Chère Madame,

Votre lettre a tellement répondu à notre désir qu'elle répondrait sûrement au désir de tous ceux qui liraient la prétendue lettre à Paul Zech, dans le *Vossische Zeitung* ou ailleurs. Mon mari en a fait part à M. Passelecq et tous deux estiment qu'il faut protester, non point tant sans doute, (en effet) ! pour Verhaeren, que parce qu'il faut démasquer chaque turpitude des Allemands.

Comme votre lettre m'est chère et que je n'aime pas l'abandonner, comme elle renferme quelques mots personnels dont je vous remercie du fond du cœur, mon mari serait reconnaissant que vous en écriviez une autre que vous... (lui adresseriez)...) mais celle-ci est si éloquente que vous n'auriez qu'à la recopier. Je vous en envoie à cet effet une copie, simplement dépouillée des phrases sur votre santé ou qui s'adressent à moi.

A contre-cœur, en hésitant, mais tellement on ne parvient pas à croire à de pareilles fourberies, j'ajoutais dans ma précédente

lettre : « Pourtant le reniement de Zech à sa patrie pourrait expliquer... » J'étais oppressée en écrivant ces mots et vous demande pardon de l'avoir fait.

C'est bien cruel de ne pas vous laisser tranquille, mais je crois que, même malade, on ne vous laissera jamais tranquille ! Comment cela se pourrait-il avec un pareil héritage à porter.

Je vous embrasse etc...

Thérèse De Jongh.

A cette lettre, Marthe Verhaeren, cette fois, ne répond pas tout de suite. On devine bien ce qui l'effarouche. Elle a eu le cri spontané d'une vivante outragée. Le répéter, se répéter la paralyse. Cette lettre qu'on lui demande de recopier lui paraît déjà de l'arrangement, de l'artificiel, de l'inorganique. Dans le deuil où elle aspire à s'ensevelir, elle ne jouera pas le rôle de la veuve du grand homme, toujours sur la brèche et qui apporte son témoignage. Mais si Madame De Jongh lui a demandé d'écrire à son mari, c'est d'abord qu'elle ne veut pas elle-même se mettre en avant ; c'est qu'ensuite, la protestation souhaitée ne peut être retenue que si elle se manifeste dans des formes officielles. Marthe Verhaeren le comprend, se raisonne et le 29 décembre, elle recopie à l'adresse de Monsieur De Jongh, sa protestation qu'elle accompagne d'une lettre à Madame De Jongh, lettre, où, sous la forme polie d'une interrogation, elle exprime ce qui est bien chez elle, une résolution :

le 29 décembre 1916

Saint-Cloud.

Chère Madame,

Voici la lettre recopiée, telle qu'elle était, puisqu'ainsi vous le désirez.

Maintenant, que je vous demande ceci : comme il est à peu près certain que, dans l'avenir, on fera encore dire à Verhaeren des choses qu'il n'aura jamais pensées, ne croyez-vous pas que je ferais bien de prendre, dès aujourd'hui, le parti de ne plus y répondre ? En parlant autour de ces choses, il me semble que je veuille les défendre et il n'y aura pas à les défendre, puisqu'elles ne seront jamais vraies.

J'ajoute cependant que je laisserai toujours Monsieur De Jongh me conseiller, chaque fois qu'il jugera bon de le faire, car je continue à lui garder entière la grande confiance que Verhaeren avait en lui.

Avez-vous des nouvelles des Théo? — Moi, aucune et cela me rend inquiète car la dernière lettre de Théo, qui date d'au moins huit jours était assez découragée; il se disait mal portant et soucieux. J'espère encore que c'est seule ma propre désolation qui me fait tout augurer en sombre, et que tout va mieux là-bas à Saint-Clair. Chère Madame, votre affection m'est chère, croyez-le. Tous mes vieux amis sont loin de moi, je n'ai autour de moi (elle biffe autour de moi et écrit « ici ») que des secours bien dévoués mais bien jeunes et sans vous avoir connue personnellement, j'ai tant et tant entendu parler de vous qu'en vous retrouvant, l'autre jour, il m'a semblé être secourue par une vieille amie déjà.

Je vous embrasse bien et espère vous revoir quand vous passerez par Paris.

Bien à vous.

Marthe Verhaeren.

Le 7 janvier, le directeur du Bureau Documentaire annonce qu'il fait photographier la lettre de Marthe Verhaeren et qu'il la publiera. Le 7 juillet suivant, Paul Zech, dans la *Vossische Zeitung*, revient à la charge en affirmant que la lettre publiée est textuellement celle de Verhaeren. Bien que Zech ne puisse cependant en fournir la preuve, on sent que le directeur du service, Maître Fernand Passelecq est ébranlé.

« Il me paraît nécessaire, écrit-il à Monsieur De Jongh, que ces éléments soient soumis de nouveau à M<sup>me</sup> Vve Verhaeren, les affirmations de Zech étant, en effet, inconciliables avec la déclaration formelle de la lettre de M<sup>me</sup> Vve Verhaeren. »

Les De Jongh en jugèrent autrement. Ils ne relancèrent pas « M<sup>me</sup> Vve Verhaeren ». Il n'y avait pas lieu. Que disait cet article de Zech, qui avait impressionné M Passelecq? Que la *Vossische Zeitung* et lui-même avaient fait l'objet de furieuses attaques, qu'il avait été chargé par Verhaeren, à l'intervention de Stefan Zweig, de la traduction des *Blés Mouvants*, qu'il avait

reçu déjà, avant 1916, par l'intermédiaire d'amis suisses et hollandais, de brefs messages de Verhaeren, moins importants que celui qu'il avait reçu sur la Somme et où le poète « avouait son désir de se réconcilier avec ses amis Allemands et laissait espérer une confession de son erreur » ; qu'au surplus, d'autres lettres de Verhaeren disant ce que dit celle qu'il avait publiée, étaient entre les mains d'un poète auquel la jeune littérature française devait d'être connue en Allemagne, mais qu'en ce qui concernait la lettre objet du débat, il lui était impossible de la produire. « La division dont je faisais alors partie changeait souvent d'endroit et il me devenait impossible de conserver plus longtemps des papiers ; j'envoyai donc à Berlin le texte français de la lettre, avec d'autres papiers et objets. Le paquet se perdit en cours de route ».

Examinons maintenant, sans nous laisser dominer par nos dispositions affectives, mais dans cet esprit objectif dont M Passelecq nous propose le modèle aride, la prétendue lettre de Verhaeren. Au-dessus de la mêlée, avait dit Romain Rolland. Au-dessus des flots d'amertume, commence la lettre ici analysée... Je lève la main pour vous saluer. Dans toute l'Europe combattante, Verhaeren isole le jeune Paul Zech et le hisse sur un piedestal. Il incarne l'Allemagne toute entière à qui Verhaeren vient demander pardon. C'est bien ainsi que l'entend la *Vossische Zeitung* : « Nous sommes heureux de reproduire les dernières paroles que le poète belge adressa à l'Allemagne ». Cette phrase grandiloquente débute donc par une imitation inconsciente de Romain Rolland et emploie une forme spécifiquement allemande comme entrée de jeu. Je lève la main pour vous saluer. Heil Paul Zech.

« J'apprends que vous êtes en Flandre » Eh quoi ! la lettre n'est pas une réponse à un témoignage reçu. Il prend l'initiative, ce grand Verhaeren, d'écrire spontanément, et ce ne serait paraît-il pas la première fois, à un Allemand qu'il n'a jamais rencontré, soldat dans l'armée ennemie, pour lui affirmer solennellement qu'il est las de la lutte, que le monde entier en est las. Il n'écrit pas cela à Romain Rolland qui l'a supplié de désarmer sa haine. Il n'écrit pas cela à Stefan Zweig qui ne fut pas son traducteur, mais son biographe, son ami des années heureuses. Il réserve ses confidences

à Paul Zech « J'apprends que vous êtes en Flandre ». Mais non, ce n'est pas en Flandre qu'il se bat, c'est sur la Somme. Mais il fallait un couplet sur la Flandre pour faire plus verhaerenien. Ce couplet est d'ailleurs étique et dévie tout de suite vers l'éloge du traducteur, non sans tomber dans le galimatias : « ... ces plaines claires ; ...qui sont confiées à de bonnes mains ». C'est évidemment la traduction des *Blés mouvants* qui est confiée à de bonnes mains, mais la confusion des genres est là. Et comme il est vraisemblable qu'au moment où il venait de publier *les Ailes rouges de la Guerre*, il pensât à l'effet de la traduction des *Blés Mouvants* en Allemagne. Puis vient : « le fiel fond à mon cœur, qu'il répète trois lignes plus loin en passant du singulier au pluriel : « le fiel fond à tous les cœurs ». Où Verhaeren a-t-il été chercher cette étonnante expression ? C'est de nouveau une tournure allemande, une construction allemande accordée à la sensibilité phonétique allemande. « Die Galle schmilzt mir am Herzen ». Traduction littérale, le fiel me fond au cœur.

Bien entendu, ceci reste dans le champ des hypothèses. Ce qu'on peut dire sûrement et avec consternation, c'est que si cette lettre était de Verhaeren, il faudrait moins déplorer les sentiments qu'elle exprime que la façon dont elle le fait. Mais l'étude du document et l'examen des conditions dans lesquelles il parut dénoncent le faux. Cette lettre précieuse s'est perdue. Les amis suisses et hollandais dont Zech fait état ne se sont jamais fait connaître, non plus que le jeune poète allemand à qui l'on aurait confié toute une série de billets de Verhaeren. Sur le plan de la psychologie, il y a plus convaincant : le témoignage de Stefan Zweig, témoignage qui n'est pas une déposition, où l'épisode Zech n'est pas mentionné, où la vérité lumineuse et accablée transparait sous les effusions d'un cœur déchiré.

Zweig a vingt ans quand il fait la connaissance de Verhaeren. Celui-ci en a quarante-sept. « Il fut le premier grand poète de qui j'aie pu relever l'humaine mesure ». Malgré la différence d'âge, les deux hommes se lient d'une amitié profonde. Dès 1910, Stefan Zweig consacre tout un livre à Verhaeren. Au mois de mars 1914, ils font ensemble une brève excursion de Paris à Rouen précisément. Zweig fut l'hôte du Caillou qui bique pendant cinq étés. Il y était attendu le 2 août 1914.

Au lendemain de la mort de Verhaeren, Stefan Zweig rassembla ses souvenirs sur son ami, en d'admirables pages qui parurent sous le manteau en un tirage très restreint et qui furent republiées en 1926 et traduites en français en 1931. Stephan Zweig qui devait rejoindre Verhaeren à Roisin le 2 août, passa les dernières journées de juillet au bord de la mer du Nord, au Coq. Il fut refoulé vers l'Allemagne le 1<sup>er</sup> août et, en gare de Herbestal, il eut le sentiment de la catastrophe en marche.

« Un rideau de feu était venu nous séparer... Tous les ponts étaient coupés. Tous ceux qui, jadis se sentaient amicalement unis par toute leur sensibilité et leur pensée, dorénavant s'appelleront des ennemis, (quant à moi, jamais, pas un seul instant, je ne l'ai pu), la voix des intimes ne s'entendait plus ; dans les premiers temps, les premiers mois de cette année apocalyptique, on ne recevait plus de nouvelles, plus rien, tout était englouti dans le vacarme du monde qui s'écroule. Enfin, j'ai entendu sa voix, celle de Verhaeren, au milieu de l'incendie, je la reconnus à peine, si étrange, stridente, haineuse, elle que j'avais toujours connue bonne et pure, amicale. Alors je me suis tu, en public, et chez moi. Le chemin qui devait me conduire à lui était rompu, mais je n'ai pas parlé non plus, à ceux qui, en Allemagne, par une lourde aberration de tout sentiment d'équité, ont grossièrement insulté à toute son œuvre et à sa manière de penser. (...) Jamais personne n'a pu, ne pourra faire que je me dresse en juge ou en censeur devant celui qui fut mon maître, alors que je vénère sa douleur, dans son expression la plus sauvage et la plus haineuse comme juste et équitable. »

Ceci est clair ; ces deux hommes qui se jetaient dans les bras l'un de l'autre quand ils se revoyaient sont devenus étrangers l'un à l'autre, non par hostilité personnelle mais par soumission aux lois et aux fatalités de la guerre. En 1916, quand Zweig publia, dans une revue suisse, un article « à tendances européennes » un ami suisse crut pouvoir l'assurer de l'intime approbation de Verhaeren et Zweig en éprouva une vive satisfaction car, écrit-il, « je savais que dès lors était déchiré le voile qui avait troublé sa vue ».

On voit ici combien cet Autrichien, Européen déterminé, hostile assurément à l'esprit de violence, subit malgré tout

l'emprise germanique. L'Allemagne parjure viole notre pays, massacre nos populations, et c'est avoir la vue troublée que de haïr le mal qu'elle fait.

Verhaeren déclare lui-même, dans sa préface à *la Belgique sanglante*, que, de haïr, il se sentait comme une conscience diminuée. Sa haine cependant ne réclamait pas un assouvissement. Il y voyait plutôt une auxiliaire de la justice. « Souffre ô cœur gros de haine, affamé de justice ». Son soulèvement est celui d'un André Chénier. C'est le sursaut d'horreur du témoin qui, devant l'iniquité déchaînée et triomphante, méprise la prudence, crache ses imprécations et qu'on colle au mur.

Stefan Zweig avait-il lu *les Ailes Rouges de la Guerre*? Il est possible qu'il ait écarté une vision qui ne correspondait pas à ses souvenirs et qui lui faisait mal. Mais s'il avait lu ce livre paru quelques mois avant la mort du poète, il n'aurait pas eu besoin d'assurances helvétiques et clandestines pour savoir que Verhaeren n'avait pas renoncé à son idéal européen.

Dans le dernier poème du livre, il annonce, en style messianique il est vrai :

Nous ne pouvons plus croire au destin allemand.  
 Mais nous croyons en vous, clairs et prochains miracles  
 Qui surgirez de la tempête et des débâcles...

Mais, ajoute-t-il en des vers dont le principal mérite est celui de la précision

... nous la contrôlons afin de n'avoir point  
 Au lieu d'un frère un ennemi comme témoin  
 Du vieux combat dont l'homme attend sa délivrance.

Il « contrôle » pour parler comme lui, il contrôle tellement bien son espérance, il est tellement soucieux qu'on ne puisse en déformer le caractère et la nature, qu'il s'interdit de reprendre contact avec le disciple aimé que fut Stefan Zweig. Si même Zech avait été un imitateur plus habile, la conduite de Verhaeren à l'égard de Zweig eût suffi à dévoiler le faussaire et à écarter de Verhaeren le soupçon d'ambiguïté que la *Vossische Zeitung* faisait peser sur lui et qui, si on se reporte à l'esprit et aux circonstances du moment, ne pouvait que produire une impression fâcheuse.

Des phrases comme celles que la *Vossische Zeitung* prête à Verhaeren « Je suis las de la lutte, le monde entier est las » ne pouvaient que servir l'ennemi, alimenter une campagne de découragement qui, déjà amorcée à l'époque, prévoyait, préparait une paix de lassitude et de compromis, alors que les armées allemandes campaient à quinze lieues de Paris et que la Belgique entière était sous la botte de l'envahisseur. L'Allemagne eut été maîtresse des conditions d'une telle paix et cette seule pensée eût horrifié Verhaeren dont le patriotisme, jusqu'à son dernier jour, garda sa pureté de métal et la rigueur de ses contours.

\* \* \*

Dans le débat qui suivit ma communication, deux questions furent posées : Qui était Paul Zech ? La lettre originale invoquée par lui étant, de son aveu, perdue, pouvait-on au moins s'en procurer la traduction allemande publiée par la *Vossische Zeitung* ? Oui, grâce à la Bibliothèque Royale, c'est chose faite. On trouvera ci-contre la reproduction de ce document. La traduction française qu'en donna en 1916, le Bureau Documentaire du Havre, est fidèle.

Sur Paul Zech, MM. Joseph Hanse et Georges Sion nous ont apporté des renseignements précis. M. Georges Sion a tiré les siens de *l'Histoire de la Littérature allemande* (Aubier 1959), gros ouvrage de 1.000 pages, dont la partie *l'Époque Bismarckienne et l'Allemagne contemporaine*, rédigée par Claude David, professeur à la Sorbonne, range Paul Zech parmi les poètes expressionnistes, (page 871) et, six pages plus loin, reprend son nom dans un paragraphe consacré aux poètes ouvriers : « Paul Zech (né en 1881, mort à Buenos Aires en 1946), ami de Heym et de Dehmel, défendit une pensée libérale qu'il paya de la prison, puis de l'exil. Né en Prusse occidentale, il garda toujours la nostalgie de ses forêts natales ; mais répondant à une vocation idéaliste, il se fit mineur et ouvrier métallurgiste à Bottrop, à Mons et à Lens. Il dénonce, dans un style inspiré de Verhaeren, l'horreur des villes et de la condition prolétarienne ; il pratique un socialisme humanitaire, vaguement religieux. Mais ce lyrisme généreux est souvent épais et emphatique. » Le livre cite quatre recueils de vers de l'auteur, dont un posthume *Sonette aus dem Exil*.

M. Joseph Hanse a consulté le *Deutsches Literatur-Lexikon* de Wilhelm Kosch, (deuxième édition, tome IV, Franke, Berne 1958) qui, à la page 3496, signale en Paul Zech, un poète, un dramaturge, un conteur, un critique et un traducteur. Comme traducteur, il fit paraître notamment, en 1917, à Leipzig (Insel Verlag) une traduction sans préface ni commentaire, des *Blés mouvants*.

Ces notes ne sont pas indifférentes. On remarque que, quelques mois après la mort de Verhaeren, Zech publie cette traduction des *Blés mouvants* dont il a été question dans la lettre de la *Vossische Zeitung*. Il la publie sans faire état des confidences qu'il dit avoir reçues de Verhaeren. On remarque aussi que Zech, fuyant l'Allemagne, est venu vivre un temps en Belgique et qu'il n'a pas cherché, semble-t-il, à nouer des relations avec des intellectuels.

Si ces très sommaires indications bibliographiques éveillent notre curiosité à l'égard de l'écrivain allemand exilé, — il a émigré en Amérique en 1933 —, elles n'apportent aucune clarté sur le problème qui nous occupe, c'est-à-dire l'état d'esprit de Verhaeren en 1916, problème qui n'existe qu'à la condition de « faire comme si » l'hypothèse de la lettre à Zech était après tout, une hypothèse plausible, en dépit des témoignages produits par Verhaeren à cette époque de sa vie.

Parce qu'enfin, si la pseudo-lettre à Zech s'est volatilisée, ce n'est pas une invention que ce recueil posthume, *Paysages disparus*, plaquette de luxe, publiée à Paris en 1917 et tirée à 412 exemplaires, avec douze hors-texte et sept vignettes, par Luigini. Verhaeren aurait pu se contenter d'y décrire des sites mutilés. Il tint à y affirmer à nouveau et à y expliquer les sentiments qui dirigeaient sa conduite depuis le début de la guerre.

« L'esprit de patrie... est indispensable au monde, aussi longtemps que des nations de violence, d'astuce, de mensonge et de massacre, voudront le supprimer pour y substituer leur tyrannie monotone, niveleuse et implacable.

« L'esprit européen naissait en nous. Il résultait de l'intelligence et de l'entraide pacifiques. Il était fleur splendide et délicate. L'Allemagne l'a tué sous son poing. L'Occident ne sacrifiera point la diversité naturelle et souple de ses races au profit d'une unité artificielle et brutale. »

Mais il faut verser au dossier, un document inédit qui, à mon avis, coupe court à toute discussion. Il est tout récent. Il ressuscite la pensée de Verhaeren vivant, au dernier jour de sa vie. Il émane de M. Paul Struye, Président du Sénat, qui à l'occasion des cérémonies du cinquantenaire de la mort de Verhaeren, a été amené à réveiller ses souvenirs d'il y a un demi siècle et m'en a fait part dans une lettre qu'il m'autorise à reproduire, ce dont je le remercie et dont tous les amis de Verhaeren et des lettres belges le remercient avec moi.

« Je suis sans doute parmi les Belges de 1966 l'un des seuls — sinon le seul — qui ait assisté, la veille de sa mort tragique, à sa dernière causerie.

J'étais un tout jeune caporal de l'armée belge résidant alors à l'Hôpital militaire d'Elbeuf St-Aubin.

Apprenant que Verhaeren allait donner une conférence à Rouen, j'avais demandé une permission pour pouvoir aller l'écouter et j'ai retrouvé dans mon journal de guerre, l'expression — assez naïve et gauche — de mon admiration pour l'illustre orateur :

« Émile Verhaeren entre. C'est un homme grand, à la chevelure abondante, aux moustaches de Gaulois. Grisonnant, blanc même par endroits, il a gardé une allure alerte et vive. Traits intelligents, traits de penseur, physionomie éminemment sympathique qui, quand elle se détend en un large sourire, a quelque chose de « bon enfant. »

» La séance commence par une improvisation d'un « poète normand », René Fauchois, qui s'adresse au « camarade » Émile Verhaeren ...

» Mais la parole est enfin à notre grand poète. Un grand silence se fait et la voix de Verhaeren, sans éclat mais infiniment prenante, s'élève pour célébrer avec une foi patriotique intense, le patrimoine artistique de la Belgique. En quelques phrases, d'une puissante et forte richesse d'idées, qui se passe aisément de long développement, il rappelle la glorieuse époque de Memling et de Van Eyck, il évoque le grand siècle de Rubens, il termine par une ardente profession de foi dans l'avenir de la Belgique et par l'expression de la haine qui « à travers les couches successives des générations » doit animer tous les Belges contre le peuple scélérat qui a si odieusement meurtri notre pauvre patrie.

» On applaudit avec enthousiasme et avec émotion.

» Sans éclats de voix, sans pathos, Verhaeren sait toucher les cœurs. Il nous a fait frissonner en nous parlant du crime de l'Allemagne. Il nous a remués profondément en nous parlant des souffrances de notre pays. »

« Et le lendemain, je notais dans mon journal ma « tristesse infinie » devant sa mort tragique et je me rendais compte que j'avais eu le privilège d'avoir entendu comme le dernier écho de cette voix qui, avec une beauté sévère mais souveraine, avait chanté de grandes choses. »

Cette lettre de M. Paul Struye met fin à toute controverse. Elle rétablit aussi sur un autre point, une vérité contestée. Lorsqu'on célébra le vingtième anniversaire de la mort de Verhaeren, en 1936, l'I.N.R. consacra au poète une séance de deux heures, dont une brochure nous a conservé le programme et les interventions. Cette séance débutait par une allocution de René Fauchois, qui, comme le rappelle M. Paul Struye, accompagna le poète à Rouen et y prit la parole. Dans cette allocution, René Fauchois prétend, à deux reprises, que la contribution de Verhaeren à cette séance, se borna à réciter deux de ses poèmes, le morceau de résistance consistant en une conférence de lui, Fauchois. Pourquoi Fauchois, vingt ans à peine après la mort de Verhaeren, à une époque où on ne pouvait imputer son erreur à une défaillance de mémoire, a-t-il ainsi altéré la vérité et imaginé de nous montrer un Verhaeren ravi de n'avoir pas à parler à Rouen? Voici, au terme d'une enquête provoquée par l'article d'un journal en 1916, une raison nouvelle de méditer sur la fragilité des témoignages humains.

# Un déjeuner fatal

par M<sup>me</sup> Simone SPETH-HOLTERHOFF

---

Mon mari, William Speth et moi, nous avons souvent rencontré Émile Verhaeren chez lui, à Saint-Cloud ou chez nous, à Paris, dans les dernières années de sa vie. Madame Marie Gevers avait été le lien entre le poète et nous. Vers 1913, Verhaeren nous invita à venir le voir chez lui à Saint-Cloud ; il nous reçut avec sa femme dans son cabinet de travail encombré de livres, tel qu'il fut reconstitué plus tard dans l'ancienne Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Verhaeren nous parla de Marie Gevers ; il admirait son talent personnel et vivant ; il appréciait sa sensibilité, son amour de la nature et son sens poétique, qui transfigurait la vie quotidienne toute simple de Missembourg. Parfois aussi, Verhaeren venait nous voir à Paris, où mon mari était journaliste et critique dramatique ; nous réunissions quelques amis et Verhaeren, qui était célèbre, se montrait d'une parfaite simplicité envers ses jeunes confrères et prenait plaisir à discuter avec eux.

La déclaration de guerre de 1914 nous surprit, mon mari et moi, à la campagne, au nord d'Anvers. Nous avons vu, dès les premiers jours, l'exode lamentable des paysans qui fuyaient l'ennemi et se réfugiaient en Hollande, entassant tout leur avoir sur une charrette et poussant leur bétail devant eux. Bientôt la Croix-Rouge installa une ambulance dans la grande salle des fêtes du Jardin Zoologique et nous y avons travaillé comme brancardier et infirmière. Nous avons vécu cette période angoissante au milieu d'une population qui n'avait jamais imaginé qu'une guerre fût possible sur notre sol.

Lorsque la chute d'Anvers fut imminente, nous avons regagné Paris ; Émile Verhaeren était, lui aussi, revenu à Saint-Cloud et nous avons continué à le voir. Il nous parlait de ses voyages au

front, de l'accueil cordial et simple du Roi et de la Reine, qu'il accompagnait dans les tranchées. Son patriotisme ardent s'exprimait dans les vers admirables des *Ailes rouges de la Guerre*.

Mon mari avait rassemblé ses souvenirs du début des hostilités dans un volume, *Autour d'Anvers, août-octobre 1914*. Il en avait demandé la préface à Verhaeren, qui avait généreusement accepté de patronner un jeune auteur. Le volume parut chez Crès ; voici cette préface :

« Mon cher ami, Vos pages reflètent tour à tour la confiance et l'angoisse, la ténacité et le doute, la grandeur et la faiblesse dont les foules étaient saisies pendant les premiers jours de la grande guerre. Anvers est le théâtre où vous déployez ce drame collectif dont tous nous avons frémi, en Belgique. Mille faits, cent anecdotes l'ont nourri. Ce qui me plaît en votre œuvre, c'est le scrupule d'exactitude qui s'y manifeste. *On vous croit*. Vous vous appliquez à ne rien exagérer, ni à ne rien diminuer. Si quelque jour, un auteur dramatique songe à mettre en scène l'âme d'une foule tragique et douloureuse, il consultera votre livre ».

« Le drame qui est en germe actuellement dans bien des cerveaux de poètes ne pourra s'alimenter qu'à l'immense source d'héroïsme et de malheur dont déborde le monde. Les sentiments qu'il mettra en lumière seront ceux des multitudes bien plus que ceux des individualités. Ce qui frappe en cette guerre, c'est que le premier plan y semble occupé tout entier par les soldats. Le chef est quasi ignoré. Aucun de ses gestes n'est dévoilé. On ne sait même pas où il commande. Certes, on le saura plus tard, mais pour l'instant l'imagination s'est déjà habituée à ne voir la victoire ne dépendre que des troupes. Elles sont le héros multiple et formidable. »

« Et de même en votre livre, mon cher ami, bien que vous mettiez en scène votre propre entourage, c'est le peuple d'Anvers que j'étudie et que je suis à travers votre texte ; c'est la ville qui agit, qui espère, qui pleure, qui se défend, qui agonise. Vous m'intéressez à une littérature qu'on pourrait appeler obsidionale. Grâce à vous, mon âme a pu vivre en des milliers d'âmes et sentir ainsi son enthousiasme, sa ferveur, sa tristesse, sa pitié, son devoir comme intensifiés et élargis.

C'est ce dont je vous remercie surtout, en tête de ce volume, dont l'écriture, maintes fois, révèle un bel artiste. »

Émile Verhaeren.

Saint-Cloud, 25 octobre 1916.

Vers ce moment, le poète vint déjeuner avec nous à Paris ; nous avions également comme convive René Fauchois, jeune auteur dramatique, dont le « Beethoven », tragédie qu'accompagnait au final la neuvième symphonie, avait été favorablement accueilli à l'Odéon. Fauchois était originaire de Rouen et il organisait dans sa ville natale une grande fête patriotique. Écoutant Verhaeren, qui nous parlait avec enthousiasme de ses voyages au front, de l'attitude magnifique du Roi et de la Reine et du courage des troupes belges, René Fauchois demanda au poète s'il ne consentirait pas à venir parler de sa patrie à la cérémonie de Rouen. De nombreux Belges s'étaient réfugiés dans la ville et Fauchois était certain qu'ils feraient à leur illustre compatriote un accueil chaleureux.

Verhaeren accepta. La fête de Rouen eut lieu le 26 novembre et le poète fut acclamé avec enthousiasme. Le comité lui proposa de passer la nuit à Rouen, ce qu'il fit. Le lendemain soir, 27 novembre, Verhaeren partit pour la gare de la rue Verte prendre le train de 18 h. 31. Les communications étaient rares et les voyageurs prenaient les voitures d'assaut.

Lorsque le train de Paris entra en gare, une bousculade se produisit ; le poète perdit l'équilibre et roula sur la voie. Avant de mourir, il eut encore la force de murmurer : « Ma femme, ma patrie ».

Le lendemain matin, mon mari et moi, en ouvrant le journal, nous avons appris l'affreuse nouvelle. Je ne puis décrire notre désespoir devant la fatalité qui avait réuni chez nous, un mois auparavant, Verhaeren et René Fauchois. Mais l'œuvre du poète demeure ; son dernier volume, *Les Ailes rouges de la Guerre*, paru au Mercure de France l'année même de son décès, contient ces deux vers qui expriment l'espérance ardente d'Émile Verhaeren :

« Mon âme, elle est déjà là-bas,  
Dans la clarté de la Victoire. »

## Les sites de Verhaeren

---

*Le Commissariat général au tourisme a promené dans les villes belges, de septembre à novembre, une exposition de photographies évoquant le décor des poèmes de Verhaeren. Sites de Flandre et sites de Wallonie, puisqu'il y a aussi Les Blés mouvants... Pour l'inauguration de cette exposition à Namur, le 10 septembre, M. Marcel Thiry prononça l'allocution suivante.*

L'exposition conçue par le Commissariat général au tourisme, et qui s'ouvre ici aujourd'hui grâce à l'hospitalité des autorités namuroises et de la Maison de la Culture, transpose sur un plan panoramique l'idée, qu'avait réalisée en 1955 un beau livre de M. Jean Goffin, de réunir les documents évocateurs de la vie et de l'œuvre d'Émile Verhaeren et de leur décor. Cette exposition s'établira ensuite à Liège. A cinquante ans de la mort du poète, ces deux villes qui se sentent de plus en plus solidaires dans leurs devoirs de vigilance se plairont à voir rappeler le rôle de celui qui fut l'un des tout premiers parmi les novateurs de la poésie française, et aussi de la poésie universelle, à la fin du siècle dernier.

Aussi bien le recul de ces cinquante années permet-il d'essayer de porter un jugement objectif sur cet admirable bâtisseur de poèmes, pour autant qu'il puisse y avoir objectivité en poésie, où toujours c'est le seul plaisir subjectif qui sera suprême juge. Verhaeren aurait pu pâtir quelque peu de ce qu'on l'a revêtu, successivement et de différents côtés, de prétendues personnalités poétiques qui n'avaient en fait qu'assez peu de chose à voir avec son originalité véritable. Comme il était très bon, assez faible et même, je crois, un peu naïf, il s'est prêté complaisamment, chaque fois, pendant un temps, à ces suggestions d'un rôle à jouer, il a docilement fait comme s'il était foncièrement le poète du socialisme, ou bien comme s'il était le poète national de la

Flandre. Mais parce qu'il avait en lui, par nature, la force verbale et mythique d'un grand visionnaire, ces attitudes tour à tour acceptées par le bon géant qu'il était n'ont pu gêner grandement l'élaboration de sa poésie bien à lui. Celle-ci, fort heureusement, a su, en général, ne retenir des doctrines proposées que les thèmes qui s'approprièrent à sa vision du monde.

Je me suis dit longtemps que sa vaste fortune comme poète avait été favorisée par son époque, et que si celui qu'avec une justesse très relative on a souvent appelé un barbare était venu en un autre temps que celui du symbolisme, il n'aurait peut-être pas connu le même accueil en France et, partant de là, la même gloire universelle. C'était le temps, en effet, où Paris, initié par les Rimbaud, les Verlaine et les Mallarmé au grand changement dans le langage de la poésie, s'ouvrait de façon éclectique à tous ceux qu'on peut bien si l'on veut appeler des barbares parce qu'ils apportaient de nouvelles façons de sentir le verbe et le monde, depuis ce Papadiamantopoulos qui était Moréas jusqu'à cette Brancovan qui était Anna de Noailles, en passant par Stuart Merrill et Viélé Griffin et par la prestigieuse cohorte flamande. Il y a dans l'histoire d'une littérature, de même que dans l'histoire d'une nation, de ces moments où cette littérature appelle avec libéralité les apports qui sont extérieurs à son génie, comme il y en a d'autres où elle se replie sur elle-même, cultive son jardin et pense à remonter à ses sources. Le symbolisme fut exemplairement, dans la vie de la poésie française, cette période où elle ouvrit ses frontières, et sans doute surtout celle du nord. C'est qu'on trouvait évidemment dans l'art du vague et dans l'effacement des contours logiques qui caractérisèrent l'esthétique symboliste quelque chose qui correspondait aux philosophies et aux climats nordiques, et Verhaeren de ce point de vue a pu se trouver favorisé par son époque.

Mais on peut dire aussi que tout poète paye rançon à l'esprit de son temps, même si cet esprit paraît fournir un climat favorable au développement de son œuvre. Le fameux milieu, s'il collabore pour une part, pour une autre part détourne, attarde et altère. Il y a ainsi dans tout poète, et surtout dans tout poète d'avant-garde, un démon adverse qui tire parti pour une anti-poésie de ce trop large crédit accordé aux inventions du temps.

Il serait tentant de chercher à isoler ainsi un Apollinaire trop actuel et qui se fait l'ennemi d'Apollinaire, ou dans Baudelaire un baudelairisme ennemi de Baudelaire. Chez Verhaeren, à cause de sa grande docilité aux suggestions du jour, le jeu serait facile de repérer les allitérations imitatives ou bien les images trop visiblement satisfaites d'elles-mêmes qu'il insère dans ses grandes compositions comme des cabochons du modern-style. Mais son tempérament de grand forgeron de rythmes et de grand brosseur de visions géantes l'emporte presque toujours. Et ce tempérament se serait affirmé même si l'époque n'avait pas été celle d'une mode parisienne accueillante aux courants étrangers, il s'est affirmé malgré les quelques dégâts par lesquels cette mode a laissé sa trace dans l'ensemble monumental.

Monumental : là aussi est à la fois la valeur incontestable de l'œuvre et son caractère un peu inquiétant pour notre sens poétique moderne, qui n'a plus le goût des grandes architectures trop volontaires. Beaucoup de nous, aujourd'hui et pour ne comparer que des poètes qui furent contemporains et voisins, sentent plus intimement le plaisir poétique auprès de van Lerberghe ou d'Elskamp qu'auprès de Verhaeren. Ce qu'il y a de systématique dans l'organisation de *Toute la Flandre* ou dans les trois volets des *Heures* nous inspire peut-être plus de considération que de délectation vraie. Mais on doit s'accorder sur ceci qu'une poésie monocorde comme celle de van Lerberghe ou d'Elskamp, même si on ne se lasse pas d'écouter cette corde unique et enchantée, témoigne moins manifestement de la continue et aventureuse tentative de création que nous attendons du poète. Verhaeren fut cet aventureux, cet obstiné créateur en poésie. Chez Maeterlinck, la curieuse prudence critique qui fait renoncer définitivement à la poésie en vers après *Serres chaudes* et les *Chansons* nous étonne d'un peu de déception, si intelligent que nous paraisse le choix délibérément orienté vers le théâtre de l'irréel et vers les grands essais ; nous en sommes déçus parce que nous n'aimons pas qu'on abjure la foi dans les vers. Verhaeren, au contraire, est celui qui s'obstine à inventer en vers. S'il ordonne son invention suivant des plans architecturaux qui aujourd'hui ne paraissent plus à certains de nous compatibles avec la poésie pure, n'est-ce pas une débilité de notre conception

actuelle qu'il faut accuser? Et d'autre part et surtout n'y a-t-il pas de nombreuses, d'innombrables de ses pages dont la véhémence lyrique et la puissance du vers vaudront toujours par elles-mêmes?

Une coïncidence d'anniversaires veut que cette année amène dans notre mémoire la conjonction du signe d'Émile Verhaeren et du signe d'Albert Mockel, Albert Mockel de qui l'Académie française et l'Académie royale de littérature vont célébrer à Liège, le 3 décembre, le centenaire de la naissance.

Mockel, qui dès la fondation de sa revue *La Wallonie* y avait accueilli l'auteur des *Flamandes*, devait pendant trente années entretenir avec celui qu'il appelait « le plus cher, le plus grand des amis » un continuel commerce de fraternité poétique dont nous ne savons s'il faut le plus admirer la fidélité en la poésie ou bien cette intelligente franchise critique dont Mockel faisait bénéficier ses pairs, que ce fût un Verhaeren, un van Lerberghe ou un Severin.

Mockel a consacré à son compagnon d'armes de la première heure son plus important essai, cet *Émile Verhaeren, poète de l'énergie* publié il y a trente-trois ans et qui reste le plus juste portrait de l'œuvre et de l'homme. Poète de l'énergie : la formule prend toute sa curieuse valeur si l'on considère qu'elle nous est proposée par un poète qui fut lui-même un étonnant homme d'action et d'idéal à la fois, fondateur à vingt ans d'une petite revue qui allait devenir une des grandes revues symbolistes et consacrer le nom de notre terre wallonne, défenseur militant de cette nouvelle patrie. Mockel avait ainsi fait à l'énergie sa large part dans les réalisations de la vie séculière, et avait réservé au domaine du poème les fluidités et les langueurs purement symbolistes ; or c'est Verhaeren, qui n'eut jamais l'étoffe ni les goûts d'un chef de groupe, que nous voyons salué, par l'ardent porte-étendard wallon, du titre de poète de l'énergie...

C'est évidemment que pour Mockel l'énergie qui compte ce n'est pas celle de l'animateur temporel qu'il fut pourtant lui-même, ce n'est pas non plus le futurisme des villes tentaculaires, c'est l'énergie du constructeur de poèmes. Ne serait-ce que par là, le solide architecte du rythme que fut Verhaeren aurait déjà sa place bien à lui et son mérite dans une époque un peu trop portée aux déliquescences.

C'est lui et quelques poètes à peine plus jeunes qui tout à coup portèrent leur Flandre au rang d'une des plus brillantes provinces de la littérature française de tous les temps. Quoi que la Flandre ait voulu faire aujourd'hui de ce destin un peu fabuleux dont ses poètes français lui avaient fait présent, la figure de Verhaeren n'en demeure pour nous que plus héroïque, parce qu'il est à nos yeux le grand meneur d'une belle aventure poétique de son peuple en même temps qu'un puissant poète français.

# Lettres inédites du prince de Ligne à Madame de Staël

Publiées par Simone BALAYÉ

---

La Belgique célébrait en 1964 le cent-cinquantième de la mort de Charles-Joseph, prince de Ligne, grand seigneur de vieille souche wallonne, général et diplomate en Autriche, une des incarnations les plus séduisantes du XVIII<sup>e</sup> siècle français et européen. En 1808, à Vienne, ce survivant d'une société agonisante rencontra M<sup>me</sup> de Staël, tout aussi cosmopolite que lui, précurseur des temps nouveaux. Alors que tout semblait les séparer, origines, âge, caractère, ils se joignirent dans une estime et une affection mutuelle, dont chacun tira bénéfice pour lui-même et pour son œuvre. C'est à M<sup>me</sup> de Staël que le prince dut le commencement de sa célébrité littéraire. Les lettres de M<sup>me</sup> de Staël sont connues depuis peu<sup>1</sup> ; celles du prince, longues lettres et petits billets qui jalonnent leurs relations à Vienne et leurs travaux, sont pour la plupart inédites<sup>2</sup>.

---

1. *Lettres de Madame de Staël conservées en Bohême*, publiées par Maria ULLRICHOVÁ, Prague, 1959. Cette édition, très soigneusement faite et riche en documents nouveaux, nous a été de la plus grande utilité.

2. Nous donnons ici les lettres du prince qui se trouvent dans les archives du château de Broglie et du château de Trolle-Ljungby, en Suède, dans les archives Brinckmann, ami de M<sup>me</sup> de Staël, qui les lui avait laissées, en quittant la Suède en 1813. Les archives de Coppet semblent n'en contenir aucune du prince ; les Archives centrales de littérature et d'art, à Moscou, en contiennent une d'octobre 1812, dont nous n'avons pu obtenir communication. Deux, courtes, ont été publiées par M<sup>me</sup> la comtesse de Pange dans *Madame de Staël et le prince de Ligne (Annales Prince de Ligne, t. XVI, 1935, p. 113 et 144)*, ici les nos 3 et 13. Certaines lettres du prince à M<sup>me</sup> de Staël ont été publiées par le prince lui-même dans le *Nouveau recueil de lettres*, Weimar, 1812 ; nous citons l'édition critique de Henri Lebasteur, Paris, 1928. Nous republions seulement celles qui figurent parmi les originaux de Broglie, reçus par M<sup>me</sup> de Staël ; d'autres, publiées dans le recueil de Weimar, ne figurent pas à Broglie, qu'elles aient été inventées par le prince ou qu'elles n'aient pas été reçues par leur destinataire (voir p. 261, n. 4). Maria Ullrichová a publié des brouillons

Le prince de Ligne était un de ces êtres rares auxquels il suffit de se montrer pour se faire aimer. Il avait tout reçu en partage, la naissance et la fortune, la beauté, l'esprit et même la bonté. L'Europe entière fut son théâtre, des bords de la Seine à ceux du Borysthène. Il connut tout ce qui valait de l'être, les souverains, de Frédéric II à Marie-Antoinette, les courtisans, les militaires, les ministres, les hommes de lettres, les originaux. Il connut la vie des salons, les champs de bataille, les fastes des cours, souhaité partout, choyé par tous même quand il fut pauvre et âgé, tant sa joie de vivre et son intérêt pour les autres lui permirent de vaincre la vieillesse.

Pour M<sup>me</sup> de Staël elle aussi, la scène était l'Europe aristocratique et intellectuelle. Elle était célèbre (trop au gré de certains) par sa famille, sa vie, ses livres. Poussée par le besoin du mouvement et de la connaissance, incapable de se réduire au cadre de Coppet, exilée de Paris, elle cherchait ailleurs la vie mondaine, littéraire et amicale qui manquait tant à son bonheur ; elle cherchait aussi par ses triomphes une revanche contre Napoléon.

En 1807, M<sup>me</sup> de Staël qui méditait depuis 1804 des *Lettres sur l'Allemagne*, dont l'avaient détournée l'Italie et *Corinne*, décidait un nouveau voyage de documentation dans les terres germaniques, plus particulièrement en Autriche. La curiosité intellectuelle n'était pas seule de la partie. Elle savait y rencontrer un jeune Autrichien, le comte Maurice O'Donnell, qui lui avait plu à Venise en 1805 et avec qui elle était en correspondance<sup>1</sup>. Elle savait aussi trouver à Vienne une vie mondaine assez conforme à ses goûts. Il y avait là une aristo-

---

des lettres de ce recueil, trouvés par elle à Teplice (*op. cit.*). Nous les signalons à leur place chronologique. Nous remercions très vivement M<sup>me</sup> la comtesse de Pange pour avoir bien voulu nous communiquer des textes pratiquement ignorés, qui viennent heureusement compléter les deux ouvrages cités plus haut.

Pour éviter la multiplication des [*sic*], nous signalons ici les particularités orthographiques du prince. La 2<sup>e</sup> personne du pluriel est en *és* au lieu de *ez*, sauf dans *rendez-vous*. Le pluriel des mots en *ant* et *ent* est parfois en *ans* et *ens*. Voici la liste des mots orthographiés par le prince suivant l'usage du temps ou ses habitudes personnelles : aggrandir, allarme, appeller, appercevoir, bayonette, bonhomme, caffè, cavallerie, Copet, courrier, creuzet, cy, datte, demie *pour* demi, dythrambe, dythrambique, embaras, gaye, guerres *pour* guère, hyver (rare), icy, imbécille, interresser, jetter, longtems, maronner, mercy, midy, ny, phisique, phisionomie, racommoder, raccourcir, raisonnable, sallon, secrette, souffe, stile, tems, Téplitz, tranquilisé, voicy, vraye, vuide, Weymar, zéphir. Nous rectifions les noms de famille en note. Les ratures sont indiquées entre crochets.

1. Nous avons largement utilisé l'ouvrage de M. Jean MISTLER, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, Paris, 1926, qui contient une foule de renseignements sur la vie de M<sup>me</sup> de Staël à Vienne.

cratie autrichienne, bohémienne, polonaise et hongroise, propriétaire de la moitié de l'Europe centrale, des hommes cultivés et des femmes agréables. Du premier coup, elle en sera enchantée et eux le seront d'elle. Peu à peu, elle les verra figée dans des convenances étroites, sans ouverture d'esprit véritable. L'absence de liens entre eux et les gens de lettres enfermaient les uns dans un cercle d'idées assez restreint et refusait aux autres les habitudes du monde, échange que M<sup>me</sup> de Staël jugeait indispensable à l'épanouissement d'une société et d'une littérature.

Dépassant de plusieurs coudées les Viennois des salons, elle méritera vite leur malveillance pour ce qu'ils croiront être le besoin de briller et le goût théâtral du paraître. En définitive, seul la comprendra vraiment, non pas Maurice O'Donnell, parfait échantillon de ce milieu, amoureux flatté, puis lassé, mais le vieux prince de Ligne, un des rares à fréquenter le monde des lettres ; celui-là aimait à admirer et la gloire littéraire le touchait, peut-être un peu parce qu'il aurait souhaité l'obtenir. Il écrivait et publiait au hasard de sa plume, lettres, mémoires, vers, pensées, tactique militaire, des quantités de petits livres très peu lus mais qui lui donnaient une réputation d'homme de lettres.

Il avait précisément soixante-douze ans quand il vit pour la première fois M<sup>me</sup> de Staël qui en avait quarante-et-un. Ce fut comme un coup de foudre<sup>1</sup>. Plus jeune, elle l'eût aimé d'amour tant il ressemblait au héros de ses rêves, mélancolie en moins toutefois. Elle se contenta de l'aimer comme un père, avec cette nuance qu'il ne l'était pas et qu'elle obéit au charme irrésistible qui en pliait bien d'autres.

Le prince était grand et vigoureux, bien plus jeune que son âge au physique comme au mental, l'allure aisée, les manières nobles. Cheveux blancs et poudrés, visage à peine ridé, grand front, regard vif, sourire charmant, une expression de bonté avec une pointe de malice<sup>2</sup> : « Il a les manières de Narbonne, soupire-t-elle en songeant à l'amant ancien, avec un cœur ! c'est dommage qu'il soit vieux, mais j'ai pour

---

1. Quand il alla la saluer, comme elle s'excusait de le recevoir dans sa mauvaise auberge, il répondit : « Quand on est près de Corinne, on se trouve toujours sur le Parnasse ». (Comtesse de Thurheim, *Aus meinem Leben*, t. 1, p. 231, cité d'après MISTLER, *op. cit.*

2. OUVAROFF, *Le Prince de Ligne*, dans *Études de philologie et de critique*, Pétersbourg, 1843, p. 358. L. DUMONT-WILDEN, *La Vie de Charles-Joseph, prince de Ligne*, Paris, 1927, donne un portrait du prince par son petit-gendre, François Potocki (p. 352). Fédor GOLOVKINE en a laissé un particulièrement malveillant dans *La Cour et le règne de Paul I<sup>er</sup>*, Paris, 1905, p. 216 et ss., livre du reste très contestable.

cette génération un attendrissement invincible ». <sup>1</sup> Ailleurs : « Cet homme, le plus aimable de son temps, me traite comme sa fille. Hélas ! cet âge et ce genre de bonté me touchent ». <sup>2</sup> Cette fois, elle pense à son père toujours pleuré. « Il est ici comme une île française dans la mer germanique et, bien que je souhaite aux Allemands de ne pas nous imiter, j'aime toujours à nous rencontrer » <sup>3</sup>. Elle aime en lui ce reflet d'une société et d'une époque disparues avec le bonheur de sa vie. Et lui aime en elle... la même chose : « Vous avés beau faire pour vous rendre pesante, vous voudriés même n'être pas aimable, vous êtes malgré vous l'arrière-garde des beaux jours de la France » <sup>4</sup>.

Ce qui aurait pu détourner M<sup>me</sup> de Staël de lui témoigner aucun bon sentiment, c'est que le prince n'avait jamais fait partie des admirateurs de Necker et avait dénigré son ministère et les écrits de M<sup>me</sup> Necker, chose que M<sup>me</sup> de Staël ne pardonnait jamais : elle se contentera d'effacer quelques réflexions blessantes quand elle publiera un volume de textes choisis du prince <sup>5</sup>. Fallait-il qu'il eût du charme pour faire oublier cela et quelques méchants vers sur la femme de lettres. Quand à lui, les idées libérales de l'ancienne ambassadrice de Suède et l'opposition qu'elle avait marquée à Marie-Antoinette pour qui il avait eu un culte de preux chevalier, auraient pu le tenir à l'écart.

1. *Lettres de M<sup>me</sup> de Staël à Madame Récamier*, publiées par E. BEAU DE LOMÉNIÉ, Paris, 1952, p. 120. L'original porte « invincible » et non « véritable ». (B. N., Paris, Cabinet des Manuscrits).

2. Lettre à Claude-Ignace de Barante, 14 janvier 1808, dans *Lettres... Barante... Madame de Staël*, Clermont-Ferrand, 1929, p. 77.

3. *Ibid.* Elle fait un bref portrait de lui, bien caractérisé, à Hochet, *Lettres à un ami*, publiées par Jean MISTLER, Neuchâtel, 1949, p. 147.

4. Voir plus bas la lettre du prince à M<sup>me</sup> de Staël, p. 259.

5. Voir F. LEURIDANT, *A propos de la première anthologie du prince de Ligne*, Bruxelles, 1919, article répété avec quelques variantes concernant M<sup>lle</sup> Murray, sous le titre : *Le Prince de Ligne, Madame de Staël et Caroline Murray*, Bruxelles, 1920. Le prince recommande à M<sup>lle</sup> Murray de ne pas prêter tous ses écrits à M<sup>me</sup> de Staël. Il avait en effet critiqué assez vivement M. et M<sup>me</sup> Necker. Voir par exemple les *Mélanges*, t. 22, 1801, p. 180, sur M<sup>me</sup> Necker). Dans une suite-parodie à *Valérie*, de M<sup>me</sup> de KRÜDENER (*Mélanges*, t. 29, 1801, p. 245) il raille M<sup>me</sup> de Staël elle-même. OUVAROFF (*op. cit.*, p. 359) rappelle que le prince « n'avait guère vu et peu goûté » M. Necker et que M<sup>me</sup> Necker l'avait bien ennuyé. Quant à leur fille, il se souvenait d'une personne fort laide « qui se mêlait de politique et faisait des phrases. » L'édition Lebasteur des *Lettres à la marquise de Coigny* montre que M<sup>me</sup> de Staël a supprimé une critique contre son père, p. 84, et, par contre qu'elle a introduit — elle ou le prince — un mot de Joseph II à la louange de Necker (p. 103). Le prince ira jusqu'à proposer à M<sup>me</sup> de Staël pour son anthologie un texte à la gloire de Necker, qu'on trouvera ci-dessous, p. 242. Voir aussi p. 241 et n. 3.

Il n'en fut rien. La fascination bien connue qu'elle pouvait exercer joua et elle l'eut à elle comme elle fut à lui. Par convention tacite, ils ne parlèrent jamais de la Révolution <sup>1</sup>.

Après le départ de la brillante et amusante amie, il écrivait : « Elle est bonne, facile à vivre, reconnaissante d'un rien. Je ne sais ce qui est le plus chaud de son cœur ou de sa tête. Ces deux ennemis ont de la peine à s'accorder entre eux. Son luxe d'esprit enchante ou impatiente car, s'il s'agit de discuter, elle paradoxe et si le mot sensibilité se prononce, la voilà qui part. Mais quelle grâce et bonhomie à faire valoir chacun ! Quelle éloquence ! quelle improvisation et quelle âme ! » <sup>2</sup> Il la revoyait, laide aux yeux superbes, s'animant aux feux d'une éblouissante conversation : « Elle discutait sur tous les sujets avec une merveilleuse facilité ; son expression était vive, animée, poétique : plus le cercle était étendu, plus son génie s'exaltait. Elle n'était à son aise qu'avec des hommes capables de la juger ; mais elle était vraiment grande » <sup>3</sup>. D'autres blâmaient dans le même temps son ton doctoral et tranchant, son exaltation théâtrale, ses « néologismes » <sup>4</sup> et sa versatilité.

Le prince lui-même voyait ses contrastes : « Elle a bien mieux encore que de l'esprit ; elle a du génie [...] c'est un génie elle-même, génie puissant, génie profond [...] créateur, génie d'improvisation. Enfin beau et bon génie, car c'est aussi celui de la bonté. Ce n'est point un feu d'artifice qui finit par être obscur ; ce n'est point un volcan qui

---

1. OUVAROFF souligne cette différence d'opinion et de sensibilité (*op. cit.*, p. 359) : « L'exaltation dramatique lui paraissait quelque peu ridicule et son néologisme en fait d'esprit de salon lui était antipathique ».

2. LIGNE, *Fragments*, *op. cit.*, t. II, p. 159. Le mot de bonhomie employé à l'égard de M<sup>me</sup> de Staël serait curieux à commenter. On le trouve utilisé par M<sup>me</sup> de Staël pour Corinne elle-même. Suard, dans une lettre inédite à Necker, loue sa franchise et sa « bonhomie ». Jordan lui dit : « Vous qui êtes si bon enfant ». Ligne lui-même l'appelle dans une autre lettre « bonhomme et grand homme ».

3. La Garde-Chambonas, *Souvenirs du Congrès de Vienne*, Paris, 1901, p. 124.

4. Ceci se trouve aussi dans les souvenirs d'OUVAROFF (*op. cit.*, p. 359). Voir ci-dessus n. 1 et dans ceux de La Garde-Chambonas, qui parle du séjour de M<sup>me</sup> de Staël et de la malveillance qu'on lui témoigna parfois (p. 122 et ss.). C'est lui, il le reconnaît, qui écrivit une longue et malveillante critique en vers intitulée *l'Enthousiaste* (que Mistler cite longuement, *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 50), en raillant notamment l'admiration du prince de Ligne. Roger DE DAMAS a aussi des phrases très dures contre elle à Vienne. (*Mémoires*, Paris, 1914, t. II, p. 31 et 50). Dans ces deux cas, l'hostilité personnelle naît de l'hostilité politique.

embrase et consume. C'est le feu »<sup>1</sup>. Mais elle voit trop de choses et de gens trop vite et souvent de travers. « Elle est trop vive pour sa tête et la tête est trop vive pour sa raison ». Le prince ne la suit plus du tout sur les terrains de cette sensibilité nouvelle qu'il refuse : « De même qu'elle a plus d'imagination que d'esprit, elle a plus d'esprit que d'instruction [...] elle tranche, décide, accumule tort sur tort et finit par ne plus s'entendre quand elle parle des beaux-arts qu'elle ne connaît pas et des sentiments religieux qu'elle y trouve partout. Son christianisme donne envie d'être païen, sa mysticité fait préférer la sécheresse, et son amour du merveilleux donne le goût de tout ce qu'il y a de plus simple et de plus vulgaire, tant les exagérations produisent un effet contraire à l'âme ». Il y insiste, marquant son incompréhension d'un certain esprit nouveau et sa compréhension du caractère de M<sup>me</sup> de Staël : « Ce feu dévorant de sensibilité et ce roman d'amour sans sujet déterminé, la rendent malheureuse et un peu ridicule ; mais il est racheté par tant de choses imprévues, rapides et entraînantes qu'on lui pardonne ce qui ne serait qu'insupportable dans une autre. Si l'amour est la fable, l'amitié est son histoire, la vengeance son antipode, la faveur et la méchanceté également ses ennemis. Son caractère pur comme l'or, son style chaud comme son cœur : ce n'est pas tout-à-fait un homme, ce n'est pas tout-à-fait une femme, c'est l'être le plus distingué ».

Le prince prit donc l'habitude de la voir tous les jours chez elle et chez lui dans la haute et étroite maison des bastions qu'on appelait en riant l'hôtel de Ligne et lui son bâton de perroquet<sup>2</sup>. Elle venait s'asseoir dans le salon modestement meublé et bavardait avec le prince ; sa fille Christine et sa petite-fille naturelle, Titine (« la petite Ligne qui n'est pas droite »)<sup>3</sup>. Elle y retrouvait O'Donnell,

1. Cette citation et celles qui suivent sont extraites du portrait d'Elvire où le prince décrit M<sup>me</sup> de Staël, publié par la comtesse Jean DE PANGE, *M<sup>me</sup> de Staël et le prince de Ligne*, op. cit., p. 116-118) et réédité avec des variantes par M. ULLRICOVA, op. cit., p. 54-55. Dans ses *Fragments* (op. cit., t. II, p. 159), le prince loue sa bonté et son esprit. Nous nous proposons de publier ultérieurement un autre portrait, encore inédit où le prince développe brillamment la dualité « Elle et lui » qu'il croit distinguer en M<sup>me</sup> de Staël.

2. OUVAROFF (op. cit., p. 358) en donne une description, ainsi que des apparitions qu'y fit M<sup>me</sup> de Staël. Quant au prince, il décrit « ma petite maison couleur de rose, comme mes idées » sur le rempart (*Fragments*, op. cit., t. I, p. 249).

3. Fanny-Christine-Claudine, née en 1786, fille de son fils Charles et d'une actrice, qui épousera plus tard Maurice O'Donnell. (Sur elle, voir *Titine, comtesse O'Donnell*, par Georges DANSAERT, *Annales Prince de Ligne*, t. XIX, p. 15 et ss.) Christine, fille aînée du prince, très aimée de lui, mariée au comte Jean Népomucène de Clary-Aldringen.

les Pallfy, les Rzewuski, Batthyani, Ouvaroff qui en a laissé le souvenir <sup>1</sup>.

« Il serait difficile d'exprimer le plaisir infini que nous donnait ce ravissant spectacle ; jamais le prince de Ligne ne fut plus coquet, plus ingénieux ; jamais M<sup>me</sup> de Staël ne fut plus brillante » <sup>2</sup>. Une ironie non blessante, une sorte de résistance passive chez lui excitaient les élans de Corinne ou les arrêtaient. On se trouvait entraîné tantôt vers l'un tantôt vers l'autre dans cette joute rapide et courtoise : « Vicacité d'expressions soudaines toujours polies et naturelles ; causerie facile, presque négligée qui évitait toutes les aspérités de la parole, bonhomie réciproque, un feu d'artifice inouï, dont les merveilleuses fusées se retracent encore avec délices dans ma mémoire » <sup>3</sup>. Le prince lui-même disait un jour à la « très chère à moi » <sup>4</sup> : « On croit vous entendre ; on se nourrit de vous. Les sons de vos paroles suivent et accompagnent comme ceux d'une cloche qu'on entend encore après avoir fini de sonner » <sup>5</sup>.

Souvent ils s'envoyaient porte à porte de petits billets. Ceux de M<sup>me</sup> de Staël se sont perdus, ceux du prince ont ce ton de galanterie qu'il répandait depuis un demi-siècle <sup>6</sup>.

Quand elle arriva à Vienne, dans les derniers jours de 1807 <sup>7</sup> avec ses enfants, Albert et Albertine, et son ami et initiateur aux choses allemandes, August Wilhelm Schlegel, le prince répondit avec empressement au billet qu'elle lui fit immédiatement parvenir.

\* \* \*

---

1. *Op. cit.*, p. 358 et ss. La description est longue et amusante.

2. *Ibid.*, p. 359.

3. *Ibid.*

4. Locution qui lui est familière.

5. Lettre du prince, 7 juin 1808. Voir plus bas, p. 258.

6. Toutes les lettres et billets qui suivent sont écrits pendant le séjour à Vienne. Rien ne permettant de les classer dans un ordre chronologique, nous les avons divisés en deux séries, la deuxième comportant les allusions à l'anthologie des écrits du prince que prépare M<sup>me</sup> de Staël. Le prince séjournant souvent à la campagne, le lieu ne donne pas de certitude.

7. Cette date était inconnue jusqu'ici. Voir p. 234, n. 1.

## 1

[Vienne, 28 décembre 1807.]<sup>1</sup>

J'ai lu, vu, retourné, dédoublé chaque trait de la première plume du monde et du plus beau caractère, et après un petit saisissement de plaisir et d'orgueil, je vous dirai, Madame la baronne, que l'un et l'autre vont trouver bien à décompter.

Vous ravissés, mais on vous enlèvera. Adieu, ma pauvre famille dont je vous promets pourtant trois ou quatre cœurs. Pressés-vous d'y venir : et puis vous vous y réfugierés quand vous serés excédée d'hommages et de l'empressement de nos dames.

Mon bonheur sera bien interrompu. Pour m'assurer d'un jour, reposés-vous bien celui-cy ; j'irai me mettre à vos pieds à midi et prendre ou vous donner des ordres :

Le premier de vous regarder comme de la famille et d'y venir tous les jours depuis 10 heures du soir, jusqu'à ce que vous soyés lasse de nous.

Le second d'y désobéir quand vous ne pourrés pas faire autrement : car je connais trois ou quatre maisons qui seront perfides pour moi. Je voudrais que vous puissés aggrandir mon sallon comme vous aggrandissés mon âme. Je m'en vais détester bien du monde pour la première fois de ma vie, mais j'espère que le plus mince des soupers, et mes mauvaises chaises de paille dégouteront les curieux et désenchanteront les admirateurs<sup>2</sup>. Enfin, nous verrons. Voicy au moins du mouvement dans Vienne. Et moi qui m'en suis donné hier matin pour aller deux fois au Cygne ...<sup>3</sup> et moi qui reste toujours dans mon lit jusqu'à 3 heures à

1. On savait seulement que M<sup>me</sup> de Staël était arrivée à la fin de décembre ou au début de janvier. La lettre de Ligne, datée de lundi, est donc du 28 décembre 1807. La veille, dimanche 27, le prince est allé en vain à son auberge, ce qui date cette arrivée à quelques heures près.

2. Le prince décrit lui-même son modeste salon et ses chaises de paille dans les *Fragments de l'histoire de ma vie*, *op. cit.*, p. 249 et dans *Lettres de Fédor à Alphonsine*, publiées par F. LEURIDANT, Paris, 1921, p. 19. La comtesse POTOCKA en parle dans ses *Mémoires*, Paris, 1897, p. 177.

3. L'auberge du Cygne blanc sur le Nouveau Marché, d'après un rapport de police du 13 janvier (J. MISTLER, *op. cit.*, p. 31). Le même rapport dit qu'elle doit aller habiter à partir du 15 un appartement loué dans la maison de M<sup>me</sup> d'Aichelbourg, Plankengasse (voir p. 240, n. 8).

lire Madame de Staël, ou une couple de Rousseau, ou Racine, ou La Fontaine, ou Horace, ou Tacite...

Voicy notre échange de lettres de créances, de notre excellent Frossard<sup>1</sup>. Je souhaite de même un échange de sentiments. Soyés bien sûre que je ne manque pas un de ceux que vous inspirés.

Ce lundi en me réveillant bien agréablement, je vous jure.

2

[1808.]

Faites-moi venir d'Italie un parleur à l'âme plutôt qu'aux oreilles. Je lui dicterai des paroles sans les écrire ; et on dira : voilà le portrait de ma chère Dythirambe<sup>2</sup> qu'on doit adorer. Il y aura un petit adaggio pour votre bonté ineffable et un allegro pour exprimer ce que vous me dites. Le récitatif sera obligeant au lieu d'être *obligé*.

Pardon, pardon. Mes mains s'allongent<sup>3</sup>.

Renvoyés-moi votre roi de Prusse. Demain je vous en enverrai un autre dans le cadre que vous désirés.

Si vous aviez rencontré mon insouciance il y a 20 ans, au lieu de la Révolution, disparaissant tout d'un coup, je vous aurais enfermée dans un château pour vous obliger à n'être aimable que pour moi. J'aurais baisé les mains à votre célébrité, et vous aurais donné, entre quatre murailles, celle des deux Héloïses.

---

1. M<sup>me</sup> de Staël comptait bien rencontrer le prince de Ligne et s'en promettait un vif plaisir (lettre à Maurice O'DONNELL, *op. cit.*, p. 21). Leur intermédiaire, le général Frossard (1757-1815), avait été jusqu'en 1793 colonel au service d'Autriche et était rentré à Genève comme général-major. M<sup>me</sup> de Staël le connaissait bien. Il en sera question plus bas ; voir p. 269 et 271.

2. Une version inédite d'un texte sur l'Allemagne adressée par le prince à M<sup>me</sup> de Staël débute ainsi : « Ce n'est point à la dythyrambique que je m'adresse : c'est un modèle de douceur dans la discussion, une excellente femme qui me passe bien des bêtises ».

3. Même expression dans une lettre de Töplitz, 1<sup>er</sup> juillet [1809?] : « Je mettrais et allongerais mes mains jointes, comme vous savés que je fais après quelque bêtise », (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 34).

Remerciez le ciel de ce que je ne vous aime pas trop et allés à la cuisine pour dédommager mon corps de tout ce que vous feriez souffrir à mon cœur <sup>1</sup>.

3<sup>a</sup>

[1808.]

Voulés-vous être encore un peu plus adorable, chère baronne? Voulés-vous que je sois à vous pour la vie, si vous êtes à moi depuis 7 heures et *demie* jusqu'à 9 heures?

C'est en bonne, belle et spirituelle maison qu'il faut que nous allions, ce sont Mesdames Rzewuska <sup>3</sup> dignes de vous entendre et de vous parler.

Il n'y a plus de plaisir. Vous commencés trop à être connue. Personne n'a peur. Vous surprénés en n'étonnant pas ; et vous étonnés quand on se rappelle comme vous avés été simple, gaye, franche et aimable comme si vous n'étiés que cela.

Vous valés beaucoup mieux que la comète qui a passé icy. Aussi nous vous garderons plus longtemps. Serés-vous chés vous jusqu'à 2 heures et *demie*?

Toutes ces *demies* [*sic*] annoncent bien un méthodique <sup>4</sup>.

4

[1808.]

Hommage à la protectrice, non de la Confédération du Rhin mais des lauriers poétiques qui croissent sur ses rives et que moi, sur celles du Danube, je flétris par ma traduction.

1. Le feuillet portant la suscription a été lacéré.

2. Cette lettre a été éditée par M<sup>me</sup> DE PANGE, *Madame de Staël et le prince de Ligne*, *op. cit.*, p. 113.

3. Probablement Rosalie Rzewuska, née Lubomirska, grande amie du prince, séduisante, un peu froide, dit-il : « Sans l'aimer moi-même d'amour mal entendu, je suis enchanté pour elle et pour moi que nous nous plaisons ». (*Fragments*, *op. cit.*, t. II, p. 159).

4. Dans l'édition qu'en donne M<sup>me</sup> DE PANGE (*op. cit.*, p. 113), suivent quelques phrases qui appartiennent à une autre lettre et ne figurent pas sur le ms. original de celle-ci.

A 6 heures, ou avant, ou après, j'irai vraisemblablement voir la femme dont le pis-aller est d'être la plus aimable et la meilleure et sûrement à 11 heures 3 quarts.

Quelle méthode ! Quelle minutie d'exactitude en apparence ! Comment ne pas calculer toutes les minutes d'un tems qui ne passera que trop vite.

5

[1808.]

Des trois choses que vous me proposés, j'en ferai quatre. J'irai à 2 heures et demie. Nous irons où vous voudrés et j'irai vous voir chez M<sup>e</sup> de Rumbeck <sup>1</sup>, en sortant de chés Landskoronsky <sup>2</sup> où je suis engagé à dîner depuis 8 jours.

Dirai-je Corinne *notre livre*? Je l'aimerais mieux que pour ce que vous lisés. J'ai la bêtise de travailler aux trois tableaux de Rosalie <sup>3</sup>. Quelle maudite besogne ! Cela donne de la peine sans honneur. Quand j'aurai baisé tantôt le pan de votre robe, j'aurai peut-être un peu d'esprit.

Bonjour vous que j'aime plus que les personnes que j'aime <sup>4</sup>. Il faut que vous cherchiés dans la musique italienne un trait qui exprime plus que l'amour et l'amitié ou si cela ne se peut pas dans une grammaire anglaise ou allemande.

\* \* \*

Quand M<sup>me</sup> de Staël s'intéressait à un ami (ou à un amant), elle s'efforçait d'en tirer ce qu'elle pressentait le meilleur de lui-

1. M<sup>me</sup> de Rumbeck était la sœur du comte Louis de Cobenzl, que connaissait M<sup>me</sup> de Staël ; le prince l'appelait Caquet-bon-bec. Les *Mélanges*, t. XXII, p. 145 et 277 contiennent des couplets qu'il lui adresse. Le prince la regrettera beaucoup à sa mort en 1812 (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 342).

2. La comtesse Lanckoronska tenait un salon très agréable et très élégant. (*Mémoires de la comtesse РОТОВКА, op. cit.*, p. 181). Ligne lui adresse des vers (*Mélanges*, t. XXII, 1801, p. 17).

3. Sans doute Rosalie Rzewuska. Voir p. 236, n. 3.

4. Galanterie familière. Il écrit de même à Caroline Murray : « Bonjour, femme que j'aime plus que celles que j'aime et que j'admire plus que celles que j'admire ». F. LEURIDANT, *A propos de la première anthologie du prince de Ligne, op. cit.*, p. 12).

même. Ainsi avait-elle encouragé jadis Narbonne, Ribbing, plus tard Constant, Jordan, Sismondi, Bonstetten, Barante, Schlegel et bien d'autres. Elle ne tarda pas à découvrir le troupeau en désordre des petits livres du prince, qui se perdaient invendus dans la poussière de Dresde.

Sous cette impulsion, il se met au travail, transforme, suppose une lettre nouvelle, essaie de se rappeler une oubliée, ajoute un portrait et s'amuse beaucoup, pendant qu'elle fait des corrections, supprime sans pitié les jeux de mots, les grossièretés, les critiques auxquelles elle ne peut souscrire, sur son père, sur Gustave III, roi de Suède, ou les Américains <sup>1</sup>.

Finalement du fatras princier, elle extraira un volume <sup>2</sup>. Elle y présente le prince parlant comme dans la vie : « Les défauts mêmes de son style sont une grâce dans sa conversation. Ce qui n'est pas toujours bien clair grammaticalement, le devient par l'à-propos de la conversation, la finesse du regard, l'inflexion de la voix, tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources et de charmes qu'à celui d'écrire <sup>3</sup>. »

Elle choisit les lettres à des personnages illustres, Frédéric II, Joseph II, celles où il décrit l'Orient de l'Europe, le célèbre voyage en Crimée dans le cortège de Catherine II ; c'est là qu'il peint le Borysthène, Parthenizza et Nikita, Carassbazar et l'éclatant décor de théâtre que dressa Potemkine pour la publicité de son impératrice. Elle choisit aussi les lettres de cette campagne des Russes contre les Turcs qui aboutit en 1789 à la prise de Belgrade, où défilent les Turcs et leurs janissaires, les boyards de Moldavie et leurs belles, les soldats russes et les cosaques juifs, Potemkine et ses compagnons d'armes. Nul doute que M<sup>me</sup> de Staël s'en est

1. Voir plus haut, p. 230, n. 5. Dans son édition des *Lettres à la marquise de Coigny*, Paris, 1914, Lebasteur indique en note les corrections de M<sup>me</sup> de Staël. Celle concernant Gustave III figure p. 38 et celle sur les Américains, p. 15. Il y a des corrections de style parfois bien nécessaires. Certains châtient des audaces qui auraient pu demeurer.

2. *Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne*, publiées par M<sup>me</sup> la baronne DE STAËL HOLSTEIN, A Paris chez J.-J. Paschoud, 1809.

3. Préface, p. VI. Cette préface vivante et intéressante sera violemment critiquée par le *Journal de Paris*, (15, 16 et 17 février 1809) que certaines audaces de pensée et de style semblent avoir beaucoup agacé, critique d'ailleurs assez sottise et bornée. (Voir p. 272, n. 2.)

souvenue quand à son tour elle a parcouru la Moldavie et la Russie, en fuyant Napoléon et ses armées. On retrouve des notations pareilles, mais d'une résonance bien différente.

L'anthologie du prince de Ligne paraîtra au début de 1809 et remportera un succès éclatant, cinq éditions la même année<sup>1</sup>, succès qui sera exploité les années suivantes<sup>2</sup> par le prince lui-même ravi de cette bonne fortune<sup>3</sup>.

\* \* \*

6

[Mars 1808.]<sup>4</sup>

Je suis mort s'il faut recommencer mes [autres]<sup>5</sup> lettres à Joseph II ou changer beaucoup<sup>6</sup>, car je me suis tué pour tâcher

---

1. Auguste de Staël écrit à sa mère, le 21 février 1809 : « Le prince de Ligne a un succès prodigieux. On le lit avec avidité et l'édition est épuisée ». Le 4 mars 1809, il écrit : « Tu demandes des articles sur le prince de Ligne. Tu as vu qu'il y en a eu deux l'un dans le *Publiciste* et l'autre dans le *Journal de l'Empire* qu'on a trouvé si aimable qu'il a fait courir un moment le bruit que tu étais rappelée à Paris. On ne concevait pas comment il se trouvait là ». Sismondi de son côté décrit le « succès extravagant » de l'ouvrage, alors à sa 3<sup>e</sup> édition : « Il serait difficile de trouver dans toute cette crème fouettée un motif pour une faveur aussi immodérée ». (*Epistolario...* p.p. Carlo Pellegrini t. I, p. 274, Firenze, 1933.) Voir plus bas, p. 270, n. 2, les articles de journaux.

2. Voir notamment une autre anthologie en 2 vol. publiée la même année 1809, chez Paschoud, l'éditeur de la première, éditeur et libraire de M<sup>me</sup> DE STAËL, *Œuvres choisies, littéraires, historiques et militaires du maréchal prince de Ligne...* p. p. par un de ses amis, Genève, 1809. Lebasteur la suppose faite par le chevalier de Boufflers. La même année, parut *Œuvres choisies*, par M. DE PROPRIAC, Paris, Chaumerot, qui est attribuée à Propriac et Malte-Brun. (*Nouveau recueil...* p.p. Lebasteur, p. 53, n. 3). Auguste de Staël précise à sa mère le 20 mars que Malte-Brun travaille à un nouveau recueil du prince de Ligne. Dans les archives de Coppet subsistent les épreuves corrigées et des extraits des œuvres du prince, imprimées à Dresde.

3. Il dit souvent sa reconnaissance à sa protectrice littéraire dans les lettres de 1809 que nous publions.

4. *Geneviève de Brabant* dont il est question dans cette lettre fut lue pour la première fois le 14 mars 1808 chez M<sup>me</sup> Séverin Potocka (*Journal de Zinzendorf*, J. MISTLER, *op. cit.*, p. 42). On la joue le 30 mars chez le prince Lichtenstein. M<sup>me</sup> de Staël est Geneviève, Albertine tient le rôle de la petite fille. Lolo Clary est Sigefroy. Schlegel joue l'ermite. (Description assez comique dans le journal de Zinzendorf). Cette lettre date donc du 12 ou du 28 mars.

5. Rayé dans l'original.

6. Il s'agit des lettres sur la guerre des Turcs en 1787-1789, p. 63 et ss. de l'édition de M<sup>me</sup> de Staël.

de rencontrer l'approbation de mon aimable divinité. J'ai marqué icy avec du crayon ce que vous avés envie de passer. Au lieu de la préface j'ai supposé cette 1<sup>re</sup> lettre à Stanislas-Auguste, et la seconde, avant ma seconde entrevue<sup>1</sup>. Ai-je bien fait mon Maître? Vos Rosalies<sup>2</sup>, Arthur<sup>3</sup>, La Tour<sup>4</sup>, Maurice<sup>5</sup>, deux Lichtenstein<sup>6</sup>, un Hongrois, un Souabe, n'accoucheront pas. Quelle différence! Mais moi, je suis toujours gros de voir ou d'entendre la huitième merveille du monde.

Après-demain, après les couches de *Geneviève*<sup>7</sup>, je vous enverrai tout ce dont je suis accouché. Vous en serés la marraine, au lieu de M<sup>e</sup> Eichelbourg<sup>8</sup> qui ne l'est que des Irlandais<sup>9</sup>.

## 7

[1808.]<sup>10</sup>

Voicy, ma chère protectrice, par où l'on peut commencer, à cause des dates. J'ai tâché de me rappeler une lettre que j'ai écrite au prince Henry<sup>11</sup> d'abord après la mort du roi, par conséquent en 1786, avant mes deux lettres au roi de Pologne.

1. Ces lettres à Stanislas-Auguste, roi de Pologne, datant de 1785 et 1786, se trouvent p. 1 et ss. de l'édition Staël.

2. Rzewuska. Voir plus haut, p. 236, n. 3.

3. M<sup>me</sup> de Staël, en 1816, recommande au général Hitroff, ministre de Russie à Florence, M. et M<sup>me</sup> Arthur, irlandais, qu'elle voyait beaucoup à Paris en 1815. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 22). Le mot Irlandais à la fin de la lettre serait donc une allusion à eux plutôt qu'aux O'Donnell, d'origine irlandaise.

4. Peut-être un membre de la famille La Tour et Taxis; Charles-Alexandre avait épousé Wilhelmine-Frédérique de Prusse, duchesse de Mecklembourg-Strelitz, sœur de la reine Louis de Prusse et de la princesse de Solms qu'affectionnait particulièrement le prince.

5. Maurice O'Donnell.

6. Ils étaient quatre, dont Jean qui se distinguera dans la guerre de 1809 (LIGNE, *Fragments*, *op. cit.*, t. II).

7. *Geneviève de Brabant* à sa première représentation ou lecture.

8. M<sup>me</sup> d'Aichelbourg, chez qui M<sup>me</sup> de Staël a loué un appartement. Voir p. 234, n. 3.

9. Voir ci-dessus, n. 3.

10. Cette lettre est de la main de Christine, fille du prince.

11. Il s'agit du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II (1726-1802) que Ligne connaissait très bien (*Annales Prince de Ligne*, t. VII, p. 7). Henri de Prusse emmena Ligne dans un voyage de trois semaines, assez scabreux, d'où il

Passés-moi la querelle d'allemand, parce qu'une lettre est comme une conversation où il échappe une bêtise. On aime dans M<sup>e</sup> de Sévigné Madame de Maintenant <sup>1</sup>.

Tendresse et adoration perpétuelle [*sic*].

Ceux [*sic*] faisant un portrait de plus peut réussir. Ce n'est pas une délation au public, car on connaissait son injustice pour son frère <sup>2</sup>. On voit un inquiet, un ambitieux, un frondeur, et un homme de grand talent. Je dois toujours dire :

« Ai-je bien fait, mon maître?

Du monde entier vous devriez l'être. »

8

[1808.]

Je puis vous donner un brevet de charmes, non seulement comme Armide, mais de celui qui reste *le plus fort, celui de vos beaux yeux*, à moi du plus charmé de vos admirateurs.

Effacés ma suprême bêtise de légèreté, de sot ouï-dire, à plus de 1000 lieues, page 34. Si je l'avais pensé, si j'avais cru avoir été capable d'écrire une aussi grande erreur, horreur, je ne vous l'aurais pas fait lire <sup>3</sup>. Ce soir à 7 heures à mon tendre [*un mot ill.*]. Je travaille comme un diable au 24<sup>e</sup> tome <sup>4</sup>, et comme un ange à être digne de vous.

---

n'obtint que la miniature de Ligne. (*Fragments, op. cit.*, t. I, p. 211). Il n'y a pas de lettre à lui adressée dans le recueil Staël. Il y en a une dans le *Nouveau recueil de lettres*, p. 315. Il est question de lui dans une lettre de Ligne publiée par M<sup>me</sup> de Staël (p. 64). Quant à la date, 1786, qui suit, très difficile à lire, elle concerne la mort de Frédéric II.

1. Dans une lettre à M<sup>me</sup> de Crayen, Leipzig, 1802, il dit : « On va encore me reprocher un jeu de mot[s] voilà le grand jeu des critiques ! On n'était pas si difficile autrefois. On n'a pas fait de reproches à Madame de Sévigné pour avoir écrit « Madame de Maintenant » en parlant de Madame de Maintenon ». (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 357).

2. Allusion à la jalousie de Frédéric II envers son frère et à leurs différends.

3. Il s'agit probablement d'un passage des *Mélanges*, t. 29, 1807, p. 34-35, qui n'a jamais été cité où le prince critique l'édition faite par M<sup>me</sup> de Staël des manuscrits de son père après la mort de ce dernier. Ceci ne pouvait manquer de peiner M<sup>me</sup> de Staël.

4. Ce 24<sup>e</sup> tome, paru en 1801, dans lequel se trouvent les lettres sur la campagne contre les Turcs, qui ont paru dans le recueil de M<sup>me</sup> de Staël.

## 9

[1808.]<sup>1</sup>

Quand vous n'êtes pas un Dieu, vous êtes un honnête homme<sup>2</sup>, n'est-ce pas? Je vous demande votre parole d'honneur de ne parler à personne de cette lettre que je veux ajouter aux autres, parce que ce qui intéresse votre cœur touche le mien.

Si vous ne m'accordés pas cette grâce, je vous reprends tout, mon cher éditeur que j'adore.

## 10

[Lettre à Catherine II.]<sup>3</sup>

V. M. me demande ce que je pense de M. Necker. Voici une conversation que j'ai entendue un jour sur une de ces diligences d'eau (la barque de Bruges à Ostende) dont je me sers toujours pour faire mes revues dans la Flandre maritime où je commande et où j'aime à voir et à entendre des gens de tous les pays et de toutes les classes.

*Un Danois.* Quel ministre que ce M. Necker ! Il n'y en a jamais eu en France comme celui-là.

*Un Hollandais.* Lui ministre, Monsieur, il ne l'est pas. Un ministre est un homme qui n'est pas accessible et qui ne s'entend à rien.

*Un Danois.* Mais il est contrôleur général ou à peu près, ou surintendant. Enfin, je n'en sais rien. Mais il m'a rendu justice, et s'entend au commerce mieux que moi.

*Un Hollandais.* Oh ! si ce n'est que cela, c'est un grand homme d'état ; mais il n'est pas assés habile pour se faire du bien. Il ne pense jamais à lui, ny à son intérêt.

1. Ce billet accompagne l'envoi de la lettre supposée à Catherine II, qui suit.

2. Dans une lettre sans doute de 1810, il lui dit : « Grand homme, bonne femme ». (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 191).

3. Cette lettre est de toute évidence forgée pour faire plaisir à Mme de Staël. Celle-ci eut le bon goût et la prudence de ne pas la mettre dans son anthologie. La lettre est donc demeurée inconnue. Elle est supposée écrite pendant l'exil de Necker en avril 1787, provoqué par la publication de son *Compte-rendu au roi*, qui répondait à d'injustes accusations de Calonne.

*Un Danois.* Il a un défaut ; on dit qu'il est philosophe.

*Un Hollandais.* Qu'on s'arrange donc ! Il ne l'est pas dans un sens, puisqu'il a combattu les philosophes et les gens à spéculation comme M<sup>r</sup> Turgot. Il ne l'est pas dans un autre sens, puisqu'il est extrêmement religieux.

*Un Danois.* Qu'est-ce que cet homme veut ?

*Un Hollandais.* Le bien de la France.

*Un Danois.* Oh ! on ne le lui laissera pas faire. Trop de gens sont intéressés au mal. Mais qu'ils y prennent garde. Si quelqu'un l'arrête, ce sera l'allumette qui mettra le feu aux matières combustibles qui s'amassent depuis bien du tems.

Ainsi parlaient les impartiaux. Ainsi, moi impartial qui ne connaissait [*sic*] pas M. Necker, j'ai rendu compte de cette conversation à M. de Maurepas, croyant qu'il l'aimait encore. Car je ne sais jamais ce qui se passe autour de moi. A présent, Madame, je vois que mon Danois avait raison et que l'exil de M. Necker sollicité par M. de Calonne pour justifier son compte-rendu est cause de tout. Est-ce la faute à lui, s'il avait la faveur populaire ? La voulait-il faire servir à se mettre la couronne sur la tête ? Ce n'était que pour l'affermir sur celle du Roi qui est descendu de son trône en permettant qu'il soit persécuté.

De là, la calomnie sur son compte, la vengeance des méchans qui n'avaient pas eu de crédit sur lui, et les sots propos des indifférens mal instruits, et de là sa mort certaine, non pour une place à laquelle il ne tenait pas mais pour le mal qui remplace le bien qu'il était sûr de faire.

Votre Majesté se souviendra que ne daignant employer que contre les autres souverains *ultima regum ratio* elle permet aux particuliers de se servir de la leur pour oser quelquefois être d'un autre sentiment.

Se rappelle-t-elle un jour que cela m'arriva, dans un de ces chars d'Amphitrite sur la Neva, que je la fis attendre pour une charmante navigation. Elle vantait l'enthousiasme des nations qui en étaient capables. Celui qu'on a pour Votre Majesté, lui dis-je, n'est pas dangereux. S. Nicolas le soutient. Vos signes de croix de la droite à la gauche devant la plus petite église l'entre-tiennent. La barbe des popes dont on baise les popes [*sic pour mains*] en impose.

Mais en France, rien n'arrête et ce qu'on commence à appeler Jacobin, ressemble aux Jacquier<sup>1</sup> [*sic*] qui brûlaient de même les seigneurs et les châteaux : mais on était trop dissipé dans ce pays-là, pour en savoir l'histoire. Ce rapprochement y est, je parie, ignoré.

M<sup>r</sup> Necker aurait sauvé la France par ses profonds calculs, par sa fermeté et ses principes. Je ne puis deviner jusqu'où ira sa destruction. Elle est déjà en assés bon train pour que je n'y rentre jamais. Hélas ! Pourquoi le malheureux Louis 16 n'est-il pas né sur les bords de la Néva et Votre Majesté sur ceux de la Seine ? Avec moins de gloire, sans doute, et tout l'éclat d'un règne immortel il eut été son petit train tout uniment : et vous auriez été, Madame, aussi tranquille à Versailles qu'à Czarskosélo [*sic*]. S. André aurait cédé au S. Esprit avec qui vous vous seriez raccomodé [*sic*] et qui vous inspire si bien<sup>2</sup> et j'aurais passé la plus grande et la meilleure partie de ma vie à vos pieds.

## 11

[1808]<sup>3</sup>

Sans plume, encre et papiers dans la chambre d'une accouchée, je n'ai pas pu vous écrire hier, chère et adorable femme, que je corrigerais le *Bon Pays*<sup>4</sup> tout de suite, en retournant chés moi,

1. La révolte dite Jacquerie des paysans d'Ile-de-France, ou Jacques, contre la noblesse en 1358.

2. Allusion aux principaux ordres français et russe.

3. Écrit au v<sup>o</sup> d'un papier découpé dans un rapport sur des affaires militaires.

4. C'est une allusion au 2<sup>e</sup> vers du poème que M<sup>me</sup> de Staël lui adresse en lui offrant la plume d'or dont il parle plus bas :

« Je cherche vainement à vous répondre en vers  
En moi ce beau pays éteint la poésie [...]   
Acceptez le don que j'ose faire  
A vous de tous les dons généreux possesseur.  
C'est une plume d'or, etc. »

Le texte est connu : M<sup>lle</sup> Ullrichová l'a édité pour la première fois d'après une copie conservée dans les archives de Teplice. Le cadeau est donc de 1808 et du séjour à Vienne (*op. cit.*, p. 79). Le poème se trouve à Broglie avec des variantes insignifiantes. Il y a encore une allusion dans une lettre du prince de Ligne de 1809 : « Quoique toutes vos plumes soient d'or, je ne me sers de celle que vous m'avez donnée que pour écrire mes *Posthumes*, dont elle fera la fortune ». (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 190).

pour qu'on ne puisse pas croire que votre amie la Germanie soit un éteignoir <sup>1</sup>. C'est cependant ce qu'elle est, lorsque vous n'y êtes pas. Votre plume d'or me donne bien de l'embaras. Je ne sais où la mettre. J'ai peur de la perdre. Je n'ai ny clef, ny cassette. Rien chés moi n'est fermé. Tout est ouvert comme mon cœur. Je lui ai fait déjà changer vingt fois de place ; j'ai grondé hier, toute la soirée, ma vilaine famille qui la tournait et retournait sans cesse.

Soyés heureuse que je sois le second ou le troisième dans votre cœur. En aimant et admirant son tyran Geisler [*sic*], soyés [son] <sup>2</sup> un Guillaume Tell pour recouvrer votre liberté, et puis gardés-là. Point de mariage, ny trop d'âme et d'esprit. Vous êtes obligée d'en avoir vous-même. Jouissés de vos triomphes. Regardés autour de vous ; si vous avés le calme [*un mot ill. ou rayé*] de la comparaison, n'en ayés pas la modestie et dites-vous à vous-même : je suis supérieure à tout ce que je vois et que j'entends. Je suis adorée de tous ceux qui me connaissent et admirée de tout l'univers <sup>3</sup>.

12

[Mai? 1808.] <sup>4</sup>

Comme je sais être triste quand il y en a occasion, je le suis de votre [*sic pour* notre] séparation : et comme j'aime à me consoler, je pense que cela vous fera revenir dans ce pays-cy.

Envoyés-moi, je vous prie, pour un moment, les lettres à Joseph II, Kaunitz et Lacy, et les lettres à Ségur <sup>5</sup>. Je vous les renverrai tout de suite.

Bonjour, cher et aimable creuzet, où vous ferés comme tous les chercheurs de la pierre philosophale ; vous y mettrés de l'or.

1. Allusion au 2<sup>e</sup> vers du poème que nous citons à la note précédente.

2. Rayé dans l'original.

3. Allusion probable à quelque démêlé de M<sup>me</sup> de Staël avec Maurice O'Donnell.

4. Les lettres qui suivent sont écrites peu avant le départ de M<sup>me</sup> de Staël qui quitte Vienne le 22 mai. (Voir p. 247, n. 3.)

5. Il figure des lettres à tous ces personnages dans le recueil de M<sup>me</sup> de Staël. Ségur accompagnait Ligne dans le voyage en Crimée.

Bravo. Vous m'envoyés un livre pour un autre. C'est Ségur que je veux, mais je veux que vous gardiés celui-cy.

A 6 heures trois quart [*sic*] chés vous. Chés moi, à 10 heures un quart <sup>1</sup>.

13

[14 mai? 1808.] <sup>2</sup>

Souflés sur celui que vous allés voir à midy ; qu'il se mette à genoux ; et qu'il dise *Veni Sancte Spiritus*. Que ce dimanche-cy soit celui de la Pentecôte, et, pour que le plus petit des Saint-Esprit [*sic*] ne se retire pas de moi encore (ce qui n'arrivera que trop tôt), rentrés chés vous à midy et demi ; et gardés moi jusqu'à 3 heures, si vous n'avés pas d'affaire essentielle ou de répétition <sup>3</sup>. Je ne veux pas en faire de tout ce que j'éprouverai dans 8 jours, à cette heure-cy en me réveillant. Par délicatesse, tâchés chaque jour d'être moins aimable. Ne parlés et ne pensés plus si bien, donnés-nous du vulgaire. Ressemblés presque à tout le monde et ne redevenés vous que lorsque vous recommencerez un voyage triomphal et glorieux comme celui-cy, où vous avés animé bien des statues, et m'avés fait retrouver mon cœur <sup>4</sup>.

\* \* \*

Dans cette intimité de tous les jours. Mme de Staël retrouvait de ce qu'elle avait perdu en perdant son père et le prince paternel devint aussi le confident des pensées les plus secrètes et des amours.

M<sup>me</sup> de Staël s'était soudainement enflammée pour Maurice O'Donnell avec cette violence de passion dont elle avait le secret.

1. Au v<sup>o</sup> : « A madame la baronne de Staël ».

2. Les lettres qui suivent sont de mai. La phrase : « Je ne veux pas en faire de tout ce que j'éprouverai dans 8 jours, etc. » et l'allusion au dimanche daterait donc ceci du 14 mai. Cette lettre a été publiée par M<sup>me</sup> de PANGE, *Madame de Staël et le prince de Ligne, op. cit.*, p. 114).

3. Allusion aux pièces de théâtre, que M<sup>me</sup> de Staël joue à Vienne.

4. Écrit au revers d'un fragment de rapport militaire de 1808, à l'empereur.

Ce héros qu'elle quêtait perpétuellement, comme Chateaubriand sa chimère, venait de se matérialiser une nouvelle fois sous les traits de cet homme de vingt-sept ans, mélancolique, descendant d'Irlandais et soldat. Cet amour était comme les autres, condamné d'avance. O'Donnell était tout aussi incapable que ses prédécesseurs de supporter la domination de cette femme si supérieure et si faible, si exigeante et si démunie. A Vienne, le prince de Ligne fut donc le confident des premières querelles et essaya de l'aider à voir clair en elle-même. Il raisonnait comme Castelforte aux pieds de Corinne, le scepticisme en plus, mais O'Donnell et Barante agirent comme Oswald en fuyant.

\* \* \*

14

[Mai? 1808.]<sup>1</sup>

En style de suicide, quand vous lirés ma lettre, je n'y serai plus<sup>2</sup>. C'est-à-dire que je pars, non pour mes terres, mais pour mes pierres, et que nous vous y attendons demain à dîner, pourvu que cela ne vous dérange en rien<sup>3</sup>. C'est aujourd'hui seul que je me vole à moi-même car, avare de vos derniers momens, je ne veux plus en perdre et nous reviendrons avec vous en ville. Il faut, outre cela, que vous y soupiez demain chés nous.

---

1. La date de cette lettre pose un problème. Elle est écrite en 3 pages qui se suivent sans aucun doute possible et se termine sur : « Toeplitz, le 21 du mois de juin » sans aucune erreur de lecture. Or le prince commence la lettre par une invitation à dîner, donc avant le départ de M<sup>me</sup> de Staël qui a lieu le 22 mai (*De l'Allemagne*, p.p. comtesse de Pange et S. Balayé, Paris, t. I, 1958, p. XXII). En fait, il faut lire en liaison avec la phrase précédente ; le prince pensait la revoir à Toeplitz et lui fixait un rendez-vous le 21 juin. Ordinairement, quand il date, il met *ce* et non *le*.

2. Parodie du style de M<sup>me</sup> de Staël.

3. Le prince avait une propriété de campagne au-dessus de Vienne sur le Kaltenberg qu'il écrit Kahlenberg et une autre sur le Leopoldsberg. Lui-même parle de ces deux refuges dans ses *Mélanges*, t. XXVI, p. 181, et dans le *Nouveau recueil de lettres*, *op. cit.*, p. 115.

Faites votre carossée. Amenés qui vous voulés et servés-vous de mon fiacre en lui faisant dire, par un des gens de M<sup>e</sup> de Ligne <sup>1</sup> qu'il aille vous prendre chés vous à une heure et demie.

Je pense toujours à vous depuis hier <sup>2</sup>. Une larme qui s'échappe à deux beaux yeux fait bien de la peine et du plaisir à recueillir lorsqu'on s'en trouve digne. Mon avis est que vous n'abdiquiés point ou que vous ne preniés qu'un vice-roi qui sentant son bonheur ne s'occupe que du vôtre. Vous aurés toujours de l'esprit pour deux, vous qui en auriés pour les quarante de l'Académie française, quand elle était le mieux composée. On en a toujours assés quand on aime, et celui qui en montre un peu quand il n'est pas aimé, en a beaucoup lorsqu'il est heureux. On se découvre à soi-même et à l'autre mille charmantes qualités. Les lumières paraissent au milieu de la nuit la plus obscure, par la même raison qu'elles s'éteignent sans l'obscurité la plus charmante qui les fait ressortir.

Vous avés un vuide dans le cœur qui arrêtera un quart de votre esprit. Je vous promets la palme du Cid s'il est rempli. Ce que Molière dit sur le vuide, dans la pièce que vous joués <sup>3</sup>, n'est pas un radotage, quoique cela en ait l'air ; et Martine, dont je crois me souvenir dit, avec raison, *qu'elle veut un mari et non un pédagogue* et qui, ajoute-t-elle, n'ait *d'autre livre que moi* <sup>4</sup>. L'homme que j'admire et respecte pour la force de caractère <sup>5</sup> le prouvera bien mieux, ainsi que son esprit et son âme, en vous permettant d'être heureuse et *vous dévouant le reste de sa vie*. Sans cela il

1. La princesse de Ligne était née Françoise-Marie-Xavière, princesse de Lichtenstein, bonne et sensible et point encombrante pour son époux. (DUMONT-WILDEN, *La Vie de Charles-Joseph, prince de Ligne*, op. cit., p. 39 et ss.).

2. Tout ce qui suit concerne certainement une querelle de M<sup>me</sup> de Staël avec Maurice O'Donnell.

3. Le prince pense au dialogue de Chrysale et de Bélise, acte II, sc. VII, sur le corps et l'esprit. *Les Femmes savantes* avaient été jouées par M<sup>me</sup> de Staël, *Philaminte*, Louis de Cobenzl, *Chrysale*, sa sœur, M<sup>me</sup> de Rumbeck, *Martine*, Arthur Potocki, *Vadius*, Oubaroff, *Trissotin*. (OUVAROFF, op. cit., p. 361).

4. Martine dit à propos du mariage d'Henriette : « Il lui faut un mari, non pas un pédagogue ». (*Les Femmes savantes*, acte V, sc. III).

5. Au moment où se dessinera le mariage d'O'Donnell avec la petite-fille du prince, celui-ci écrira de lui : « Une très jolie figure, beaucoup d'esprit et d'instruction. Jolie carrière [...] Bien servi, s'étant partout distingué. Peu de fortune. Mais qu'est-ce que cela fait ? » (*Fragments*, op. cit., t. II, p. 291).

montrerait trop peu d'âme à force d'en avoir. Ce serait un Napoléon destructeur qui ne met rien à la place de ce qu'il renverse. Et votre cœur, s'il n'est pas fixé par un sentiment doux et tranquille, sera toujours comme le flux et le reflux de la mer la plus agitée. La vie est trop courte pour s'exposer sans cesse à des orages. Un Clitandre <sup>1</sup>, un Prosper <sup>2</sup> peut conduire au Port. Je vois dans la lettre où il y a un peu de dureté qu'on s'y attend et si cela était qu'on prendrait son parti. Un charme continuel retiendrait toujours à vos pieds <sup>3</sup>. Votre célébrité flatte même l'orgueil de ceux qui ne peuvent pas vous posséder.

Qui sait si la crainte de voir doubler vos forces dans des opinions mal interprétées ne contribue pas à votre exil? La certitude de vous voir plus occupée du Dieu sérieux de l'hyménée ou de son petit frère l'espiègle que des affaires publiques en ferait changer le détestable et cruel décret. L'amour et la politique vont bien mal ensemble et j'entends mieux l'un que vous autres grands génies qui pensés trop à l'autre.

Le tyran de votre cœur et le tyran de votre cour <sup>4</sup> suspendraient à la fois leur tyrannie et le premier, pour passer *le reste de sa vie avec vous* deviendrait votre esclave.

Mon Dieu ! Que je voudrais le voir à Tépłitz où, dans un jour, vous pouvés être de retour de Weymar. Vous y donneriés le rendez-vous qu'on vous propose, et que je voudrais <sup>5</sup>. Quel plaisir j'aurais à rétablir le calme dans la plus belle âme du monde ! Dieu ne vous a pas donné votre puissant génie pour nuire au bonheur de votre vie. Chassés les inquiétudes, les regrets de ce que vous pouvés vous procurer et les remords de crimes imaginaires, en ne cédant pas à des volontés qui ne me paraissent pas assez déterminées et qui, si elles le devenaient, feraient le malheur de deux personnes.

1. O'Donnell tenait ce rôle le 11 mai (MISTLER, *op. cit.*, p. 57).

2. Prosper de Barante.

3. On voit que le prince crut un moment très possible un mariage entre M<sup>me</sup> de Staël et O'Donnell, ce qui fait mieux comprendre certaines lettres d'elle.

4. O'Donnell et Napoléon.

5. O'Donnell proposait donc à M<sup>me</sup> de Staël un rendez-vous à Toeplitz. Il n'en est pas question dans la correspondance avec O'Donnell, sauf lettres perdues.

Il faut raisonner l'entraînement. Cela paraît contradictoire : mais c'est-à-dire qu'il faut bien examiner s'il existe au point d'être invincible.

Ce ne sont point des conseils que je donne, ainsi que je disais hier, ce sont des avertissements, et je dis toujours : *rentre en toi-même, Octave* <sup>1</sup>.

Il n'y a chés vous à arrêter que votre luxe du beau, du pur et du sublime. Vous êtes la seule personne à qui l'on puisse donner cet avis et plus on en a un qui paraît devoir être suivi, plus on doit plaider contre pour s'en tenir à une heureux résultat.

Je ne serais point heureux si je ne vous vois pas de disposition à l'être. Je veux être rassuré avant votre ..... mot qui m'attendrit trop, lorsque j'y pense <sup>2</sup>. Téplitz, Téplitz, pour tout ce que je viens de vous dire, et le bonheur de vous revoir.

Téplitz, le 21 du mois de juin.

\* \* \*

Leurs discussions, quand M<sup>me</sup> de Staël est encore à Vienne, roulent souvent sur cette Allemagne qui occupe l'esprit de M<sup>me</sup> de Staël depuis des années et dont le prince connaît assez bien la société et quelque peu les écrivains, Goethe et Wieland personnellement. Il aime des poètes et des romanciers, estime les savants physiciens et autres, les historiens, mais n'apprécie pas certains égarements métaphysiques et leur influence sur M<sup>me</sup> de Staël <sup>3</sup>. Il craint chez elle trop de prévention contre les Français, en faveur des Allemands et, pour l'éclairer, rédige à son usage plusieurs notes où il lui détaille ce qu'il a vu, la lourdeur et la grossièreté des Bavares, des Souabes, des Westphaliens et des Autrichiens, l'intelligence plus fine, plus nerveuse, mais l'absence de gaieté et d'imagination de l'Allemagne du Nord, sans soleil. Il veut l'empêcher de généraliser les exceptions que forment Brunswick, Weimar ou quelques pays du Rhin <sup>4</sup>.

1. *Cinna*, acte IV, sc. 2.

2. Le mot « départ », correspondant aux six points de suspension.

3. Voir les lettres suivantes, pendant le voyage de M<sup>me</sup> de Staël en Allemagne.

4. Ces textes ont été édités par F. LEURIDANT. *L'Allemagne vue par le prince de Ligne*, d'après les archives de Belœil. Ce sont de toute évidence des réflexions

Le prince qui attendra l'ouvrage avec impatience s'attribuera une influence sur certains chapitres de *De l'Allemagne* sur la société, les gens de lettres, la conversation. L'opinion du prince de Ligne sur Frédéric II modifia aussi celle de M<sup>me</sup> de Staël<sup>1</sup>.

Quand il essayait de défendre la précellence française, il ne le faisait pas par hostilité contre le germanisme et par ignorance butée, comme bien des critiques français du même temps. Sa connaissance de l'Allemagne manquait de profondeur, il était incapable d'accéder à des idées par trop loin des siennes et montrait beaucoup d'incompréhension envers les savants, les universitaires. Mais il avait eu une connaissance directe bien différente de celle de M<sup>me</sup> de Staël, beaucoup plus brutale. Il connaissait autre chose que des salons et des livres. C'est en essayant de lui ôter ses illusions sur les Anglais — elles persisteront — comme sur les Allemands qu'il lui écrit : « Si une divinité terrestre, la première femme du monde, pouvait se transformer en homme et mettre de côté son génie, quand elle voyage ou quand elle pense, ses arrêts seraient irrévocables. Mais son sexe l'empêche de voir les hommes le verre à la main et de les suivre partout et dans tout ce qui les fait voir à découvert ; les clubs, les tavernes, les campagnes servent à mieux connaître les Anglais. Plus les femmes sont au-dessus des autres par leur imagination, leur éloquence, leur improvisation (s'il y en avait deux dans le monde) plus elles doivent se défier de leurs remarques qui doivent être trop, ou trop peu, à l'avantage des pays qu'elles parcourent. »<sup>2</sup> Cette réflexion met en lumière une limite de M<sup>me</sup> de Staël qui n'en est pas responsable ; parce que femme, elle ne connaît qu'une certaine société riche, aristocratique et littéraire dans toutes ses nuances à travers l'Europe. Par la philosophie, la morale, la religion, elle comprend bien d'autres aspects de l'humanité, mais par la voie spéculative, non par la

---

que fit le prince après des conversations avec M<sup>me</sup> de Staël et qu'il lui adressa. Quoiqu'il en eût, le prince attendit la publication du livre avec impatience. « Que de génie il y a sûrement ou plutôt que d'âme il y aura dans celui de la conversation. Je ne crains que sa prévention pour des gens qui l'ennuieraient bien si elle était condamnée à les mieux comprendre. Elle ne veut lire et ne voir qu'eux. »

1. *Ibid.*

2. *Ma profession de foi sur les Anglais*, lettre à M<sup>me</sup> de Staël, *Annales Prince de Ligne*, t. 4, 1923, p. 37-38.

connaissance directe. Elle voit le monde à travers les vitres d'une berline ou le prisme des idées ; mais parce qu'elle est elle, la vision va parfois loin.

Enfin, il fallut bien quitter Vienne, les amis douteux, les vrais amis, l'homme aimé. Elle pleura en faisant ses adieux au bienveillant prince. Elle s'est, lui dit-il, « enfoncée dans son cœur ». Et elle : « Je ne suis pas fière avec Votre Hautesse, je sais que je l'aime plus sérieusement qu'elle ne m'aime et cet état m'est assez doux, il ressemble à de la supériorité »<sup>1</sup>.

\* \* \*

15

Ce mercredi [Au Kahlenberg, 25 may 1808].<sup>2</sup>

Ah ! Comme vous avez mal fini ! Votre dernière journée a été terrible. Elle était toute à l'âme, et quand l'esprit, par habitude, venait se présenter, à peine y faisait-on attention.

Nous sommes depuis ce moment à la montagne et nous n'en descendrons que demain ou après-demain, puisque nous allons bientôt tous nous séparer. Nous avons perdu en vous notre bon point de ralliement. Vous nous avés gâtés surtout le lundi, le jeudi et le vendredi : et les regrets que je retrouverai à Vienne ne feront qu'augmenter les miens. Il faudrait avoir la force ou la faiblesse de se promettre de ne point parler de vous. Mais cela sera impossible. Votre petit billet qu'on m'a envoyé icy est si bon, si touchant, qu'il n'est pas fait pour me guérir<sup>3</sup>. Il n'y a que le mot reconnaissance qui me choque. Comment n'auriés-vous pas enchanté tout le monde sans ma famille enchantée de vous ? Vous n'avés pas fait danser les pierres et les forêts, mais vous avés fait courir à vous tous les animaux.

Vous en avés vu depuis ce temps-là de plus orgueilleux qui savent tout, excepté qu'ils ne savent rien, et si Socrate qui avait pourtant un démon familier le disait, bien d'autres en devraient

1. Coppet, 24 juillet 1808. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 36).

2. Date *in fine*.

3. Le billet est perdu.

convenir aussi : Déperfectibilisés-vous pour être parfaite, chère et adorable femme. Démystiqués-vous !<sup>1</sup>.

Fénelon s'en est repenti lui-même, et la messe qu'il disait lui faisait pourtant plus beau jeu qu'à un autre. Les mystères de notre religion plus chaude que toutes les autres pourraient plutôt mener à ceux de la nature. Abandonnés-vous au colin-maillard de la vie. Dieu ne permet pas qu'on en ôte le bandeau. Ceux qui veulent d'une main le soulever un peu ne verront pas assés clair pour éviter les précipices et prendront des mots pour des choses<sup>2</sup>. Je me flatte que vos savants de votre charmant Nord de l'Allemagne où vous êtes, seront les esclaves lacédémoniens qui dégoûtaient de l'ivresse. Engagés le cher et excellent duc qui a plus d'esprit qu'eux tous<sup>3</sup> à aller à Téplitz à la fin de juin. Par où vous écrirai-je quand j'y serai? Donnés-moi toute suite [*sic*] votre adresse.

Depuis dimanche soir après avoir vu danser Du Port<sup>4</sup>, je n'ai vu personne et ne sais rien de Vienne. J'avais vu Paméla<sup>5</sup> chez M<sup>e</sup> de Stahremberg qui a dit à Christine : *Je crois que c'est une tête qui conviendra à votre père*. Elle a l'air tranquillisé. J'ai donné hier un petit spectacle à Vienne qui aura cru que nous brûlions :

---

1. Allusion aux Allemands qu'elle doit rencontrer en quittant Vienne et à leurs discussions sur l'Allemagne, la religion, la philosophie... On retrouve cette légère critique dans le portrait d'Elvire. (Comtesse DE PANGE, *M<sup>me</sup> de Staël et le prince de Ligne*, *op. cit.*, p. 116-118).

2. Le prince parle assez souvent de ses opinions religieuses dans les *Fragments*, *op. cit.*, religion simple et sans mondanité, s'embarrassant peu de philosophie, encore moins de théologie.

3. Très probablement, Charles-Auguste, duc de Saxe-Weimar, auprès de qui se trouve M<sup>me</sup> de Staël à ce moment, avec lequel le prince de Ligne est très lié.

4. M<sup>me</sup> de Staël parle à Constant le 15 mai de l'arrivée à Vienne de Duport qu'elle vit danser ce soir-là. (MISTLER, *op. cit.*, p. 106).

5. Paméla (1776?-1831), fille adoptive de M<sup>me</sup> de Genlis, peut-être sa fille naturelle et celle du duc de Chartres, futur Philippe-Égalité, ou de celui-ci et d'une inconnue, élevée avec les enfants légitimes du duc, avait épousé en 1792 Lord Edward Fitz-Gerald, fils de la duchesse de Leinster, mort en 1798 et un peu plus tard le consul américain à Hambourg, Pittcairn, dont elle était séparée. (J. HARMAND, *Madame de Genlis*, Paris, 1912, p. 176 et ss., et la *British bibliography*). M<sup>me</sup> de Staël faillit la rencontrer à Vienne (lettre à Benjamin Constant, 15 mai, MISTLER, *op. cit.*, p. 107). Auguste l'avait déjà prévenue, de Paris, le 25 mars, que Paméla partait pour Vienne et, « tout en adoration pour toi », désirait beaucoup voir M<sup>me</sup> de Staël. Voir aussi plus bas, p. 255.

une illumination pour la fête de Christine <sup>1</sup> et un tout petit, mais très petit feu d'artifice pour faire voir que ce n'était pas un incendie. Je ne réponds pas pourtant que les pompes de la ville ne se soyent pas mises en marche pour l'éteindre.

Je ne dois pas me plaindre de vos brevets. Le mien est trop glorieux pour moi et ma tendresse pour vous vous empêchera de le retirer comme à bien d'autres à qui vous aviés eu la générosité d'en donner trop vite. Mais vous ne verrés pas assés longtemps ceux à qui vous en avés donné, en passant, pour que cela leur arrive. Je suis sûr que votre bienveillance si portée à juger favorablement, en a expédié plusieurs.

Mais aussi qui a jamais réuni le génie et la bonté comme vous? C'est tout votre étonnant et admirable ensemble qui vous fera adorer éternellement, mais jamais de personne plus que de moi.

Au Kahlenberg [*sic*], ce 25 may.

16

[Kaltenberg, 7 juin 1808.] <sup>2</sup>

Ne voilà-t-il pas que je suis fâché que vous soyés si longtemps sans lettres de ma part. Si j'avais cru que vous voulussiés rester si longtemps à Dresde <sup>3</sup>, vous en auriés trouvé, chère et adorable femme, car j'ai toujours le même besoin de vous parler. Tout le monde vous est fidèle. Femmes d'esprit ou non, quarts de savants ou ignorans tout à fait ; gais, tristes, ennuyeux, demi-aimables, importants, importuns, tout vous aime et regrette.

Vous me faisiés sortir le matin : à présent j'ai repris mon cher lit plus que jamais, et pour la première fois de ma vie j'ai fait une tragédie de Saül, d'après la traduction de celle d'Alfieri <sup>4</sup>.

1. L'anniversaire de Christine, fille préférée du prince, était très fêté en famille. Le récit de celui de 1811 figure dans les *Fragments*, *op. cit.*, t. II, p. 282.

2. Date *in fine*. Le prince répond à la lettre que M<sup>me</sup> de Staël lui envoie de Töplitz, le 28 mai. (M. ULLRICHOVA, *op. cit.*, p. 26). Sur le Kahlenberg, voir p. 247, n. 3.

3. Elle y arrive le 30 mai, y reste quelques jours et part pour Weimar où elle reste jusqu'au 20 juin (*De l'Allemagne*, *op. cit.*, t. I, p. XXII).

4. La tragédie d'Alfieri avait été publiée en français en 1802 (*Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, trad. de l'italien par C.-B. PETITROT, Paris, 1802, 4 vol. in-8°. *Saül* est au t. 2). M<sup>me</sup> de Staël parle du théâtre d'Alfieri dans *Corinne*

J'y ai ajouté un mariage d'ambition pour Abner à qui j'ai voulu que Saül promît Michol si David paraissait, et la bataille est regagnée par David, etc. Cela ne vaut pas la peine de vous en ennuyer. Je vous la montrerai cet hiver. En faisant rimer autel à Éternel et Israël à solennel <sup>1</sup>, je me croyais un Racine. Puissé-je avec le tems faire rimer Schlegel à immortel : et cela arrivera après avoir abjuré quelques petites erreurs <sup>2</sup>.

A présent qu'on ne peut plus dire *quelle bonté, quelle grâce ! Comme elle a été aimable encore hier au soir. Comme elle a été sublime avant hier et simple aujourd'hui !* on dit : pourquoi voit-on Paméla chez M<sup>e</sup> de Stahremberg ? <sup>3</sup> Celle-ci est si tranquilisée sur son compte et voit son mari sans cesse à ses ordres, et ne lui échappant que pour un quart d'heure ou deux, que ce serait conscience de lui apprendre cette espèce d'amour auquel je ne crois guerres, qui passera et qui, à la vérité, ne valait pas le voyage. On n'est pas méchant icy. Après avoir dit encore quelques jours que c'est faire jouer un mauvais personnage à M<sup>e</sup> de Stahremberg on n'en parlera plus et le ménage continuera à être heureux.

Que de chagrins et de paroles oiseuses on s'épargnerait si l'on disait : au bout de 15 jours, tout revient au même. Malheureuse importance pour soi et pour les autres qui trouble souvent la société ! Pauvres faux-calculs qui chassent quelquefois le bonheur qui viendrait de lui-même se présenter.

---

(O.C., Paris, 1820, t. VIII, p. 251 et ss.), le fait attaquer par Oswald et fait défendre par l'héroïne *Saül* plus particulièrement pour ses qualités lyriques (p. 257-259). Le prince lisant *Corinne* à Vienne et ayant bien connu le poète (*Fragments, op. cit.*, t. I, p. 167) adapte l'œuvre et la publie dans ses *Mélanges*, t. 32, 1809, p. 101 et ss. Il dit dans la préface qu'il a mis à la faire « cinq matinées de sept heures chacune » (p. 103). Il y ajoute des commentaires qui reprennent ceux qu'il fait ici à M<sup>me</sup> de Staël.

1. On relève en effet :

« Qu'il m'immole, s'il veut, sur les pieds de l'autel ;  
Mais que j'y voie encore adorer l'Éternel. » (p. 113)  
« Un reste de venin des prêtres d'Israël,  
Fera de tous vos jours un tourment éternel ». (p. 117)  
« Couvrons-nous tous de cendre et revoyons l'autel,  
Où David invoquait le grand Dieu d'Israël. » (p. 119)

2. Allusion probable aux théories de Schlegel énoncées dans son retentissant cours de littérature à Vienne et plus particulièrement à ses opinions sur Racine.

3. Voir plus haut, p. 253, n. 5.

J'ai été une seule fois chez cette *vertu récompensée* qui m'a assuré sur les reproches qu'elle a fait [*sic*] à son espèce de mère à votre égard, qu'elle travaillait à réparer ses torts et qu'elle se croyait sûre d'y réussir <sup>1</sup>.

Hélas ! 12 pages de mon lit au vôtre ne me coûtaient rien. Dans un quart d'heure j'avais ou j'allais recevoir la réponse. Mais il me faut un mois pour celle-cy. Si, en rétrécissant l'esprit et le cœur, le vainqueur du monde pouvait le rétrécir, je m'en consolerais. S'il pouvait approcher Copet de Töplitz, si le Code Napoléon abrégait les distances, j'y souscrirais de tout mon cœur <sup>2</sup>.

Je suis charmé que somme totale vous ayés été contente de mon excellent Gentz <sup>3</sup>. C'est ce qu'il est précisément, capable d'amitié, de reconnaissance et d'enthousiasme : j'ai été sûr d'abord que vous chanteriez ensemble votre *Credo in Anglos* et que vous partageriez son amour et sa haine. Mais celle-ci qui est partagée avec tout le monde n'est pas éclairée chés lui. Il ne fait pas les honneurs de la scélératesse et en regarde les immenses calculs comme des bêtises ou des traits de folie jetés au hasard.

C'est votre [*sic*] premier écrivain à ce qu'on dit. En français il est très clair, ce qui est rare pour un Allemand et, quoique sans élégance, j'ai vu de ses mémoires aussi bien écrits que pensés.

1. De tout temps, le salon de M<sup>me</sup> de Genlis fut le centre de méchancetés sans nombre contre M<sup>me</sup> de Staël très jalouée par la maîtresse de céans. M<sup>me</sup> de Staël lui attribuait de basses dénonciations qui eurent leur part dans son exil de l'hiver 1803. L'ouvrage de M<sup>me</sup> DE GENLIS, *De l'influence des femmes sur la littérature française...* Paris, 1811, ouvrage purement alimentaire, contiendra une attaque violente et tout à fait hors de propos contre M<sup>me</sup> Necker, attaque qui touchera vivement sa fille, elle-même dans une situation considérablement aggravée après la mise au pilon de *De l'Allemagne*. On a publié en 1831 une nouvelle de M<sup>me</sup> de Genlis intitulée *le Château de Coppet en 1807*, complète fantaisie et médiocre littérature. Le prince de Ligne connaissait M<sup>me</sup> de Genlis d'avant la Révolution (F. LEURIDANT, *Annales Prince de Ligne*, t. XIII, p. 7 et ss.). Elle parle de lui aimablement dans ses *Mémoires* publiés en 1825 et lui-même fort mal d'elle dans ses *Mélanges (Notes sur la Correspondance littéraire de La Harpe*, t. 27, 1804, p. 81 et 119, par exemple et t. 29, 1807, p. 245, où il la traite d'hypocrite). Cependant en 1811 il acceptera de servir de parrain à la confirmation de Casimir Baecker, fils adoptif de M<sup>me</sup> de Genlis.

2. M<sup>me</sup> de Staël fait allusion à cette plaisanterie dans sa lettre au prince le 24 juillet (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 37).

3. Le 28 mai, elle fait au prince le récit de cette rencontre avec un enthousiasme qui ne l'empêche pas de voir certains défauts de l'homme. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 26).

Que d'honneur vous avés déjà fait à présent à une quantité de mâchoires pesantes que vous avés rencontrées. Vous aurés trouvé un peu creux, je parie, ceux que vous aviés cru profonds, et vous ne les gâteriés plus en leur faisant croire qu'ils sont les premiers du monde. D'ailleurs, si l'on paraît devant vous à son avantage, cela n'est pas étonnant pour le plus beau des caractères qui aime à trouver bien et à faire valoir, et pour votre puissant génie qui sait tout animer et communique ses rayons. Au lieu de la devise fatte et pédantesque *Je me consume en éclairant*, vous pourriés prendre celle du soleil qui éclaire, nourrit et vivifie<sup>1</sup>. Si vous n'étiés pas capable de me faire la leçon comme à Ismaël<sup>2</sup>, je tomberais à vos genoux aussi pour vous adorer.

C'est ce que je fais pourtant non comme un Incas [*sic*], mais comme *sensible*, ouy madame, *sensible* connaisseur et reconnaissant. L'Almanach de mon cœur s'y prête, mais celui de Gotha s'y opposerait. Avec 20 ans de moins pour moi et 20 Rosalies en homme de moins pour vous, je vous suivrais partout. Mais passés, présens ou futurs, voilà ce qui doit occuper nécessairement des places dans votre cœur incertain qui moyennant ses irrésolutions ne récompense personne légitimement ny autrement. Moi Diogène en femmes, sans cela, j'aurais éteint ma lanterne, et, restant allumée, elle me fait voir dans les autres bien des choses qui en empêchent.

Celle dont le cœur m'a fait pleurer n'a pas autant d'esprit que celle qui me fait rire souvent par le piquant du sien dont elle est avare pour tant de monde, mais est bien plus sensible. Aussi je quitte celle-cy plus aisément que je n'ai quitté l'autre que je vas [*sic*] rejoindre avec plaisir. Pour vous, espèce de divinité, on

---

1. Il reprend ici ses métaphores de la lumière et de la chaleur rayonnante qu'il aime à lui appliquer et qu'il change pour les métaphores de l'eau, des lacs et de la mer, quand il veut la tempérer : « Voyagez en éclairant comme le soleil votre cadet. Vous aviez un peu échauffé notre société à Vienne. Je crains bien de la retrouver à la glace ». (Lettre publiée dans le *Nouveau recueil de lettres*, *op. cit.*, p. 57).

2. Allusion à *Agar dans le désert*, pièce de M<sup>me</sup> de Staël jouée à Vienne le 14 février chez la comtesse Zamoiska. Albert jouait l'ange, Albertine était Ismaël et M<sup>me</sup> de Staël, Agar. (MISTLER, *op. cit.*, p. 40, citant le journal de Zinzendorff et les souvenirs de Caroline Pichler). On attribua au prince un bon mot sur Agar, suivant lequel on aurait dû l'appeler la justification d'Abraham (OUVAROFF, *op. cit.*, p. 362).

est toujours dans l'ivresse de l'enthousiasme qui ne permet pas de croire qu'on se sépare de vous qu'on porte toujours avec soi.

On croit vous entendre ; on se nourrit de vous. Les sons de vos paroles suivent et accompagnent comme ceux d'une cloche qu'on entend encore après avoir fini de sonner. Ainsi que je vous ai dit, vous n'êtes, pour votre malheur, sur aucune ligne, et personne ne pourrait se trouver sur la vôtre <sup>1</sup> : et moi Ligne, je ne suis non plus sur aucune en admiration et adoration pour vous, chère et très chère à moi <sup>2</sup>.

Au Kaltenberg, ce 7 juin.

On fait trop pour éviter et trop peu pour faire la guerre. Je crains encore les demi-moyens, les demi-mesures. Satan seul sait ce qui en adviendra <sup>3</sup>.

17 <sup>4</sup>

[Töplitz, ce 22 juillet 1808.] <sup>5</sup>

C'est dans ce lieu *honoré par les pas, éclairé par les yeux*, que vous

1. Le prince fait dans une lettre le même calembour à propos de M<sup>me</sup> de Staël qui inspire l'admiration, dit-il, « par des ouvrages qui la mettent hors de Ligne ». (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 159).

2. Calembour repris par M<sup>me</sup> de Staël dans une lettre au prince (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 41. « Vous me désirez moins que l'année dernière parce que vous me connaissez. Repartons de l'inconnu. J'irai me remettre en ligne »).

3. La guerre entre la France et l'Autriche éclatera en avril 1809.

4. Dans la suite des lettres du prince s'intercale ici une lettre du 19 juillet 1808 publiée dans le *Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 52. Cette lettre ne figure pas dans la série de Broglie. Mais elle a bien été envoyée à M<sup>me</sup> de Staël, ainsi que le prouvent certains recoupements. A la phrase : « On dit que vos lettres pleuvent à Vienne et moi je n'en ai qu'une » répond celle de M<sup>me</sup> de Staël : « Vous me dites que mes lettres pleuvent à Vienne, j'écris autant et plus à vous que vous ne m'écrivez ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 36). Donc M<sup>me</sup> de Staël répond le 24 juillet à celle du 1<sup>er</sup> juillet 1808. De plus la phrase concernant Benjamin Constant a un écho dans la lettre de M<sup>me</sup> de Staël du 24 juillet toujours, où se trouvent quelques lignes en P.S. de Constant qui répond très nettement aux amabilités du prince sur sa famille. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 37. — Voir aussi plus bas p. 262, n. 2).

5. Il répond à la lettre de M<sup>me</sup> de Staël du 8 juillet (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 30), ainsi que le montre la première phrase sur le marronnier. M<sup>me</sup> de Staël disait : « Répondez-moi longuement dans votre lit en présence du grand maronnier [*sic*] ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 32). De même la phrase sur le « petit

avés sanctifié en y entrant et à l'ombre du gros maronnier qui empêche le soleil d'éclairer mon lit<sup>1</sup> et mon papier, que je me livre à toute ma colère. Rendés grâce au ciel de ne m'avoir pas fait naître susceptible, comme le petit baron qui n'a pas remarqué le plaisir que j'avais à le voir et à le recevoir<sup>2</sup>.

Un doute avec votre enthousiaste ! *Si je vous aime encore !*<sup>3</sup> Pourrais-je faire autrement ? Avant de séduire, vous commandés, et puis vous touchés, vous intéressés. Quelques heures de confiance, quand je trouvais Votre Majesté sans cour, me faisaient plus d'honneur et de plaisir que je n'en ai jamais eu. Or *honneur et plaisir* sont ma devise. Je conviens bien que *sérieux et mélancolie* vaudraient mieux. Mais comment voulés-vous qu'on ait ce bonheur avec vous ? Votre manière brillante, animée et animante empêche cette conversation. Une idée sublime et imprévue inspire une sorte de joie. On est fier de l'entendre. L'âme en sourit, comme lorsqu'on découvre une grande vérité. Ce n'est que le lendemain quand on y réfléchit qu'on trouve la profondeur qui vous assure la supériorité sur tout ce que j'ai vu en hommes et en femmes.

Vous avés beau faire pour vous rendre pesante. Vous voudriés bien même n'être pas aimable. Vous êtes, malgré vous, l'arrière-garde des beaux jours de la France. Faites en sorte que votre projet sur Vienne ne soit pas un *château en Espagne*. Vous y serés encore mieux que l'hiver passé, si cela est possible. Vous gagnés à la réflexion. On a été étonné, et puis entraîné. Chacun s'est raconté depuis cent traits d'une bonté ineffable qui ont bien ajouté à votre réputation.

---

baron » répond à celle de M<sup>me</sup> de Staël : « Mon pauvre enfant s'ennuye à périr à Vienne et prétend que vous l'avez reçu froidement. Il est déjà susceptible comme sa mère ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 31).

1. Quand elle visite le château de Teplice, propriété du gendre du prince de Ligne, Clary-Aldringen, elle s'attarde dans « la chambre que le prince de Ligne habite chaque été, et où tant d'esprit est passé de sa plume sur le papier ». (Rapport de police traduit par MISTLER, *op. cit.*, p. 147).

2. Voir p. 258, n. 4.

3. M<sup>me</sup> de Staël projetant de retourner à Vienne l'hiver suivant lui dit, toujours dans sa lettre du 8 juillet : « Mandez-moi d'abord si vous voyez que vous m'aimez encore au mois de décembre ». Question fréquente chez elle, qui montre sa perpétuelle inquiétude.

Vous croyés être comme un joueur de paume dont la main tremble quand ensuite il se met à écrire. Telle dissipation dont vous sortiés, un quart d'heure de tranquillité ou plutôt d'inspiration vous rendra Corinne. Excepté l'homme par excellence à qui je veux plaire et avec lui caballer contre vous <sup>1</sup>, mettés vos Suisses *à la porte*, renvoyés tous les visiteurs des environs et travaillés.

Comme il n'y a que vous à qui j'écrive hors de l'endroit où je suis, j'ai envoyé dans une lettre de Christine à Euphémie <sup>2</sup> trois phrases de *Bélisaire* <sup>3</sup> que je ne vous dirai pas, à ma chère Rosalie pour la punir du goût pour son auteur, car elles sont en faveur de tout ce qu'elle déteste et je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus fort. Le sévère Geoffroi <sup>4</sup> n'osera pas les relever, mais ne va-t-il pas tomber sur un pauvre Autrichien, votre protégé? Peu m'importe. Quoique j'aye renoncé à la moitié de la devise dont je vous parlais, 3 ou 4 phrases si ingénieuses entre autres, en mon honneur, m'en feront beaucoup, dans cette charmante notice qui vous en fera aussi, car me faire valoir est un tour de force <sup>5</sup>.

J'espère que l'un de ces jours la capucine Genlis nous donnera un Coriolan qui fera grâce à Rome en se faisant catholique, puisqu'elle fait peu de cas de l'histoire et beaucoup du pardon des injures <sup>6</sup>. Cette partie que vous possédés bien tient à la grandeur de votre âme, et point du tout à votre christianisme. Vous auriez été une païenne tout aussi vertueuse : et démentés bien l'un de ces sentimens, qui courent les rues : *on ne sait point aimer, ne sachant point haïr*. Il y en a deux cents comme cela sur la morale, la guerre et la connaissance du monde, contre lesquelles [*sic*] je me suis inscrit en faux dans mon ouvrage.

1. Certainement allusion à Benjamin Constant.

2. Euphémie, seconde fille du prince (1773-1834), mariée en 1798 au comte Pallfy.

3. Trois phrases tirées du roman de M<sup>me</sup> DE GENLIS, *Bélisaire*, paru en 1808.

4. Geoffroy, le critique dramatique du *Journal des Débats*, qui n'était pas bienveillant pour M<sup>me</sup> de Staël. Le prince de Ligne croyait que ce serait lui qui rendrait compte de son livre. Ce sera Féletz (Voir p. 270, n. 2 et 272, n. 1).

5. Il s'agit de la préface de M<sup>me</sup> de Staël pour le livre du prince de Ligne qu'elle prépare, préface dont il a déjà connaissance, semble-t-il, sans doute en manuscrit.

6. Le prince critique à la fois la fantaisie qui préside aux romans historiques de M<sup>me</sup> de Genlis, sa conversion au parti dévôt et son hypocrisie.

A propos de guerre, nous sommes trop en état de la faire par des mesures très sages, dans lesquelles sont entrés les deux O'Donel [*sic*], pour l'avoir de longtems <sup>1</sup>. Personne chés nous [*sic*] fera le voyage de Bayonne <sup>2</sup>. Je vais faire celui de Presbourg où j'ai ordre d'aller avec mes gardes au couronnement de notre jolie Impératrice <sup>3</sup>. Les bons arrangements qu'a faits l'Empereur dans toute la monarchie nous promettent un règne heureux tel qu'il le mérite et un hiver bien tranquille suivi de plusieurs autres : ainsi, arrivés-nous en toute sûreté. Avés-vous reçu mes deux lettres à Weymar, une à Francfort et une autre à Copet que je vous ai adressée [*sic*] d'icy il y a 15 jours? Rassurés-moi là dessus <sup>4</sup>.

N'entendés-vous pas de Copet le grand O'Donel parler et ne le voyés-vous pas donner ses grands mouvemens au corps de ses miliciens : et le neveu les racourcir, en tâchant, ainsi que l'oncle de parler à leur âme <sup>5</sup>?

On dit <sup>6</sup> que Seckendorf <sup>7</sup> menace même de sa pointe, et que

---

1. Sous l'impulsion de Philippe de Stadion qui reconstitue un parti de la guerre, l'archiduc Charles améliore l'armée, institue une Landwehr ou réserve. Les O'Donnell, l'oncle surtout, y jouent un grand rôle. Ces détails répondent à M<sup>me</sup> de Staël : « Je crois que la guerre avec l'Autriche n'aura pas lieu cette année. On voudra peut-être laisser respirer les esprits quelques mois » ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 31).

2. Le voyage à Bayonne des princes d'Espagne, faits prisonniers et enfermés à Valencey.

3. L'impératrice Maria-Ludovica d'Este, que l'Empereur François 1<sup>er</sup> avait épousée en 1808 à Vienne, pendant que M<sup>me</sup> de Staël s'y trouvait. Elle avait assisté aux fêtes. (*De l'Allemagne, op. cit.*, t. I, p. 124 et ss.) et fut présentée à la cour. A Presbourg, l'impératrice recevait la couronne de Hongrie.

4. Les quatre lettres subsistent, celles du 25 mai, du 7 et du 21 juin, du 1<sup>er</sup> juillet. Mais M<sup>me</sup> de Staël les reçoit difficilement. Le 22 juillet, le prince est très étonné que ses lettres n'arrivent pas : à cette date il en a envoyé six. Il s'en est donc réellement perdu une. Le 24 juillet, elle accuse réception de celle du 1<sup>er</sup> juillet. Le 13 août, elle n'a encore que celle-là. Or trois sur quatre sont à Broglie où manque précisément celle du 1<sup>er</sup> juillet. Déjà le 10 juin, elle s'inquiétait de ce silence dans une lettre à Maurice O'Donnell (MISTLER, *op. cit.*, p. 166) et encore le 18 juin (*Ibid.*, p. 174).

5. Voir ci-dessus n. 1.

6. Ici on change de feuillet. Les pages sont numérotées, le verso du feuillet précédent 2 et celui-ci 3.

7. Le poète Léon de Seckendorff avait fondé à Vienne une revue littéraire, le *Prometheus*, six numéros, dont les deux Schlegel et l'auteur dramatique Johann Heinrich Collin devinrent les principaux collaborateurs. (*De l'Allemagne*,

votre Vincent Bathiani<sup>1</sup> travaille à son histoire. Ce sont deux zéphirs, deux papillons en comparaison de tous les gens d'esprit que vous avés trouvés à chaque poste. C'est bien à présent que je laisserai à d'autres de vous combattre en champ clos, après s'être frotté d'huile. Je serai plus Numide que jamais à votre égard, et souvent Parthe en partant. Ah ! mon Dieu, je crois que je viens de dire une de mes bêtises.

Quel plaisir de m'en entendre grondé [*sic*] par vous ! Oh ! M<sup>r</sup> Benjamin<sup>2</sup>, protégés-moi. Oh ! M<sup>r</sup> Mathieu<sup>3</sup>, priés pour moi. Vous êtes comme les maris qui ne connaissant pas le véritable reprochent toujours à leurs femmes l'amant qu'elles n'ont pas. Si vous n'aviés pas sur moi l'ascendant que vous devés avoir sur tous les êtres sensibles, vous trembleriés au nom de ma chère princesse de Solms<sup>4</sup> qui est icy. C'est peut-être la femme que vous aimeriés le plus au monde. C'est la grâce et la bonté permanente [*sic*]. Je ne puis vous donner d'autre échantillon de son goût que par ses manuscrits de *Corinne* dont je vous ai parlé, car il était plaisant l'année passée de la lui voir copier, presque en entier sans s'en appercevoir : et vous sentés bien que ma moquerie

---

t. I, p. XII ; Comtesse DE PANGE, *August Wilhelm Schlegel et Madame de Staël*, Bruxelles, 1938, p. 217 ; MISTLER, *op. cit.*, p. 119). Il sera tué le 6 mai 1809 au combat d'Ebelberg où se distinguera Maurice O'Donnell (MISTLER, *op. cit.*, p. 133 et 257).

1. Vincent Bathiani avait déjà publié un livre sur la Hongrie, intitulé *Über das ungrische Küstenland, in Briefen...* Pesth, 1805, dont un exemplaire dédié à M<sup>me</sup> de Staël se trouvait dans la bibliothèque de celle-ci, maintenant au château de Broglie.

2. Le prince connaissait quelques membres de la famille de Constant. Il écrit à Constant Villars : « Je suis *Constant*, aussi moi, dans mon amitié pour votre famille ». (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 369. — Voir aussi plus haut, p. 258, n. 4.

3. Montmorency. Allusion à son extrême piété.

4. Dans sa lettre du 28 mai [1808], M<sup>me</sup> de Staël en parle au prince : « On m'a raconté [...] que vous aviez beaucoup aimé la princesse de Solm [*sic*] et moi qui vous ai pardonné Rosalie [Rzewuska], je ne sais pourquoi une vive jalousie m'a saisie pour le temps où je ne vous connaissais pas ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 27). Elle était sœur de la reine Louise de Prusse et le prince l'aimait beaucoup. A propos d'elle, le prince dit : « Je ne lui connais pas une seule imperfection. Elle est aimable au point juste, distinguée et distinguant [...] Cette jolie sœur de la belle et malheureuse reine de Prusse est la seule au monde que j'aurais voulu avoir pour femme ». (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 164-165.)

allait son train, car je prétendais qu'elle voulait après sa mort passer pour avoir été volée par vous <sup>1</sup>.

Comme je suis extrêmement jaloux, j'ai à vous demander si vous n'avez pas trouvé tous vos auteurs épuisant la matière et ne laissant jamais rien à désirer, ny à deviner, n'écouter jamais, pensant à ce qu'ils vont dire. S'ils peuvent se corriger de cela, et de l'in vraisemblable, grâce à vous, la littérature en général vous aura la plus grande obligation. Eh ! qui en effet est plus en état que vous, femme supérieure ! Voyagés en éclairant comme le soleil votre cadet. Vous aviez un peu échauffé notre société à Vienne. Je crains bien de la retrouver à la glace. Je n'en ai pas entendu parler depuis que j'en suis parti. 3 morts : M<sup>e</sup> Santa Cruz, Périgord <sup>2</sup> et ce pauvre d'Anteuil <sup>3</sup> tout à moi qui m'a fait écrire un moment avant de mourir, me font bien de la peine. Cecy est une de celles que je serais fâché de ne pas sentir. N'en ayés jamais de raisonnables, car je les partagerai plus que vos profondes.

Vos 25 louis pour M<sup>lle</sup> Murray qui me font bien plaisir m'ont bien l'air d'être un tour de votre façon <sup>4</sup>. Mais vous ne voudriés pas qu'on l'approfondisse. Si notre gros volume est passablement reçu, ne pourriés-vous pas en risquer un autre ? Les vrais mémoires de Bonneval <sup>5</sup> que vous avés, avec deux petites histoires,

---

1. Le 1<sup>er</sup> juillet le prince écrivait déjà à M<sup>me</sup> de Staël : « Ma sentimentalité est toute ici à la charmante princesse de Solms, qui y a un droit de plus par le plaisir qu'elle a à vous lire et à parler de vous ». (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 56).

2. Il était le neveu et l'héritier de Talleyrand. Dans sa lettre du 8 juillet au prince de Ligne, M<sup>me</sup> de Staël en parle aussi : « M<sup>r</sup> de Talleyrand est au désespoir de la mort de Louis de Périgord à Berlin ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 30).

3. Il figure dans une lettre du prince à la comtesse de Rumbeck, Teplitz, septembre 1811. (*Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 345).

4. Dans sa lettre du 8 juillet, M<sup>me</sup> de Staël lui annonce qu'elle enverra vingt-cinq louis pour M<sup>lle</sup> Murray (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 31) qui servait de secrétaire au prince (elle était née en 1750 à Bruxelles et vivait pauvrement à Vienne. Voir les articles de Leuridant cités p. 230, n. 5). Le prince parle de ces vingt-cinq louis dans une lettre s.d. à M<sup>lle</sup> Murray citée dans les articles précédents.

5. Le prince les avaient publiés dans les *Mélanges*, M<sup>me</sup> de Staël ne les retint pas. Ils parurent dans les *Œuvres choisies*, publiées la même année, sous le titre : *Mémoire sur M. le comte de Bonneval* (t. I, p. 258 et ss.). Le prince attaque dans sa préface (p. 259) l'édition dont il parle à M<sup>me</sup> de Staël : *Mémoires du comte de Bonneval avec des notes historiques...* par M. GUYOT DESHERBIERS, qui avaient paru en 1806 à Paris.

peuvent piquer la curiosité du public, car il y a un an que le *Journal de l'Empire* a rendu compte des faux dont on venait de donner une édition avec des notes tout aussi mal trouvées. Je pourrais vous envoyer quelques conversations avec Voltaire et Rousseau<sup>1</sup> et quelques lettres aussi, je ne sais plus sur quoi. Parlés, seigneur. Vous serés obéi. Une femme comme vous qui n'a pas d'imagination n'a pas autre chose à faire que d'être éditeur et de s'y enrichir.

Nous verrons tout cela cet hiver-cy à Vienne où pour garder votre or pour votre bienfaisance, il ne faut plus que vous viviez si grandement. Donnés un mauvais et court souper à ma façon une fois par semaine, et tous les jours un petit dîner pour deux ou trois de vos serviteurs comme moi qui se retrouveront. Ne dépensés pas 2000 florins pour moi [sic]<sup>2</sup>. Que d'obligations n'ai-je pas au tems présent qui m'a appris à compter, d'abord en me privant de 200 mille florins de rente pour en conserver 20 en Empire et mon rang ; ensuite en me les reprenant et me manquant de parole pour un hôtel à Aix-la-Chapelle que je m'étais réservé pour vendre<sup>3</sup>. Je n'ose pas vous dire que depuis que je ne vous ai vu j'ai fait 2 tragédies et une comédie<sup>4</sup> : vous vous moqueriés

1. Le 13 septembre, elle lui demande d'envoyer les deux textes (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 45) : « Mes deux conversations avec Jean-Jacques » (p. 316 de l'édition Staël), « Mon séjour chez M. de Voltaire » (p. 323, de la même édition). Ces textes remporteront un vif succès. (Voir p. 270, n. 2).

2. « J'ai six plats à diner, raconte le prince, cinq à souper. Arrive qui veut, s'assoit qui peut. Quelquefois lorsque les soixante personnes qui la [la maison] fréquentent arrivent ou s'y rencontrent en partie, mes chaises de paille n'y suffisent pas et on s'y tient debout en flux et reflux comme au parterre ». (*Fragments, op. cit.*, t. I, p. 249). La comtesse Potocka parle aussi de la frugalité des soupers : « Ses modestes chaises de paille, son gigot de mouton, son immortel morceau de fromage, donnaient lieu à mille plaisanteries spirituelles fort bien reçues ». (*Mémoires, op. cit.*, p. 178).

3. La révolte des provinces belgiques puis la conquête française l'avaient privé de tous ses biens. Il se réfugia à Vienne en 1794, ruiné et en disgrâce. Il perdit à peu près en même temps un hôtel à Aix-la-Chapelle. (DUMONT-WILDEN, *op. cit.*, p. 322). Au moment du passage de Napoléon à Vienne après Austerlitz, Talleyrand avait voulu ménager à Ligne qui n'y tenait pas une entrevue avec Napoléon pour lui faire rendre ce dernier bien, injustement séquestré. Napoléon n'eut pas le temps. En 1811, le prince n'avait toujours reçu aucun dédommagement ni de la France ni de l'Autriche. (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 148, 278 et 285).

4. Dont le *Saül* d'après Alfieri dont il parle dans une précédente lettre. (Voir p. 254). Le même volume des *Mélanges* contient *Don Carlos*, tragédie en cinq

trop de moi. Ce sera bien pis quand vous les lirés. Cela me fera 2 ou 300 florins tout en disant, quand ceux qui ont mes ouvrages me demandent un tome de plus : *Mon Dieu, Monsieur, il n'en vaut pas la peine. Je ne l'ai pas, mais je crois que tel libraire l'a*, et ce libraire est un de mes gens qui va recevoir l'argent. C'est ainsi que pour me venger d'être mal chanté et mal compris dans des couplets de fête et petit spectacle, j'ai fait payer bien des petites bêtises.

En voilà assés que je vous donne gratis, chère et adorable femme. Dieu ! Je ne me donnerai peut-être pas peine de vous parler de mon adoration et admiration : prenés garde que cet hiver, je ne vous aime trop et vous me disiés : M<sup>r</sup>, pour qui me prenés-vous ?

Téplitz, ce 22 juillet 1808.

18

[20 (?) septembre 1808.]<sup>1</sup>

C'est de quoi devenir fou et c'est ce qui me dégoûte avec raison d'écrire hors de la ville. Hors les lettres où l'on vous dit : Je me porte bien, comment vous portés-vous, les imbécilles chargés de déranger une des plus grandes douceurs de la vie, trouvent mal ou entendent finesse à tout<sup>2</sup>. Il n'y a pas eu cependant la plus petite légèreté, plaisanterie politique, ny imprudence dans 2 lettres à Weymar, 1 à Francfort et 3 de Téplitz à Copet. Cela fait 6, chère et adorable femme, quoique vous n'aimiés pas les sciences exactes<sup>3</sup>. Aussi je n'en sais pas davantage.

---

actes, évidemment d'après Schiller et l'*Heureux mauvais conseil*, comédie en deux actes.

1. Il répond à la lettre du 13 septembre de M<sup>me</sup> de Staël qui lui demande ce qu'il y a de vrai dans les accusations portées contre elle à propos de Gentz (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 47). D'autre part il lui annonce sa nomination au grade de maréchal dont elle le félicite immédiatement le 26 septembre (*ibid.*, p. 47). Cette lettre est donc écrite vers le 20 septembre. Elle est incomplète, 2 p. seulement. Elle s'interrompt sur un passage concernant Gentz. Comme M<sup>me</sup> de Staël lui parlait aussi de ses démêlés avec Maurice O'Donnell, il est possible qu'il ait répondu sur ce sujet dans la partie manquante supprimée à cause de cela par elle ou par d'autres.

2. Le cabinet noir autrichien.

3. Voir p. 261, n. 4.

Au fait. Vous ferés tout le bonheur de tous ceux qui ont vu et admiré l'hiver passé à Vienne en y arrivant<sup>1</sup>. Cette superbe bêtise de nous voir toujours près d'être écrasés, que c'est notre tour, etc., que c'est plutard [*sic*] etc., n'existe que dans l'imagination des *Menschfreund* qui par amour pour l'humanité voudraient faire encore périr un million d'hommes, pour avoir de la tranquillité. Chaque puissance ressemblera à Sosie qui n'était pas battant de peur d'être battu.

Si j'étais obligé à être l'un pour ne pas être l'autre, je ferais jouer avec toute ma musique, avant le combat, les *Folies d'Espagne*. Si nous étions attaqués, ce serait un beau moment pour les Hongrois qui, au lieu de parler du mode qui est si à la mode chés les nations babillardes, courraient dans l'instant au nombre de 150 mille, le sabre à la main où l'on voudrait.

Pendant qu'on arrange toutes ces manières et points de défense, je fais le beau avec un beau cheval et un bel uniforme à toutes nos cérémonies d'entrée et de couronnement<sup>2</sup>. On m'a fait maréchal de la meilleure grâce du monde<sup>3</sup> : et la cordialité des baisers de nos moustaches, à cette occasion, m'a consolé de leur humidité.

Pour les en remercier je leur ai ainsi demandé l'indigénat : *Omnes patrias meas perdidit, Belgicam, Gallicam et Sanctum Romanum imperium. Non posse invenire unam nobiliorem et pulchriorem quam Hungariam quam rogo in sinu suo me accipere. Vul iterum nobilis fieri. Tot proelia ubi saepe comes aut dux ad gloriam istae generosae nationi et Turcicum bellum ad suam defensionem sunt jura mea !*<sup>4</sup>

1. M<sup>me</sup> de Staël lui demandait si elle serait bien accueillie pour ce second hiver à Vienne. Il apparaît qu'ayant reçu une lettre accusatrice de Maurice O'Donnell, elle craignait d'en être redevable à des potins de société (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 45). C'est peut-être dans la fin manquante de cette lettre ou dans une autre perdue que le prince lui dit qu'il a lu *De la littérature* (lettre d'elle du 5 novembre, *ibid.*, p. 53).

2. Il lui disait le 22 juillet qu'il allait au couronnement à Presbourg. Il en fait un court récit dans les *Fragments*, (*op. cit.*, t. II, p. 179 et ss.) : « J'y fis le beau sur le plus beau cheval de la cour et du monde et si superbe que l'empereur le monta le jour du couronnement ».

3. Il a été nommé feld-maréchal, grade purement honorifique, en rentrant de la cérémonie du couronnement, avec seulement dix-huit ans de retard. (*Fragments*, t. II, p. 181).

4. Le paragraphe en latin à l'adresse des Hongrois pour leur demander l'indigénat de Hongrie figure avec des variantes dans les *Fragments*, *op. cit.*, t. II, p. 183. Finalement sur un malentendu qui provoqua des hésitations chez les

et ce mauvais latin a été très bien reçu. C'est assés parler de moi. Je veux parler d'un autre moi qui est vous.

On dit qu'Andreossi <sup>1</sup> a dit que si vous reveniés à Vienne, il lui était interdit de vous voir à cause d'un rendez-vous que vous avés à [*sic*] Gentz à Pirna <sup>2</sup>. J'ai répondu à ceux qui vous l'ont écrit <sup>3</sup>

19 <sup>4</sup>

[25 septembre 1808.] <sup>5</sup>

Mille et mille grâces de l'honneur et bonheur d'être en vos mains, ma chère protectrice. Votre tort de dire du bien de moi est

---

Hongrois, le prince le refusa (*ibid.*, p. 186). Traduction : « J'ai perdu toutes mes patries, la belgique, la française et le Saint Empire romain. Je ne peux en trouver une plus noble et plus belle que la hongroise à laquelle je demande de me recevoir dans son sein. Je veux être réanobli. Tant de combats où je fus souvent compagnon ou chef pour la gloire de cette généreuse nation et pour sa défense dans la guerre contre les Turcs sont mes titres ».

1. Andréossy, ambassadeur de France à Vienne.

2. Voir plus haut, p. 256. Elle a vu Gentz d'abord à Teplitz dès son arrivée le 28 mai (MISTLER, *op. cit.*, p. 147). Elle en parle longuement à O'Donnell le 29 mai (*ibid.*, p. 149 et ss.). Pendant son séjour à Dresde, elle va à Pirna retrouver Gentz et passe la journée du 4 juin avec lui (*ibid.*, p. 154-155). Ces entrevues avec un des pires ennemis de Napoléon devaient être lourdes de conséquences pour M<sup>me</sup> de Staël. L'information était exacte.

3. La suite manque. Voir p. 265, n. 1.

4. Ici se place une lettre du prince qui n'est pas dans la série de Broglie. Elle figure dans le *Nouveau recueil de lettres*, *op. cit.*, p. 191 et, d'après un brouillon de Teplice plus complet dans l'édition Ullrichová. Elle a été réellement envoyée à M<sup>me</sup> de Staël ; c'est une réponse à une lettre de celle-ci du 6 novembre 1808, ainsi que le montre la phrase sur le chemin du ciel (*ibid.*, p. 193) et ce qu'il dit de Werner en réponse à M<sup>me</sup> de Staël (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 53). Il essaie aussi de décourager M<sup>me</sup> de Staël (*Nouveau recueil de lettres*, *op. cit.*, p. 196) de son projet d'exil aux États-Unis (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 53).

5. Le prince a bien écrit *in fine* « 1809 », date erronée. Il parle de son volume édité par M<sup>me</sup> de Staël comme s'il n'était pas publié, or il l'est en février 1809. Mais M<sup>me</sup> de Staël a dû lui envoyer des manuscrits de son propre livre ou des épreuves de celui-ci et de celui de Benjamin Constant. Enfin les « quinze mois sans vous voir » n'ont pas de sens en septembre 1809 ; en septembre 1808, ils venaient de s'accomplir. Il est logique de reparler ici des vingt-cinq louis de M<sup>lle</sup> Murray dont il est question dans la lettre du 25 juillet (voir plus haut, p. 263). Enfin, Albert dont on parle ici quitte Vienne au printemps 1809. (Voir plus bas, p. 272).

réparé par des phrases si ingénieuses et un tour d'esprit si délicat que j'espère qu'on ne vous en voudra pas <sup>1</sup>.

Grand mercy aussi d'avoir fini ou supprimé à temps pour qu'il n'y ait point de reproches à faire ny à l'éditeur, ny à l'auteur. C'est ennuyeux pour vous, qu'on ait toujours à vous remercier, par exemple pour cette aimable bienfaisance à M<sup>lle</sup> Murray <sup>2</sup>.

Vous avés encore fait des vôtres dans ce genre-là pour un camarade d'Albert : et tant de choses que je sais qui mettent votre âme sur la ligne de votre esprit. Vous ai-je déjà écrit qu'il est charmant ce cher Albert, aimé de tout le monde, et qui nous rend heureux quand il vient quelquefois les dimanches <sup>3</sup>.

Si notre tome réussit bien, n'est-ce pas que vous voudrés bien que M<sup>lle</sup> Murray et moi nous vous envoyons [*sic*] ce qui est le plus passable en pensées, et quelque autre chose encore, pour en faire un second volume.

Mais je parie que vous ne tirés pas du premier les 25 louis que vous avés envoyé [*sic*]. Je souhaite que ce soit l'imprimeur qui les paye [*sic*]. Je vous jure que votre notice seule les vaut bien.

Vous m'avés bien l'air d'avoir fait le discours préliminaire de Waldstein <sup>4</sup>. Il a votre touche sublime. Mais quelle belle tragédie ! Que de beaux vers ! Pardonnés-vous, chère et adorable femme, à M. Benjamin de n'avoir pas été extravagant à l'anglaise ou désordonné à l'allemande ? C'est à jouer, à lire et à admirer, et la seule pièce que je veuille voir si je vais à Coppet, car j'aime mieux vous entendre que tous les morts les plus merveilleux. Ah ! si je fais un voyage, si mon service, Christine <sup>5</sup> et mes florins le permettent, c'est le seul objet de tous mes désirs. Si cela ne se

1. Il s'agit de la préface de M<sup>me</sup> de Staël au livre du prince de Ligne.

2. Voir plus haut, p. 263.

3. Le prince est bien indulgent envers Albert, lequel, à seize ans, n'avait jamais donné grande satisfaction à sa mère. Le 21 octobre 1808, elle lui écrira précisément une fois de plus son mécontentement de son travail dont l'avait averti le général Bourgeois. Elle l'envoyait aussi chez le prince pour hâter l'envoi de manuscrits qui manquaient encore pour terminer le livre.

4. Benjamin Constant terminait l'adaptation de la trilogie de Schiller, ouvrage auquel M<sup>me</sup> de Staël attachait une grande importance. La pièce ne fut pas comprise par les critiques français. M<sup>me</sup> de Staël en donne une analyse très détaillée qui lui donne prétexte à mettre en parallèle les conceptions françaises et allemandes du théâtre dans *De l'Allemagne, op. cit.*, t. II, p. 304-318.

5. Sa fille. Voir p. 232, n. 3.

peut pas, songés à Tépłitz. Je ne veux pas être 15 mois sans vous voir.

Soyés plutôt *Colombe* que *Vespuce*<sup>1</sup> (Oh, quelle bêtise !) Restés en Europe, chère baronne. Revenés à Vienne quand vous serés revenue sur Vienne qui chante encore vos louanges. Fermés les yeux ou les oreilles aux commérages. Mon bon, mon excellent *Frossard*<sup>2</sup> que je vois avec tant de plaisir vous fera, et à moi aussi, celui de confirmer la vérité de ce que je vous dis. J'aime et je vois beaucoup aussi *M. Polié*<sup>3</sup>.

Je ne connais pas *M. Tolstoï*<sup>4</sup>, car vous savés que je ne vais que chés *M<sup>e</sup> Rosalie*<sup>5</sup>, mes belles-sœurs<sup>6</sup>, et jamais aux assemblées ny aux dîners : car il n'y a plus pour moi d'heureux lundis, mais j'ai lâché après lui *Goloffkin Noailles*<sup>7</sup> à qui il avait déjà dit que c'était à *Romanzoff*<sup>8</sup> à finir cette affaire. Il a bien fait de quitter les affaires s'il les entend toutes aussi bien.

*Goloffkin* m'arrive avec l'assurance de ce *M<sup>r</sup> Tolstoï* qu'il ne le fera pas parce que lui, *Kurakin*<sup>9</sup> et *Romanzoff* sont piqués les uns contre les autres et se reprochent de la méfiance.

---

1. Cette taquinerie à propos des projets de voyage de *M<sup>me</sup> de Staël* en Amérique se retrouve dans une des lettres du *Nouveau recueil de lettres*, p. 188. « Vous êtes faite pour une autre Colombiade que celle que vous allez faire ». Plus loin, il l'appelle *M<sup>me</sup> Vespuce* (*ibid.*, p. 189).

2. A propos de *Frossard*, le prince écrit à *M<sup>me</sup> de Staël* : « Il a parlé à merveille [...] sur vous ». (*M. ULLRICHOVÁ, op. cit.*, p. 56). Voir p. 235 et 271.

3. Il y a plusieurs *Polier*. Peut-être s'agit-il ici de *Henri Pollier*, frère de *M<sup>me</sup> de Montolieu*, la romancière, originaire du Pays de Vaud, que *M<sup>me</sup> de Staël* connaissait. Il venait encore à *Coppet* en 1815. Il avait été préfet du *Léman* de 1798 à 1802.

4. Attaché à l'ambassade de Russie à Vienne.

5. Certainement *Rzewuska* (Voir plus haut p. 236, n. 3).

6. Le prince était particulièrement lié avec sa belle-sœur *Charles de Lichtenstein*, dont la mort le chagrinerait beaucoup (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 160 et 342).

7. Le comte *Fédor Golovkine* était le neveu de la comtesse *Golovkine* qui avait épousé en 1796 le duc de *Noailles* ; ils habitaient le manoir des *Uttns* à *Rolle* et étaient très liés avec *M<sup>me</sup> de Staël* (*Lettres de M<sup>me</sup> de Staël à Ribbing*, p.p. *S. Balayé*, Paris, 1960, p. 143 ; *P. KOHLER, M<sup>me</sup> de Staël et la Suisse*, Paris, 1915, p. 305 ; *NORVINS, Mémoires*, Paris, 1896-1897, t. II, p. 68 et ss.) *M<sup>me</sup> de Staël* connaissait bien aussi le neveu, le voyait en Suisse et le vit à Vienne. Elle en parle le 22 mars 1808 dans une lettre à *Gaudot* (*P. KOHLER, op. cit.*, p. 480). C'est *Golovkine* qui fait le portrait malveillant du prince dont nous parlons plus haut, p. 229, n. 2.

8. Probablement le grand chancelier *Romanzoff* ou son fils.

9. Ambassadeur de Russie à Vienne.

Quelles gens ! Cependant, Goloffkin me promet ou plutôt me fait espérer que par M<sup>e</sup> Tolstoï il obtiendra cette lettre de son mari. A-t-on jamais vu des parents et des amis comme cela ?

Adieu, reine du monde ou du moins qui devrait l'être. Adieu, femme supérieure. Adieu, bon homme et grand homme. Si vous aviez été une impératrice, j'aurais tâché d'être votre Potemkin pour vous aider et partager vos travaux <sup>1</sup>. Adieu, chère et bien chère à moi, à la vie et à la mort.

Ce 25 7<sup>bre</sup> [septembre] 1809 [*sic pour* 1808.]

20

[Fin février 1809.] <sup>2</sup>

Eh bien, femme courageuse, qui avés voulu faire croire à vos contemporains que votre adorateur avait de l'esprit, voilà vos travaux couronnés de succès. Les journaux ont eu peur qu'on ne leur en crût pas et me voicy aux nues par votre protection. Sans notice, le pauvre auteur n'aurait pas été ramassé même à terre <sup>3</sup>. Risqués encore, en grâce, des extraits de M<sup>lle</sup> Murray qui embrasse vos genoux de reconnaissance et d'admiration <sup>4</sup>. Bientôt on ne parlera plus de votre gloire, ce ne sera plus que de votre cœur qui vous pousse encore plus que votre génie.

1. Le prince a bien connu le ministre de Catherine II pendant le voyage en Crimée.

2. Écrit quand éclate le succès du livre du prince, paru au début de février 1809. D'après une lettre d'Auguste à sa mère du 21 février 1809, la première édition était déjà presque épuisée. Nous avons consulté notamment le *Journal de Paris*, 15, 16 et 17 février 1809, peu favorable à la préface de M<sup>me</sup> de Staël, le *Publiciste* des 25 février et 2 mars 1809, le *Mercure* du 4 mars 1809, l'un et l'autre dévoués à M<sup>me</sup> de Staël et le *Journal de l'Empire* des 28 février et 4 mars 1809. Tous sont excellents pour le prince et louent unanimement son esprit, sa grâce, la vivacité du ton et la vérité des portraits. Ceci date donc cette lettre de la deuxième moitié de février. On voit d'après deux lettres de M<sup>me</sup> de Staël au prince, 14 août (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 41) et 13 septembre (*ibid.*, p. 44) que M<sup>me</sup> de Staël se préoccupait déjà d'organiser une campagne de presse pour le prince en s'adressant à ses amis du *Publiciste* et du *Mercure* pour leur demander des articles.

3. L'expression se retrouve dans une lettre du prince au comte de Laborde. (*Fragments, op. cit.*, t. II, p. 265).

4. Le prince prend goût au succès. Il en reparle dans la lettre n<sup>o</sup> 22, p. 272.

Que l'un soit aussi heureux que l'autre est puissant ! Ils vous ont toujours inspiré [*sic*] tous les deux. Icy c'est une imagination ingénieuse qui vous a dicté des phrases qui le sont tant que moi-même, je suis obligé de convenir qu'il y a quelquefois un air de vérité. Vous n'avez jamais fait de tours d'adresse. Celui-ci est le premier et il vous fait autant d'honneur qu'à moi.

21

[Ce 28 février 1809.]<sup>1</sup>

Vous n'avez pas une idée assés juste, je crois, de la profonde impression que vous avés laissée icy. Mais observateur sérieux, comme vous avés bien voulu le remarquer, je sais qu'aucun des sentiments qu'on vous a témoignés n'a éprouvé aucune atténuation.

Et si je dis une bonne bêtise, je dis, M<sup>e</sup> de Staël disait : « Concevés-vous en une pareille ? » ou par exemple quelque chose de passable : « Je trouverais grâce à présent devant M<sup>e</sup> de Staël. »

Votre nom aussi béni que célèbre vient souvent à la bouche et toujours à l'âme. Dites à notre bien cher général Frossard que son billet de la première poste m'a bien attendri<sup>2</sup>. Quel excellent homme ! et ami sûr ! Où nous reverrons-nous ? Dès qu'il y aura un rendez-vous possible, profitons-en, car je meurs d'envie de vous rejurer le plus tendre des attachements, et le plus enthousiaste de tous les sentiments.

Ce 28 février.

---

1. Cette lettre a certainement figuré dans la collection de Broglie, puisqu'elle se trouvait en copie dans la série qui en provient appartenant à M<sup>me</sup> la comtesse de Pange. Mais nous n'avons pas retrouvé l'originale. En outre dans la copie, elle figurait sur la même feuille comme suite à la lettre précédente, sans raison semble-t-il.

2. Voir plus haut, p. 235 et p. 269.

## 22

[Début mars 1809.]<sup>1</sup>

Où cacherais-je ma modestie, et vous montrerais-je ma reconnaissance, charmante résurrectrice des morts? On n'aurait jamais pensé à moi. En grâce, avec cet encouragement surtout de l'aimable feuilleton mille fois au-dessus de ce que je pouvais espérer, laissés ce que vous avés encore des extraits de M<sup>lle</sup> Murray. Je vous enverrai encore quelques portraits et tout ce que je trouverai d'un peu moins bête. Vous êtes une statuaire et votre notice à animé la statue. J'attends votre réponse pour savoir ce que vous avés ou ce que vous n'avés pas. Le premier mot écrit seulement nous le fera connaître.

C'est avec bien du regret, et celui des maîtres, amis, supérieurs, camarades, généraux et ministres vos courtisans, que nous voyons tous partir Albert, plus sage, plus modeste, plus intelligent, plus intéressant qu'on ne peut vous le dire.

Aimés-moi, toujours un peu, chère et adorable femme, et soyez sûre, à la vie et à la mort des sentiments que je vous ai voués en adoration et admiration.

## 23

Ce 9 [mars 1809].<sup>2</sup>

J'ai heureusement pu arriver à tems pour embrasser le cher, bon par excellence, aimable et joli Albert. Recevés-le à bras

1. Cette lettre date des tous premiers jours de mars, avant la lettre n° 23 datée du 9 mars. Le départ d'Albert y est évoqué de façon un peu moins imminente que dans le n° 23. D'après ce que dit le prince d'un « aimable feuilleton » sur son ouvrage, il est question de l'un de ceux du *Publiciste*, 25 février et 2 mars ou du *Journal de l'Empire* des 28 février et 4 mars (un de ceux de février plutôt que de mars). Celui du *Publiciste* a dû être rédigé par Suard. Dans sa lettre du 13 septembre 1808, M<sup>me</sup> de Staël dit au prince que Suard lui a promis de le faire. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 44). Le feuilleton du *Journal de l'Empire* est lui aussi excellent pour le prince.

2. L'article du *Journal de Paris* auquel il est fait allusion est du 15 février. Il y eut trois articles, 15, 16 et 17 février 1809. Le critique est franchement désagréable pour la préface de M<sup>me</sup> de Staël, mais, s'il accuse le prince de quelques fautes de style, il lui trouve un vrai talent de peindre. Cette lettre est donc bien du 9 mars 1809.

ouverts, chère et adorable mère d'un charmant petit être qui en sera peut-être un grand quelque jour. Il n'y a que sa tendresse pour vous qui ait arrêté la sienne pour la gloire ; car il mourait d'envie de servir et je l'y aurais bien servi.

Mais je me suis arrêté aussi là-dessus. Le *Journal de Paris* me donne 80 ans, mais je ne les prends pas <sup>1</sup>. En rendant compte de votre notice contre laquelle ces messieurs n'osent pas réclamer, je me tirerai d'affaire. J'ai jusqu'ici échappé à la société de celui qui trouve de la niaiserie dans *Alzire*, et du mauvais goût en général, sans gaieté, dans son auteur <sup>2</sup>.

Si l'été ne dérange pas Tépłitz, absolument, venés y mourir au monde entier pour vivre avec nous. Voici le moment où les abbés doivent être d'un prix fou. Jusqu'à notre milice et mes chers O'Donel, tout est parti <sup>3</sup>. Je souhaite que ce soit pour cueillir des branches d'olivier plutôt que de lauriers [*sic*]. Je n'aime plus que le genre des vôtres qui sont si doux et si bien mérités. Les miens sont votre amitié, votre jugement quoique partial en ma faveur. Mais vous pouvés vous aveugler aisément en pensant à mon adoration et mon enthousiasme pour vous <sup>4</sup>.

24

[Vienne, 20 décembre 1809.] <sup>5</sup>

de moins sur la terre, en 2 ou 3 mois. On a fait tant d'ordonnance contre les duels qui font percer peut-être un ou deux mauvais plaisans, par exemple un amant heureux, un mari attrapé, un brutal, un ivrogne. Ne pourrait-on pas en faire contre les guerres?

---

1. Voir la note précédente.

2. Ceci vise sûrement Geoffroy. Ce n'est pas lui qui parle du prince, mais Féletz, qui signe A. dans le journal.

3. Pour la guerre qui commence le 10 avril.

4. La suscription porte d'une autre écriture : « A Madame la baronne de Staël-Holstein, en son château de Coppet, à Coppet, en Suisse, pays de Vaux ».

5. Très certainement 1809. M<sup>me</sup> de Staël répond par sa lettre du 12 janvier 1810 : « Je crois bien avec vous que l'Europe touche à la paix ou la vallée de Josaphat, c'en est toujours une ». La paix avait été signée le 14 octobre 1810. Le début de la lettre manque.

Heureusement que je n'en vois plus de possibilité bientôt ! Eh bien ! Qu'on en reste où l'on en est ! Qu'on se désarme partout ! Et quand il y aura du malentendu, du commérage ou de l'humour quelque part, qu'on prenne dans chaque nation trois arbitres ! Je suis un abbé de S. Pierre <sup>1</sup>.

Quand verrons-nous vos lettres sur l'Allemagne ? <sup>2</sup> Et quand nous y reviendrez-vous ? Quittés votre aimable et spirituelle République qu'on avait osé insolemment appeler nulle et invisible <sup>3</sup> quand celle de France s'appelait, je crois, une et indivisible, et venés régner sur nous. Je suis votre plus fidèle sujet, et si vos beaux yeux s'arment quelquefois d'un juste courroux contre moi, pour quelques bêtises, j'y lis un instant après mon pardon.

Je reviens à la soi-disante [*sic*] impraticable Paix, mon idée me tourmente et m'enchanté. Il n'y avait pas de duel à Rome, parce que les Romains n'étaient armés que pour la guerre, et les sénateurs étaient trop bien élevés ou les jeunes gens trop efféminés par les bains et les parfums pour se battre à coups de poing.

Eh bien, qu'à présent, pour être sûr d'un véritable statu-quo, on jette toute la poudre, balles, bombes, canons, sabres et bayonnettes dans la mer ! Une nation n'ira pas dans une plaine braver avec l'autre. Et d'ailleurs, l'homme du plus puissant génie alors ne sera pas le plus fort. César, petit maître et coquet dans sa jeunesse n'aurait pas battu Vercingétorix, et Alexandre, Darius.

Point de couteaux non plus. On ne mangera rien à couper, mais seulement des frugivores, comme disait le duc de Laval <sup>4</sup>. Par là même, on cessera d'être cruel ; et point de canif puisqu'on a trop abusé de la plume. Ecrivés au crayon : les traits, s'ils s'effaçaient du papier, ne s'effaceraient jamais du cœur et de l'esprit.

1. Charles-Irénée Castel, de Saint-Pierre, dit l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743), auteur d'un *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* (1712) dont Ligne parle à diverses reprises. J.-J. Rousseau qui vénérât l'abbé fera un extrait de l'ouvrage tout en le jugeant impraticable. L'abbé proposait une assemblée des nations qu'il appelait diète européenne.

2. Ce fut pendant plusieurs années le titre de *De l'Allemagne*.

3. Genève.

4. Ligne l'avait bien connu. Il fait passer par lui une lettre à Catherine II. (*Mélanges*, t. XXII, 1801, p. 79).

A propos de papiers, si les vôtres valaient mieux <sup>1</sup> j'irais faire mon pèlerinage à Copet, ne pouvant pas en faire à Ferney <sup>2</sup>, et la franche et douce amitié de la déesse de ce temple, me payerait bien de mon voyage.

Chère et adorable femme, à vos pieds pour toute la vie, avec la même adoration et admiration.

Vienne, ce 20 décembre <sup>3</sup>.

25 <sup>4</sup>

[24 juin 1810.] <sup>5</sup>

Vous chantés peut-être : « Suis-je en France, suis-je en Asie, dans Golconde ou dans ma patrie, ou bien à Coppet ou à Philadelphie? <sup>6</sup> Où êtes-vous enfin <sup>7</sup>, chère et adorable femme? Je sais bien que l'Europe est trop petite pour vous. Mais en vérité l'Amérique aussi.

---

1. Le papier-monnaie autrichien traversait une crise grave. Le prince fait dans la lettre suivante une autre plaisanterie. Sismondi, pendant son séjour à Vienne, rédigea une étude sur ce sujet. (MISTLER, *op. cit.*, p. 45). M<sup>me</sup> de Staël parlera dans les *Dix années d'exil* de la démoralisation que provoqua cette crise.

2. Coppet n'est pas en territoire français, au contraire de Ferney.

3. Cette date est à la fin du feuillet, encadrée.

4. Ici se place une lettre qui figure dans le *Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, « Si vos beaux yeux... » p. 188. Cette lettre non datée est du début de 1810. Il y parle, comme dans d'autres à la même époque, de son désir d'aller à Coppet et surtout on le voit très affligé de la décision de M<sup>me</sup> de Staël d'aller en Amérique, projet qu'elle faillit réaliser en 1810.

5. La date figure dans le courant de cette lettre partiellement publiée dans le *Nouveau recueil de lettres, op. cit.*, p. 179-181, remaniée et surtout très raccourcie. Elle est de plus mal datée : « Töplitz, en 1811 ». L'allusion à Blois dans le voisinage de laquelle M<sup>me</sup> de Staël s'installe à la fin d'avril 1810 pour y terminer *De l'Allemagne* en est une preuve suffisante. Ce texte a également été publié d'après un brouillon qui figure dans les archives de Teplice, par M. ULLRICHOVÁ, (*op. cit.*, p. 63) plus long que dans l'édition de Weimar, et plus proche du texte de Broglie reçu par M<sup>me</sup> de Staël, lequel est en définitive beaucoup plus long. Nous le redonnons donc en entier en indiquant les variantes. La réponse de M<sup>me</sup> de Staël est de Lausanne, 21 octobre 1810. (Voir M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 65-67).

6. Allusion aux projets de voyage en Amérique vivement combattus par le prince.

7. La fin du paragraphe manque dans le *Nouveau recueil de lettres*.

Dites-moi donc, vous qui me faites si bien imprimer à Paris et qui avés des Lausanne et des Genève à vos pieds, pourquoi allés-vous porter votre *Allemagne* à Blois.

Je suis appelé à répondre de vous. Il me semble que je suis garant de vos actions et cette Europe que vous voulés quitter me demande par 4 ou 500<sup>1</sup> députés qui se baignent<sup>2</sup> où vous êtes et ce que vous comptés faire. Je voudrais pouvoir leur dire : Messieurs, quelque chose de très raisonnable. Elle viendra icy<sup>3</sup>. Mais sublimité et raison s'accordent-elles quelquefois? Mais sublimité et bon cœur, grand cœur et<sup>4</sup> bonhommie, voilà ce que j'ai entendu dire, que j'ai vu et qui est prouvé<sup>5</sup> que cela marche ensemble on ne peut pas mieux.

Si<sup>6</sup> vous entendiés aussi bien l'amour pratique que l'amour théorie vous me remerciéris bien du porteur de cette lettre de créance. Il est tout aussi joli en dedans<sup>7</sup> et comte de Schönfeld<sup>8</sup>, que son père, l'enroué<sup>9</sup> que vous avés vu à Vienne, fait voyager pour l'arracher à la plus belle des passions qu'il avait à Leipzig, qu'il avait, me dirés-vous? Non, qu'il a et qu'il aura toujours. N'est-ce pas parler votre langue? Oh ! prodige d'âme et d'esprit ! que j'ai besoin de vous pour être moral, de beaucoup d'autres pour être physique, de vous pour être chrétien, de Rosalie<sup>10</sup> pour être catholique. !

1. cinq cent de ses députés (*ibid.*).

2. baignent ici (*ibid.*).

3. Ces trois mots manquent dans le *Nouveau recueil*.

4. cœur de, lapsus dans l'original de Broglie.

5. prouvé marcher ensemble. (*Nouveau recueil*).

6. Tout ce paragraphe, jusqu'à *langue* a été supprimé dans le *Nouveau recueil*, par souci de discrétion.

7. « en dedans qu'en dehors » (M. ULLRICHOVÁ).

8. Le comte Jean Henri Ludwig de Schönfeld (1791-1828), fils du ministre de Saxe en France puis à Vienne. M<sup>me</sup> de Staël raconte cette visite au prince dans sa réponse du 21 octobre ; elle le trouve aimable de manières et d'une figure charmante. Son ami est un M. de Weittenbach d'« une perfection de fraîcheur et de santé qui semble défier la mort ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 66).

9. On lit *enroué* dans le texte de Broglie, *envoué* dans celui de Teplice. Sauf jeu de mots du prince, c'est sans doute *envoyé* qu'il faut comprendre.

10. de *Madame de\*\*\** dans le *Nouveau Recueil de lettres*. Rosalie Rzewuska, d'après les *Fragments*, *op. cit.*, t. II, p. 181.

La bonne M<sup>e</sup> de Reck <sup>1</sup> que j'écoute volontiers puisqu'elle vous aime, vient de me parler pendant 2<sup>2</sup> heures de l'immortalité de l'âme, et de me faire trembler en présumant qu'elle et la mienne <sup>3</sup> se rencontreront ensemble, l'un de ces jours seulement pour une éternité.

Elle <sup>4</sup> a perdu avant-hier un des 4 professeurs (par conséquent bavard) <sup>5</sup> du nord de l'Allemagne (par conséquent savant) qu'elle a amenés icy. Quel homme, me dit-elle? Il ne m'a rien fait dire. Point de reconnaissance, de sensibilité, un homme supérieur. Réjouissons-nous, son âme s'est envolée vers le ciel. Si au lieu de la muraille de brique qui empêche les Chinois de sortir de leur Empire, nous n'en avions pas une de papier <sup>6</sup>, j'irais à cet adorable Coppet que vous n'estimés pas assés. Mais cette même muraille doit engager à entrer <sup>7</sup>. Percés-là par courrier et venés icy vous remettre de toutes vos libéralités.

Je n'entends pas si bien le change que le changement. Mais je sais que vos francs valent bien des Banco Zettel. Vous savés, Madame la baronne, quoique vous n'entendiés pas la prose <sup>8</sup>, que cela veut dire *Billet*. Hélas! que n'en puis-je vous écrire de ma [rue] maison à la vôtre. Israélite <sup>9</sup>! Elle m'est devenue odieuse;

---

1. M<sup>me</sup> de Reck désignée dans le *Nouveau recueil* par une périphrase : « Une bien bonne dame d'un pays très chaud ». Élisabeth (dite Élise)-Charlotte-Constance de Medem était sœur de la duchesse Dorothée de Courlande (1756-1833). Séparée de son mari, elle vivait depuis 1801 avec le poète Tiedge, dont M<sup>me</sup> de Staël parle dans *De l'Allemagne* (*op. cit.*, t. II, p. 210). Elle les a rencontrés à Töplitz et le raconte à O'Donnell le 29 juin (*MISTLER, op. cit.*, p. 150).

2. quatre (*Nouveau recueil de lettres*).

3. *Qu'elle et la sienne*, lapsus du texte de Broglie : *la sienne et la mienne* dans le *Nouveau recueil de lettres*.

4. Ce paragraphe manque jusqu'à *courrier* dans le *Nouveau recueil de lettres*.

5. Lecture difficile, mais non douteuse du texte de Broglie, qui paraît plus vraisemblable que la lecture *savant* du texte de Teplice où il y a peut-être un lapsus.

6. Cette image existe dans la lettre « Grand homme, bonne femme » (*Nouveau recueil de lettres*, p. 196) et plus complète dans l'édition Ullrichová (p. 57) : « Quand nous n'aurons plus la muraille de papiers, plus difficile à percer que celle de la Chine », allusion à la dépréciation du papier-monnaie autrichien. Voir à la fin de la lettre précédente une autre plaisanterie là-dessus. Cette image figure aussi dans *De l'Allemagne* sous la plume de M<sup>me</sup> de Staël.

7. La phrase suivante est légèrement différente dans l'édition Ullrichová : « Venés icy par avarice nous remettre de toutes vos libéralités ».

8. « Vous savés, Madame, quoique vous n'entendés [*sic*] que les vers et pas la prose » (*Nouveau recueil de lettres*).

9. Peut-être allusion au rôle que tint M<sup>me</sup> de Staël dans *Agar*. (Voir p. 257 n. 2).

et de n'y entrer plus, depuis que vous l'avés habitée [sic] <sup>1</sup>. Oh ! ce sont vos matinées que je regrette : 2 heures de confiance valaient mieux <sup>2</sup> que tout le reste de la semaine <sup>3</sup>, toutes les polonaises et vos écouteuses dont peu savent entendre.

Et vos colères donc ! quel bonheur, quand mes bêtises les excitaient. Vos yeux <sup>4</sup> armés de toutes pièces contre ma pointe ! Oh ! cachés-vous ou montrés-vous longtems sur l'horizon <sup>5</sup>. On ne peut pas avoir été plus admirée et plus adorée que chés nous, surtout par moi qui m'y entends. Venés, bien adorable, pour moi. Téplitz, ce 24 juin. Lisés de l'autre côté, dit Christine. Tournés. <sup>6</sup>

Ce vilain père ne vous dit rien pour moi, Madame, je viens de l'en gronder ! Je me rappellerai donc moi même à votre souvenir. Vous nous aviés promis de venir à Teplitz. Ce serait un vrai bonheur pour moi de vous y posséder : n'y aurait-il donc pas d'espoir de vous y voir ? Recevez, Madame, l'assurance des sentiments d'attachement que je vous ai voués à jamais <sup>7</sup>.

Ne vous ai-je pas déjà dit que c'est bien dommage que vous ne soyés pas un homme de guerre, pour des extraits des miennes <sup>8</sup> ; exorté par votre jugement et votre stîle de feu ou de rose, vous m'auriés fait commander des armées depuis 20 ans <sup>9</sup>, et je crois que je n'aurais pas été battu à Ulm, Raab, Wagram, etc. Je n'aurais pas compté sur des alliés, ny sur des insurrections, par la

1. Cette phrase manque dans le *Nouveau recueil de lettres* et dans l'édition Ullrichová.

2. « mieux que vos soirées brillantes tout le reste de la semaine. Et vos colères » (*Nouveau recueil de lettres*).

3. La fin manque dans l'édition Ullrichová.

4. « bêtises excitaient vos yeux armés » (*Nouveau recueil de lettres*).

5. Ici se terminent les deux autres versions.

6. A partir d'ici, écriture de sa fille Christine. A cela M<sup>me</sup> de Staël répond par une petite lettre jointe à celle qu'elle envoie au prince le 21 octobre (publiée dans l'édition Ullrichová, p. 68).

7. Ici reprend l'écriture du prince.

8. Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1809 (*Nouveau recueil de lettres*, p. 52 et M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 34) il dit : « Si vous aviez fait seulement une campagne et une petite préface à mes quinze ou seize volumes sur la guerre, on m'aurait donné des armées à commander ».

9. En semi-disgrâce depuis la révolution brabançonne, il avait bien été nommé feld-maréchal en 1808, mais sans commandement effectif. Il est réduit à faire de la stratégie en chambre. Cette guerre de 1809 prit dans ses pensées la première place. Ainsi les *Fragments* contiennent-ils plusieurs chapitres sur cette question.

légèreté du ministère [*un mot ill.*], ny sur la moitié moins de cavallerie que l'ennemi par une sotté économie. C'est ce qui a fait faire des masses pour résister à ses attaques ; et l'artillerie y faisait une belle exécution ; il n'y avait rien à gagner à ces deux dernières guerres et tout à perdre. On a été donner la main à Boulogne pour moins il y a cinq ans, aux portes d'Olmütz et l'année passée à Madrid pour conduire aux portes de Bude.

Nos armées se sont bravement battues, mais en duel. Point de manœuvre ny de déploiement en colonnes serrées dont je vous parle ne pouvant pas achever une victoire quand même elle est en train, et la Lobau entre les mains de l'ennemi protégeait ses passages et empêchait les nôtres. 10 corps détachés sans un seul grand talent [*un mot ill.*] à Marckfeld (?). Difficultés qu'on trouve. La droite à l'Adriatique, le centre à la Vistule, la gauche au Danube et moi *clamans in deserto*. Des fables espagnoles et anglaises qui des caffés du Graben, passaient aux sallons et aux cabinets, quelques intrigans qui voulaient avoir de l'avancement. Voilà notre histoire, qui sans la paix nous menait aux portes de l'Orient.

Pensées militaires et campagnes du P. de Ligne recueillies par le général Staël auraient fait dire comme à ceux et à celles qui m'ont pris pour un sot, avant votre obligeante édition, *c'est charmant en vérité*. Votre amitié qui est leur vraye gloire vaut mieux que d'autres, et se place doux (?). Elle ne dépend pas de mauvaises conquêtes, et du sol qui ne produit que mauvais exécutans. Ainsi, chère et adorable femme, récompensés ainsi toujours celui vous regarde comme leur divinité.

26<sup>1</sup>

[Au Kahlenberg, ce 8 juillet 1811.]<sup>2</sup>

*Il faut que vous soyés bien bête, monsieur*, écrivait le chevalier de

---

1. Ici se place une lettre qui manque dans la série de Broglie : « Quand Lulli revint de sa maladie... » (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 69-70), qui est une réponse à une lettre de M<sup>me</sup> de Staël du 21 octobre 1810.

2. Date *in fine*. La lettre a été publiée dans le *Nouveau recueil de lettres*, beaucoup plus courte. Le prince répond à une courte lettre d'elle du 18 juin 1811, de Coppet, qui lui annonce l'arrivée de Schbgel à Vienne (M. ULLRICHOVÁ,

Lille à M. de Voltaire pour avoir fait je ne sais quoi de travers, une commission de montres, je crois<sup>1</sup>. Cela le fit rire à s'en tenir les côtes, puisque je suis accoutumé, dit-il, à des fadeurs : « Dieu de la littérature, Patriarche, Idole du monde, etc. Moi je dis : « Il faut que vous soyés bien monstre, Madame, pour croire que j'en suis un. Moi, vous oublier<sup>2</sup> ! Je voudrais que d'autres vous oubliassent : et il me semble qu'on n'y parvient pas, car il [*il me semble qu'il*]<sup>3</sup> n'est que trop question de vous, pour vous gêner, et nous gêner par contrecoup<sup>4</sup>.

Oh ! quel dommage ! quel dommage ! Mais motus. *Il a l'air noble*. Évitez les occasions, chère baronne, quoique d'être tant observée, est [*sic*] un titre de plus à la célébrité.

Vous êtes une enchanteresse, mais vous n'êtes pas sorcière ; car je vous défie de deviner ce que je fais dans ce moment-cy. Je vous écris des lettres que vous ne recevrez pas ou bien j'efface ce que je vous ai écrit. Voicy le fait. Les deux Christine<sup>5</sup>, mes jockey [*sic*] d'écritoire veulent faire un petit recueil de lettres qu'elles ont copiées quand, par hasard, j'ai écrit en leur présence<sup>6</sup>.

---

*op. cit.*, p. 71). Celui-ci est envoyé en Autriche en juin-juillet pour mettre en sûreté avec l'aide de son frère les manuscrits de *De l'Allemagne*, traqués par la police impériale, mission dangereuse de toute première importance. (Comtesse de Pange, *A.W. Schlegel et Madame de Staël, op. cit.*, p. 296 et ss.).

1. Le chevalier de Lisle (1735-1783), auteur de petits poèmes, ami de Choiseul, et de Voltaire était bien connu du prince qui ne le trouvait pas toujours de bonne société, mais appréciait ses lettres et ses petits vers. De Lisle l'accompagna en Allemagne, Pologne et Russie (*Les Correspondants du prince, le chevalier de Lisle, Annales Prince de Ligne*, t. V, p. 47 et ss.). On a publié des lettres du chevalier au prince de Ligne. L'anecdote de la montre figure aussi dans une lettre de Ligne à Voltaire (*Nouveau recueil de lettres*, p. 158). La phrase qui suit à partir de *Cela* est en note en bas de page.

2. Réponse à la phrase de M<sup>me</sup> de Staël dans sa lettre du 18 juin 1811 : « Je ne sais plus si vous m'aimez [...] Faites surtout qu'il [Schlegel] m'écrive que vous m'aimez encore ». (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 71). La suite manque dans le texte du *Nouveau recueil de lettres* qui reprend à « Vous êtes une enchanteresse ».

3. Rayé dans l'original.

4. Allusion aux persécutions de Napoléon, que Schlegel vient de lui raconter.

5. Sa fille et sa petite-fille.

6. Ce sera le *Nouveau recueil de lettres* publié à Weimar en 1812, dans lequel figurent des lettres du prince à M<sup>me</sup> de Staël, effectivement corrigées. Elles ont toutes été envoyées, ce qui a parfois été contesté, mais ce que démontre les manuscrits de Broglie et les recoupements avec les lettres de M<sup>me</sup> de Staël. Il reparle de l'édition au moment où on l'imprime, dans sa lettre du 12 avril.

Comme les miennes à vous sont un hommage de mon cœur, plutôt que de mon esprit, je ne suis pas fâché qu'elles paraissent dans ce petit volume avec quelques autres à des personnages<sup>1</sup> illustres. J'ôte tout ce qui pourrait nous compromettre et j'y remets bien des choses que j'ai dites ou point dites, peut-être dans les originaux ou originales<sup>2</sup>. Vous en verrés que la poste, sûrement, a empêché de vous parvenir.

Si vous étiez icy, je ne ferais plus gémir les presses ny les lecteurs. Mais je n'ai ny à lire ny à parler. Vos maudites *Delphine* et *Corinne*, à qui il faut donner un titre plus illustre que celui de roman, m'ont dégoûté d'en lire<sup>3</sup>.

L'*Itinéraire de Jérusalem*<sup>4</sup> me dégoûte d'y aller. Il dit trop de mal des Turcs. La qualité d'esprit sérieux que vous m'avez donnée<sup>5</sup> et qui m'a d'autant plus flatté que vous seule avez pu vous en appercevoir m'a fait lire à présent le recueil de pièces diplomatiques depuis Clovis jusqu'à Louis 16<sup>6</sup>, que d'autres ont lu matériellement ; mais en y attachant l'idée de la connaissance des hommes et des passions qui les font agir, j'ai trouvé dans les causes des événemens et plus dans les conversations et dépêches secrettes entre les guerres et les paix, de quoi réfléchir.

---

1. personnes dans le *Nouveau recueil de lettres*.

2. Cette phrase a été remaniée pour le *Nouveau recueil* : « Je n'écris jamais rien qui puisse compromettre, et j'y mets peut-être bien des choses que j'ai dites ou point dites dans les originaux ».

3. Appréciation du prince sur *Delphine* dans les *Mélanges*, t. XXVII, p. 107 : « Delphine avec ses principes dangereux, ses mauvais exemples, quelquefois son mauvais ton, son exagération et son précieux, déplaît généralement, quoiqu'on y admire souvent des idées sublimes, quelques événemens bien amenés, un style brillant et des situations intéressantes ». On se souviendra des vers souvent cités du prince (*Mélanges*, t. XXIX, p. 245) :

« A force d'avoir de l'âme,  
Staël, par trop de chaleur, a gâté le métier  
Et philosophe tout entier », etc.

4. Chateaubriand le publia précisément en 1811.

5. M<sup>me</sup> de Staël écrit dans la préface à son édition du prince de Ligne : « Tout ce mélange du sérieux et de la gaieté, de la plaisanterie et de la raison de la légèreté et de la profondeur, fait du prince de Ligne un véritable phénomène ». (p. XII)

6. La même année, 1811, le 15 avril il écrit à De Hammer à l'occasion de ce *Recueil de pièces authentiques et secrètes depuis Clovis jusqu'à Louis XVI* (*Nouveau recueil de lettres*, p. 372).

J'ai pleuré sur les uns et ri des autres en voyant ou devinant les raisons de [si] <sup>1</sup> leur peu de durée <sup>2</sup>.

Je n'ai fait ny l'un [sic] ny l'autre de nos 2 dernières guerres, ny des malheureuses paix <sup>3</sup> qui en étaient une suite inévitable, car j'étais indigné en voyant qu'il y avait tout à perdre, rien à gagner, ny plans, ny talents, lenteur, stupidité, présomption, esprit de parti, sottises proclamations et le souffle des intrigues, perdre la monarchie.

Pour la conversation il n'y en a eu que 3 pendant tout l'hiver. La 1<sup>re</sup> sur la société de bienfaisance de la noblesse à la tête de laquelle était (ainsi que vous l'aurés vu dans la Gazette) M<sup>e</sup> la baronne d'Arnstein <sup>4</sup>, entr'autres objets pour une école de natation, élever des mouches à miel et faire des oculistes. La 2<sup>e</sup> sur une mascarade que des commérages et des petites malices et jalousies ont fait manquer et la 3<sup>e</sup> qui dure toujours sur les finances... *Combien, M<sup>e</sup>, avés-vous acheté ce percole ? — M<sup>e</sup>, suivant le change. — Mais non, M<sup>e</sup>, selon le cours. — A combien sont donc les ducats aujourd'hui ? — M<sup>e</sup>, je n'en sais rien, mais mon fiacre m'a demandé quinze florins pour aller chés Gasperlé <sup>5</sup>.*

Et moi je dis alors *avec esprit* : il fallait lui parler de la course et non pas du cours.

Cette lettre-cy, par exemple, ne paraîtra pas au grand jour. Mais dans celles que j'ai écrites, ou point écrites, je me soulage en nommant les illustres auteurs de vos jours et ceux à qui vous avés donné le jour <sup>6</sup>.

Suivés donc le projet de Teplitz <sup>7</sup>. L'Empereur ne fera pas

1. Rayé dans l'original.

2. A partir d'ici, le texte manque dans le *Nouveau recueil* jusqu'à « Je vous quitte ».

3. Celles de Presbourg, le 26 décembre 1805, après Ulm et Austerlitz, et celle de Vienne, le 14 octobre 1809, après la campagne de 1809 et la prise de Vienne.

4. La baronne d'Arnstein, Fanny, était l'épouse d'un des plus riches banquiers de Vienne. Ils donneront en 1815 des fêtes somptueuses. (La Garde-Chambonas, *op. cit.*, p. 196-197).

5. Kasperl, personnage bouffon du théâtre viennois, M<sup>me</sup> de Staël y mène ses enfants et en parle dans *De l'Allemagne* (*op. cit.*, t. III, p. 190).

6. Comme on le voit, cette lettre y parut, mais non celles qu'il a forgées.

7. Venir à Teplitz, projet que M<sup>me</sup> de Staël reprend épisodiquement depuis 1808, et dont lui parle Schlegel à cette époque. (Comtesse de Pange, *A.W. Schlegel et M<sup>me</sup> de Staël, op. cit.*, p. 269 et ss.).

d'entrée à Presbourg pour la Diète *orageuse* qui va s'y assembler. Ainsi il ne prend point ses gardes, et je vais en Bohême.

Venés, venés-y. J'ai bien besoin de vous pour me remonter. *On* vous estime trop pour vous aimer. *On* a dit du bien de vous à quelqu'un qui me l'a dit. *On*<sup>1</sup> qui sait tout a su aussi que vous aviez dit à Maurice Lichtenstein qui vous disait en parlant de lui à votre maître : *Qui que tu sois*, etc.

Raccommodés-vous si cela est possible et si vous aimés mieux un fauteuil à Paris qu'un trône sur les bords fleuris du Lac Léman, vous régnerés toujours sur toutes les âmes sensibles et les cœurs vertueux.

Je vous quitte pour porter ce petit billet à M<sup>r</sup> Schlegel et l'embrasser, car l'air dont il a été entouré m'est précieux et m'apportera quelqu'un de vos atomes crochus et quelque émanation céleste qui vient de la femme que j'admire<sup>2</sup> et adoreraï toute la vie.

Je vous remercie encore mille et mille fois de m'avoir tiré de la poussière de Dresde et du monde qui sans vous ne saurait pas que j'existe. On peut faire des<sup>3</sup> rois, mais vous seule pouvés faire d'un mot, ou d'une Ligne, des réputations.

Au Kaltenberg, ce 8 juillet 1811.

\* \* \*

Forte de l'affection du prince et du plaisir qu'elle avait éprouvé à Vienne, M<sup>me</sup> de Staël pensa souvent y retourner. Mais les événements européens, ses malheurs personnels devaient l'en empêcher longtemps. Entre 1808 et 1810 elle composait son livre *De l'Allemagne* ; en septembre 1810, Napoléon en décidait la suppression et réduisait l'auteur au silence et à la prison que représentaient pour elle la résidence obligatoire en son château de Coppet et à Genève.

---

1. « on » est sans doute Maurice O'Donnell.

2. Dans le *Nouveau recueil* « admire et que j'aime », propos symétrique de ceux de M<sup>me</sup> de Staël dans sa lettre du 18 juin 1811. (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 71).

3. des *chefs d'œuvres* [sic], mais (*Nouveau recueil de lettres*).

Les années suivantes elle rêva de voyage et d'évasion pour échapper à son persécuteur. Une lettre du prince en 1812 reflète avec prudence des projets encore vagues.

\* \* \*

27

[Vienne, ce 12 avril 1812.]<sup>1</sup>

Le bon M<sup>r</sup> De Carreau<sup>2</sup> avait déjà jetté l'allarme dans mon cœur, chère et adorable baronne, en me disant que vous n'étiés pas contente de votre santé. Elle est moins forte dans mon esprit, cette allarme, parce que je pense qu'à votre âge, votre belle et bonne organisation, il n'y a eu que les contrariétés qui l'ont pu déranger, et qu'elles finiront au moins en partie, au moment que vous vous y attendrés le moins. J'espère toujours vous voir établie où vous le désirés, aimée et admirée comme partout et encore mieux appréciée. L'orage est peut-être à sa fin. *L'univers a cédé, cédon, etc.* Quel plaisir vous aurés à Coppet quand vous ne serés pas obligée d'y être ! Le plus petit voyage à présent vous rendra votre beau et raisonnable embonpoint. Au moins Téplitz pour vous et pour nous, et alors Albert pour votre écuyer. Mais sans vous icy, ce n'est pas le moment. Tous nos régimens sont chargés de surnuméraires ; et d'icy au mois de juillet, il peut y avoir bien des places vacantes. Vienne est plus dangereuse qu'une ville où l'on s'amuse. Je n'en connais pas de pire pour un jeune homme qui n'y trouverait qu'à se déformer.

1. Date *in fine*. M<sup>me</sup> de Staël est encore à Coppet n'attendant pour s'enfuir que d'avoir mis au monde l'enfant qu'elle attend de John Rocca.

2. Jean de Carro (1770-1856) s'était installé à Vienne à la suite des troubles politiques de Genève. Il s'y était fait une grande réputation, avait répandu la vaccine en Europe centrale. Il avait soigné M<sup>me</sup> de Staël et Albert à Vienne. L'inquiétude du prince était motivée. M<sup>me</sup> de Staël, sous l'empire des contrariétés éprouvées depuis deux ans, à cause aussi de la naissance, probablement difficile du petit Rocca, avait effectivement beaucoup changé. (Voir notamment dans M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 73, un extrait du journal de Charles-Joseph de Clary-Aldringen).

Comme je suis sûr que bien de mes lettres à vous sont perdues, l'impression me vengera de la poste. Mes 2 Christines secrétaires et curieuses en ont copié plusieurs, ainsi que quelques autres qui n'en valent pas la peine. Mais on les imprime à Weymar<sup>1</sup>. Les miennes à vous regorgent de vérités brutales, de tendresse, d'admiration et de reconnaissance publique pour m'avoir fait un nom en encadrant ce que vous avés bien voulu ramasser. On ne croyait pas que je susse beaucoup plus que signer mon nom sans vous et les journaux justes à votre égard, ont été grâce à vous, obligeans pour moi.

La belle saison va vous rétablir sûrement. Eteignés ce Vésuve de cœur, d'esprit, d'imagination qui est au pied des glaciers. Toute ma famille qui se porte très bien me charge de vous dire la millième partie de ce qu'elle pense sur votre compte, et moi, chère, bonne et céleste créature, je ne puis dire que ces 3 mots qui embrassent toutes les raisons : je vous aime.

Vienne, ce 12 avril 1812.

\* \* \*

C'est le 23 mai 1812 que M<sup>me</sup> de Staël, enfin décidée à la fuite, quitta secrètement son château de Coppet. Ne pouvant passer par les ports de l'ouest qui lui étaient interdits, elle se dirigea vers l'Est et arriva à Vienne le 6 juin. Déjà la Grande Armée avançait vers le Russie. La guerre s'abattait sur toute l'Europe. Après beaucoup d'hésitations, elle devait se décider à prendre la même direction pour se rendre d'abord en Suède, puis en Angleterre.

Elle revit le prince de Ligne<sup>2</sup> et d'autres amis. Le prince l'encouragea à demeurer en Autriche, comme on le voit dans la lettre suivante.

\* \* \*

---

1. Voir plus haut, p. 280, n. 6.

2. J. MISTLER, *op. cit.*, p. 279-280.

A Prague,  
ce vendredi le quantième du mois?  
je vous le demande [juin 1812] <sup>1</sup>.

Vous auriez beau me faire le plus belle préface du monde pour cette lettre-cy, elle n'irait pas à l'impression ; à force de m'inspirer, chère Baronne, vous me dés-inspirés, car la crainte de ne pas vous retrouver à mon retour à Vienne m'ôte le plaisir de vous écrire. J'aimais mieux l'espérance, même avec peu d'apparence de vous y voir arriver. Mais vous êtes venue comme une apparition et je n'ai fait qu'un beau songe. Cependant, étudiés la carte encore deux ou trois mois. Pensés à tous les ports, et ne faites point de descente <sup>2</sup>. Du reste, la neutralité de votre Suède a été reconnue par la France et la Russie et approuvée de tout le monde. Mais par où y va-t-on? Je n'en sais rien.

Notre charmante impératrice, après m'avoir dit que j'avais sûrement été bien heureux de votre arrivée, m'a paru s'intéresser [*sic*] bien à vous et m'a dit qu'un grand bonheur après cela, serait de lire votre manuscrit en entier, dont les fragments, dont elle avait bien senti les pièces mal rapportées et mal copiées, avaient ajouté à son admiration <sup>3</sup>. J'ai dit que vous n'étiéz pas déterminée sur le lieu où vous resteriés pour attendre vos passeports <sup>4</sup>. Faites toujours semblant de passer et ne passés jamais. Parlés de vous baigner et ne vous baignés jamais <sup>5</sup>. Allés habiter avec votre colonie mes cellules de la montagne <sup>6</sup>. On ne peut pas m'exiler

1. L'allusion à la circulation du manuscrit de *De l'Allemagne*, dans le courant de la lettre, et surtout à l'attente des passeports aident à dater cette lettre. Le prince lui-même était parti pour Prague avec la Cour. M<sup>me</sup> de Staël quittera Vienne le 22 juin (MISTLER, *op. cit.*, p. 291). La lettre est donc probablement de la deuxième quinzaine de juin.

2. Allusion aux projets d'embarquement pour l'Amérique dont se nourrissait M<sup>me</sup> de Staël depuis des années.

3. Des copies du manuscrit de *De l'Allemagne* circulaient à Vienne sous le manteau.

4. M<sup>me</sup> de Staël attendait des passeports qu'elle avait sollicité de l'Empereur de Russie par l'intermédiaire de l'ambassadeur russe à Vienne. Mal vue des autorités autrichiennes, en l'absence de Metternich, elle quittera Vienne et ne recevra les passeports qu'au moment de franchir la frontière.

5. Allusion aux bains de Toeplitz.

6. Les propriétés du prince près de Vienne. Voir p. 247, n. 3.

dans mes terres pour cela ; car ce n'est qu'un rocher. Son bon air et la tranquillité remettront votre santé. Si vous prenez ce parti-là (car il n'y a plus personne à Vienne) faites venir mon adjutant ; et donnez lui vos ordres.

Je vous donne, chère et adorable femme, celui d'aimer toujours le plus grand et le plus tendre de vos admirateurs.

Encore une fois, suivez mon projet. Vous vous épargnerés 2 ou 300 florins par mois. Cette lettre-cy est une lettre de créance pour mon aide-de-camp, le capitaine Émile Le Gros, demeurant près de ma maison sur le rempart.

\* \* \*

La dernière lettre du prince, arriva à Stockholm peu avant le départ de M<sup>me</sup> de Staël pour la Suède.

\* \* \*

29

[Vienne, 8 avril 1814.]<sup>1</sup>

Chère Excellence, car vous l'êtes autant dans votre pays qu'excellente dans les autres ! je vous dirais que si j'avais voulu peindre en dehors et en dedans, M. Auguste avant de le voir, il eût été précisément comme il est<sup>2</sup>. Sa lettre à vous, sa fameuse conversation avec...<sup>3</sup> tout ce que j'avais entendu dire de lui et de sa physionomie pleine d'esprit se trouve bien juste. Si l'un de ces jours, votre prince<sup>4</sup>, puisque prince y a, renvoie sa Clary<sup>5</sup>,

---

1. L'allusion à l'abdication de Fontainebleau date la lettre.

2. Le prince n'avait pas connu Auguste en 1808. Celui-ci n'accompagnait pas sa mère. Voir p. 289, n. 2, une lettre du prince à Auguste.

3. M<sup>me</sup> de Staël avait donc montré au prince de Ligne la lettre dans laquelle Auguste avait raconté à sa mère l'entrevue infructueuse qu'il avait eu avec Napoléon à Chambéry, en janvier 1808, entrevue dans laquelle il avait montré beaucoup de courage et de présence d'esprit.

4. Le prince royal de Suède ex-général Bernadotte.

5. Désirée Clary épouse de Bernadotte. Le bruit de ce divorce avait couru et même celui d'un mariage du prince royal avec M<sup>me</sup> de Staël.

n'abdiqués ensuite le Royaume que pour vous faire catholique <sup>1</sup>; et prenés-moi pour grand écuyer, à tout risque et péril. Seulement, n'allons pas à Fontainebleau <sup>2</sup>.

Vite des lettres sur la Suède où il n'y a pas, je crois, de Rovigo <sup>3</sup>. Les autres dont il n'y a icy qu'un exemplaire, ont passé de main en main, pour un quart d'heure <sup>4</sup>. A peine a-t-on crié, *c'est elle, c'est admirable* qu'un autre vient vous dire, *rendés-le moi*. J'ai dans la tête que cecy est la dernière crise de l'Europe, et qu'il y aura une paix que les circonstances de chaque État rendront durable. Les corps malades affaiblis par trop de saignées ne marchent pas et se couchent pour longtemps. Alors, promenés-vous du nord au couchant et revenés-nous, malgré les bêtises que vous avés éprouvées en chemin <sup>5</sup>. *Dieu* (c'est moi) *ne doit point pâtir des sottises des prêtres*. Nous sommes icy bien des fidèles qui vous adorons. Mais il n'y en a pas un, nulle part, plus rempli de l'enthousiasme que vous produisés d'abord, et de tendresse ensuite pour vous, chère baronne, que moi, vous le savés, vous en êtes sûre et je le suis de vous, idolâtre toute ma vie.

V. [ienne,] ce 8 avril <sup>6</sup>.

\* \* \*

M<sup>me</sup> de Staël et le prince de Ligne ne devaient jamais se revoir. Elle dut penser souvent à celui à qui elle écrivait en 1810 : « Dans quelque lieu que je sois, je bénirai l'accueil paternel que votre cœur m'a fait et je me rappellerai le charme si jeune de

1. Bernadotte s'était converti au protestantisme pour pouvoir accéder au trône de Suède.

2. Allusion à la première abdication de Napoléon 1<sup>er</sup>.

3. Le prince souhaite que M<sup>me</sup> de Staël fasse un livre sur la Suède, comme sur l'Allemagne, dont le premier titre avait été : *Lettres sur l'Allemagne*. Elle projeta d'ailleurs une étude dont les *Dix années d'exil*, dans la 2<sup>e</sup> partie, est l'ébauche.

4. Sur la circulation du manuscrit voir la lettre précédente.

5. Les tracasseries que la police autrichienne avaient fait subir à M<sup>me</sup> de Staël à Vienne en 1812.

6. Adresse d'une autre écriture : « A Madame, Madame la baronne de Staël, à Stockholm ».

vosre grâce et de vosre esprit. »<sup>1</sup> Le prince mourra en 1814 et M<sup>me</sup> de Staël enverra à la princesse Christine Clary une lettre émouvante : « Vous savez combien j'aimais celui que vous pleurez. Vous savez combien j'admiraiss son esprit qui avait autant de profondeur que de grâce ; il était unique et le plaisir que j'ai trouvé dans son entretien ne se renouvellera jamais pour moi. »<sup>2</sup>

---

1. Lettre de M<sup>me</sup> de Staël au prince, 12 janvier 1810 (M. ULLRICHOVÁ, *op. cit.*, p. 61).

2. *Annales Prince de Ligne*, t. I, p. 349.

Nous publions ici en note une lettre du prince de Ligne à Auguste de Staël, qui se trouve également dans la série de Broglie, s.d., [1814] et qui est d'un intérêt moindre. Elle a été écrite au moment où Auguste quittait Vienne (voir p. 287, lettre 29).

« Je dispute avec le beau tems, cher baron, qui veut me faire aller à ma montagne et il perdrait son procès si j'étais sûr de vous trouver chés vous. Après les bras les plus beaux à la vérité où vous allés vous jeter, ce sont les miens qui vous serreraient avec plus de plaisir. Adieu, émanation céleste. Soyés heureux tous les deux, et pour que je le sois, passés, repassés par ici, quand vous aurés assés du pays *qui produit au lieu d'or du feu et des soldats*, menés-moi à Coppet, et soyés bien sûr, en attendant, cher Monsieur Auguste, du tendre attachement que vous m'avés inspiré ».

[Adresse :] « A M. le baron de Staël Holstein ».

# La vision de la Russie chez Madame de Staël et chez Astolphe de Custine

par M<sup>me</sup> Sophie DEROISIN

---

Dans cet empire russe, si faussement appelé barbare, je n'ai éprouvé que des émotions nobles et douces : puisse ma reconnaissance attirer des bénédictions de plus sur ce peuple et sur son souverain.

Germaine DE STAËL, 1812.  
(*Dix Ans d'Exil*)

Je ne dis pas que leur système politique ne produise rien de bon ; je dis seulement que ce qu'il produit coûte cher.

Astolphe DE CUSTINE, 1839.  
(*Lettres de Russie*)

Le voyage, est quoi qu'on dise, un des plus tristes plaisirs de la vie.

Germaine DE STAËL.  
(*Corinne*)

Le voyage est un drame.

A. DE CUSTINE.

Madame de Staël traversa la Russie en 1812, l'Année Terrible.

L'exil imposé par Bonaparte à sa vieille ennemie, sa réclusion dans le domaine des Necker, à Coppet, ne semble pas suffire à l'irritation de l'empereur. Coppet, trop près de Genève et de la frontière française, est surveillé sans relâche par la police de l'empereur ; Germaine de Staël ne s'y sent plus en sûreté. Craignant un enlèvement comme celui du duc d'Enghien, elle tente

---

Tous les textes cités proviennent de : M<sup>me</sup> DE STAËL, *Dix Ans d'Exil*. (Introduction de Paul Gauthier). Plon, Paris, 1904. -- Les plus belles pages d'Astolphe DE CUSTINE (introduction d'Yves Florenne). Mercure de France, Paris, 1963.

de fuir et de gagner l'Angleterre. Les ports français lui étant fermés, l'Europe occupée quasiment tout entière par les armées impériales ou sous le contrôle du duc de Rovigo, ministre de la police, elle va entreprendre une « longue marche », à travers l'Europe. Par Vienne, d'abord (dernier adieu au prince de Ligne, qui la conduit à sa chaise de poste). Elle traverse la Galicie et la Volhynie, s'enchantant de la fastueuse hospitalité polonaise des princes Lubomirski et passe enfin la frontière, le 14 juillet... (C'est aussi un 14 juillet qu'elle rendra le dernier soupir.) Germaine de Staël n'est qu'à quelques étapes de la Grande Armée ; elle a déjà de la peine à trouver des chevaux de poste dans cette zone en veillée d'armes. Elle atteint Moscou où elle n'ose s'attarder et se hâte vers Pétersbourg. Après quelques semaines, elle s'embarquera, de là, pour Abo, en Finlande, puis rejoindra Stockholm et enfin Londres.

Vingt-sept ans plus tard, en 1839, le marquis Astolphe de Custine, simple curieux, assure-t-il au tsar Nicolas I<sup>er</sup> — touriste, dirions-nous, aborde la Russie par mer. Embarqué à Lübeck, il remonte la Neva et parvient à Pétersbourg. Si Germaine entrée par « l'orient », par la steppe ukrainienne — la Tartarie Boréale dont parle Herodote n'est pas si loin ! — ne cessera d'être frappée par l'asiatisme de la Russie, Custine, lui, ne voit dans la capitale admirable, cette « fenêtre ouverte sur l'occident », qu'une mauvaise imitation de Versailles. « *Des tas de plâtre et de mortier* », des « *édifices dépaysés* », « *des temples tombés des montagnes de la Grèce dans les marais de la Laponie...* »

L'un et l'autre voyageurs ne parlaient pas la langue russe, n'ont à peu près approché que des courtisans ou la haute aristocratie, n'ont vu, semble-t-il, que la steppe ou la cour — ces deux extrêmes du prodigieux, du gigantesque « théâtre » russe.

Mais Custine aura le temps, le souffle et le génie, d'écrire quelques pages, qui sont parmi les plus belles de la prose française, sur le destin spirituel et politique d'un peuple.

Madame de Staël, dans ce voyage de proscriète poursuivie, n'a pu nous laisser que des notes hâtives. Elle voit très vite, mais n'a pas vu longtemps. Elle sentait elle-même ce que ces esquisses avaient de précaire et se proposait, d'après le témoignage de son fils Auguste, de les reprendre par la suite. L'agitation politique

et psychologique extrême qui s'empara de la France (chute de Napoléon, retour des Bourbons, les Cent-Jours, la Restauration), ce cortège tumultueux auquel s'ajoutèrent les circonstances personnelles de santé, de soucis familiaux et financiers, enfin la mort, survenue en 1817, ne lui permirent pas de donner aux pages russes de *Dix ans d'exil*, la même ampleur qu'aux pages allemandes du voyage de 1803.

Eût-elle étudié, avec la même ardeur, le même « sérieux » qui terrifiait son entourage, la littérature et la pensée russes, comme elle avait étudié *les Allemands*, avec Schlegel, s'était entretenue avec Goethe, Schiller, Fichte et Wieland? La réponse relève des rêves littéraires.

Mais quelle Russie intellectuelle avait-elle sous les yeux? Pouchkine n'était encore qu'un lycéen (il avait 13 ans). Quelles traductions existaient de Krylov, de Lomonossov, de Karamzine, à part les méchantes imitations des petits maîtres français? Nous pouvons nous féliciter sans doute que le visage russe ait été pour elle celui de Kutusov, héros de la nation, non pas celui de quelque pâle académicien attardé à la *Comédie larmoyante* ou aux odes anacréontiques.

La Russie staëlienne, si j'ose dire, est soulevée par la guerre patriotique, engagée dans les préparatifs de la défense et dans la mobilisation. Cette noblesse que Custine verra « endettée et qui ne peut remplir ses devoirs envers le peuple », elle est, en 1812, rassemblée en un seul élan, se dépouillant de ses biens pour former régiments et unités de combat. Russie héroïque et humaine, flamboyante, dans tous les sens du mot. (Germaine de Staël le relève avec stupeur : bien que l'armée française eût déjà pénétré très avant dans le territoire russe, nulle persécution, nulle gêne n'arrêtait un instant l'étranger voyageur... « Nous ne parlions que le français, la langue des ennemis qui dévastaient l'empire... » L'hospitalité des nobles et du peuple la confond.)

Si le régime autocratique, le drame du servage ne lui échappent nullement, ils semblent comme estompés par la tragédie imminente de la guerre. Nous pouvons cependant nous demander si M<sup>me</sup> de Staël, gagnée par l'accueil d'Alexandre I<sup>er</sup>, n'a pas usé de précautions oratoires dont elle se fût dégagée si son étude avait pu s'amplifier. La grâce d'Alexandre, ses bouffées de libéralisme

pouvaient l'abuser sur l'avenir. « Jamais on ne peut voir un pays sous un jour plus avantageux que dans une époque de malheur et de courage. » L'étroite alliance anglaise pouvait aussi laisser espérer une certaine « contagion » dans le libéralisme des idées... « Dans la grande crise où se trouvait la Russie quand je l'ai traversée, l'on ne pouvait qu'admirer l'énergie de résistance et la résignation aux sacrifices que manifestait cette nation ; et l'on n'osait presque pas, en voyant de telles vertus, se permettre de remarquer ce qu'on aurait blâmé en d'autres temps ».

Mais Custine, lui, ose. Il reprochera à Germaine de Staël de n'avoir vu en Russie que l'opposition à Napoléon : c'est une « résistante », uniquement, qui aurait traversé la steppe de Jitomir à Moscou, et de Moscou à Pétersbourg.

C'est enfermer cette intelligence solaire dans des limites bien étroites, et celle dont Schiller avait dit à Goethe : « ... elle n'a jamais d'estime pour les fausses valeurs et reconnaît toujours les vraies » ne méritait pas ce jugement sommaire.

Au-delà de l'événement historique et du phénomène, au-delà d'une vision politique et humaine de la Russie, ce sont plutôt deux familles d'esprits, plus encore, deux tempéraments que nous avons à considérer.

Si Custine appartient bien aux *mélancholiques* des vieilles classifications médiévales, l'apollinienne Germaine de Staël ajoute toujours l'enthousiasme à la lucidité, la foi dans le progrès, des lumières à la sévérité. « Je ne vois que le revers de la médaille » avoue Custine.

La seule intelligence ne suffit pas à tout mettre en place, même chez un observateur exceptionnellement aigu. L'humeur, chez Custine est préjudiciée par un mouvement instinctif, viscéral, pour ainsi dire. Ce n'est pas seulement la juste indignation devant l'autocratie de Nicolas I<sup>er</sup> qui l'anime : au fur et à mesure que le voyage se prolonge, qu'il s'enfonce dans la steppe, quelque chose en lui se défend, se dresse contre cette nation. Sa bile noire infecte chacun de ses instants. S'il voit de haut et de loin, il est tout de même de ceux, dirait le prince de Ligne, qui « ne voient que la nuit ».

Reprochez-vous à Germaine de Staël de chercher « le jour » cet amour de l'humanité, cet élan d'enthousiasme qui la soulève

vers le beau et le bien? Quelle est la part d'espérance dans tout regard, de leurre dans toute honnêteté? Dialectique de l'aveuglement et de la lucidité : ne trouve-t-on que ce que l'on cherche? Ne voit-on que ce que l'on sait? Et l'amour serait-il seul attentif, seul juste?

« La hardiesse d'imagination des Russes ne connaît pas de bornes... ce qui caractérise ce peuple, c'est quelque chose de gigantesque en tous genres... les dimensions ordinaires ne lui sont applicables en rien. » Et ailleurs : « un mépris des obstacles et des peines physiques qui peut les porter aux plus grandes choses ». Voici la Russie de Germaine. N'est-ce pas la même qu'en 1941-1943, devant les blindés de Guderian ?

Custine, lui, sait que « les empires comme les machines s'usent au repos — la prudence les paralyse, l'inquiétude dans l'inaction les dévore ». Cet empire dans le faux repos de l'absolutisme de Nicolas I<sup>er</sup>, il y voit « une nation de muets ; quelque magicien a changé soixante millions d'hommes en automates qui attendent la baguette d'un enchanteur pour renaître et pour vivre ». L'abus du luxe, la misère du servage, la réelle furie qui le soulève devant l'exil sibérien des Décembristes et de leurs admirables épouses : il se sent « devenir injuste ». « Il n'est que trop facile ici de se laisser prendre aux apparences de la civilisation ».

Trop près de cette vie de cour, c'est-à-dire, au centre du pouvoir et de ses effets terrifiants ou débilissants, il ne rencontre que mensonge, délation, oppression. « L'oppression crée la révolte, la révolte nécessite les précautions, les précautions accroissent le danger et de cette longue suite d'actions et de réactions naît un monstre : le despotisme. »

La Russie spirituelle de 1839 était infiniment plus riche, cependant, que celle de 1812. Pouchkine, comme le cèdre du Liban, couvrait tout l'espace de son souffle et de son ombre. Lermontov et Gogol avaient publié presque toute leur œuvre, la pensée révolutionnaire avait déjà inspiré des martyrs et des philosophes : Herzen partait pour l'exil, les folles discussions entre slavophiles et occidentalistes soulevaient tous les cénacles littéraires, les proscrits politiques commençaient, à Berlin ou à Zürich, leur vie misérable et fiévreuse — comme Bakounine. Cette fermentation exaltée des esprits, il semble que Custine ne l'ait pas connue.

Dans son jugement navré sur Pétersbourg « ... cette lumière indifféremment paresseuse qui répand également sa mortelle froideur, le jour et la nuit, sur la mer et sur les terres confondues par les neiges du pôle et nivelées sous le pied pesant des hivers », il ne pouvaient prévoir les alchimies du temps qui ont transmué en magies toutes les perspectives de la ville, ajouté les ombres et les pas des personnages de roman, la révolte des poètes, les clameurs de la Révolution, cette « vie seconde » frémissante qui anime pour nous les quais de la Neva et de la Moïka.

M<sup>me</sup> de Staël et Custine se retrouvent, comme tous les voyageurs précédents, dans une égale frayeur de l'immensité russe. « Ce pays est l'image de l'espace infini et il faut une éternité pour le traverser. » Parvenant près de Moscou, elle semble perdre cœur : « ... il y a tant d'espace en Russie que tout s'y perd... L'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue même, qui poursuit l'imagination, comme certaines idées métaphysiques dont la pensée ne peut plus se débarrasser ».

Custine, exaspéré par les mauvais chemins, l'inconfort de sa *kibitka*, écrit de son côté : « Tout est distance en Russie : il n'y a pas autre chose que ces plaines vides à perte de vue... déserts sans beauté pittoresque : la route de poste détruit la poésie de la steppe ; il ne reste que l'étendue de l'espace et l'ennui de la stérilité. »

Des plaines marécageuses autour de Pétersbourg, il avait écrit ce *lamento* : « ... toute cette confusion de formes et de tons me plonge dans une rêverie douce dont le réveil pacifique est aussi près de la mort que de la vie. A son tour, l'âme reste suspendue entre le jour et la nuit, entre la veille et le sommeil... si l'on n'est point exempt d'ennui, on est libre de peines... » Il est vrai qu'arrivé le 8 juillet, Custine était encore « embué » dans les *nuits blanches* de la Baltique et on perçoit le bon occidental, très fâché parce que les heures du coucher et du lever ne sont plus honnêtement tranchées.

---

1. Frayeur qui fut celle des grenadiers de Napoléon comme des tankistes de Manstein et de Guderian. Un officier allemand d'état-major rapporte que la lecture secrète et quasi universelle des officiers de la Wehrmacht dans la campagne de l'Est, à l'automne de 1942, était les *Mémoires* de CAULAINCOURT. (Alan CLARK : *la Guerre à l'Est*. Laffont, 1966).

Mais le « cœur visionnaire » de Custine — comme il le dit de lui-même, a prévu la Révolution « plus terrible que ne le fut la révolution dont l'Occident de l'Europe subit encore les effets » ... Figurez-vous les passions républicaines bouillonnant dans le silence du despotisme... La Russie est une chaudière d'eau bouillante bien fermée, mais placée sur un feu qui devient toujours plus ardent... » Visionnaire encore, il souhaite, prévoit : le trône de Russie replacé à Moscou où « la nation slave » vivrait enfin de « sa propre vie... là, les arts et les richesses récompenseront les efforts d'un peuple appelé à devenir d'autant plus grand et plus glorieux qu'il fut plus longtemps obscur et résigné ».

Les deux voyageurs, élégants petits-neveux des moralistes français, éprouvent un plaisir visible (et sans cesse renouvelé par cette extravagante Russie) aux portraits, aux notations rapides qui vont faire flèches (dards empoisonnés chez Custine !), aphorismes, maximes, selon les plus vives traditions du génie français. Définir le complexe, éclairer l'obscur, comprendre le multiple, cerner l'invisible : voila l'ouvrage à préparer dans sa chaise de poste ou sa *kibitka*, et par la magie de leur langue, ils ont atteint parfois à la poésie véritable, qui est une autre vérité.

Sur l'inconstance russe, Germaine de Staël : « Un certain désordre d'imagination ne permet pas de trouver du bonheur dans la durée... dans ces natures fantasques et véhémentes, l'amour est plutôt une fête ou un délire qu'une affection profonde et réfléchie ». Custine : « on dirait que chez eux le cœur est l'empire du hasard ; rien ne tient contre leur facilité à tout adopter et à tout abandonner. Ce sont des reflets, ils rêvent et font rêver ; ils ne naissent pas, ils apparaissent ; ils vivent et meurent, sans avoir aperçu le côté sérieux de l'existence ». Et encore : « La Russie est la patrie des passions effrénées ou des caractères débilés, des révoltés ou des automates, des conspirateurs ou des machines ; ici, point d'intermédiaire entre le tyran et l'esclave, entre le fou et l'animal : le juste milieu y est inconnu ». M<sup>me</sup> de Staël, elle, avait dit, lapidaire : « leurs vices mêmes n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. » Et déjà avant Moscou, elle note : « ... ils ne cessent jamais d'être Russes, c'est à dire impétueux et réservés tout ensemble, plus capables de passion que d'amitié, plus fiers que délicats, plus dévots que

vertueux, plus braves que chevaleresques, et tellement violents dans leurs désirs, que rien ne peut les arrêter lorsqu'il s'agit de les satisfaire. »

Pouchkine, cependant ne s'y est pas trompé, quand il défendit la mémoire de l'intrépide exilée. « La pénétration de ses vues, la nouveauté et la variété de ses remarques, la reconnaissance et la bienveillance qui guident la plume de l'écrivain, tout dans ce livre fait honneur à l'esprit et au sentiment de cette femme extraordinaire »<sup>1</sup>.

\* \* \*

Il est impossible, en quelques pages hâtives, d'analyser les *Voyages* français en Russie. *Mémoire* pour Catherine II, de Diderot, ou *Relation* scientifique de l'astronome Chappe d'Auteroche, dépêché de Paris à Tobolsk par l'Académie Royale des Sciences, en 1764, pour observer une comète, (et qui trempa les thermomètres de Monsieur de Réaumur dans tous les fleuves entre le Rhin et l'Yrtich ; ses observations indignées sur le servage devaient d'ailleurs susciter les mêmes colères chez Catherine II que celles de Nicolas I<sup>er</sup> vis-à-vis de Custine).

On s'aperçoit soudain que les derniers écrivains à se rendre en Russie furent Balzac (qui, prudemment, ne dit rien, pour une fois) et Alexandre Dumas père — 1858 — Singulièrement, la poésie d'Aragon est ailleurs, mais il est le dernier à avoir avancé dans la steppe.

Les études économiques, militaires, politiques, sociologiques, se sont accumulées en bibliothèques. Les journalistes n'ont pas cessé d'analyser une Russie, devenue sous leur écriture de fer à repasser, à la fois très connue et invisible.

N'est-ce pas l'heure de rendre la Russie aux écrivains? Cette attention chaleureuse, cette *bienveillance*, dirait Pouchkine, ce regard attentif qui porte au-delà de tous les nationalismes de l'esprit et de l'âme — et qui fut celui de M<sup>me</sup> de Staël, nous ne le retrouvons pas encore.

---

1. Article de Pouchkine paru dans le *Télégraphe Moscovite* de 1825.

Cette nouvelle Russie, complexe et tragique, comme elle le fut toujours, partagée entre le mouvement et la rigidité, comme elle le fut toujours, incertaine entre ses allégeances asiatiques et occidentales, qui, désormais va nous l'interpréter? Le lyrisme de la steppe, l'émotion du cœur, l'espace, n'appartiennent qu'aux poètes.

# Rapport

---

## Le concours scolaire de 1966

**Rapport de M. Albert AYGUESPARSE,  
Secrétaire du jury**

Le Concours scolaire national ouvert aux élèves de Poésie et de Rhétorique de l'enseignement libre comme de l'enseignement officiel s'adresse aussi, d'une part, aux établissements du régime français, et d'autre part aux établissements du régime flamand. Jusqu'ici, les deux régimes avaient participé avec une égale assiduité et un égal empressement à cette épreuve annuelle. Il est naturel que la participation des établissements scolaires de Wallonie à ce concours en langue française ait toujours été plus importante, numériquement, que celle des athénées, lycées et collèges de la partie flamande du pays. Bon an, mal an, le nombre des établissements du régime français qui participent au concours oscille autour de la centaine, celui des concurrents du régime flamand, aux environs de soixante-dix.

Ce qui caractérise ce 23<sup>e</sup> Concours scolaire national, c'est une brusque défection des établissements scolaires des régions flamandes. En 1966, alors que le régime français est représenté par 87 candidats, le régime flamand ne l'est que par 15 candidats, contre 63 en 1963, 76 en 1964 et 69 en 1965. Souhaitons qu'il ne s'agisse là que d'un phénomène accidentel et d'une régression passagère.

L'examen des copies envoyées par les établissements des deux régions est réconfortant. Il révèle qu'il existe toujours, parmi notre jeunesse, une élite que passionne le jeu des idées et pour qui, ainsi que l'affirme Rivarol, « la langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts ».

Le jury composé de MM. Marcel Thiry, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, Joseph Calozet, Adrien Jans et moi-même, a retenu, en vue de l'épreuve en loge, 9 candidats pour chacun des deux régimes. Se sont présentés à cette épreuve finale qui, comme il est d'usage, s'est déroulée au Palais des Académies, 8 candidats du régime français et 7 du régime flamand. Comme sujet à traiter, le jury avait choisi une phrase extraite d'un discours du président Kennedy : « L'humanité devra mettre fin à la guerre, ou c'est la guerre qui mettra fin à l'humanité ».

Sous sa forme percutante, cette pensée résume le drame crucial de notre époque. Aucun thème de composition ne pouvait être plus actuel ni plus susceptible de mieux refléter l'inquiétude des jeunes générations en face de la guerre. Et force nous est de reconnaître que, lorsqu'elles abordent ce problème capital, elles témoignent d'une lucidité peu banale. Le discrédit qui frappe la guerre est si grand à leurs yeux que celle-ci a cessé d'avoir tout caractère chevaleresque, d'être liée à l'idée de la défense de l'intégrité et de l'indépendance nationales. Elle n'a plus, affirment certains concurrents, l'excuse d'être, comme elle le fut jadis, un moyen de faire triompher une politique ou une idéologie et d'imposer une plus haute conception du monde.

Parmi les participants à la dernière épreuve du concours, plusieurs ont montré une remarquable connaissance des problèmes politiques et économiques de notre époque. Grâce à la radio et à la télévision, ces adolescents sont au courant des principaux événements qui façonnent le visage, non seulement de l'Europe, mais des autres continents, et ont discerné les grandes forces qui régissent le périlleux équilibre planétaire. S'ils n'ont pas perdu le sens de la générosité ni l'enthousiasme qui poussent la jeunesse vers une conception idéaliste de l'existence et des rapports humains, ils ont compris que le monstrueux anachronisme qu'est la guerre risque de provoquer la destruction de l'humanité et que, s'ils veulent survivre, les hommes doivent s'attacher résolument à faire triompher la première proposition de la pressante alternative devant laquelle le président Kennedy a placé les peuples et leurs dirigeants.

La lecture des travaux a permis aux membres du jury, non seulement de mesurer la maturité d'esprit et la curiosité intel-

lectuelle des candidats, mais de corroborer la violente et unanime condamnation qui, dans le chef de la jeunesse, frappe le principe même de la guerre. On aurait tort de croire cependant que, pour tous ces jeunes gens, l'empire de la guerre a fait définitivement son temps. Si maints concurrents tiennent ce fléau pour un spectre qui hante toujours l'esprit des hommes, mais dont la menace pour l'Occident semble se dissiper, plusieurs d'entre eux se montrent infiniment plus sceptiques et nous disent, avec une singulière lucidité, les raisons de leur appréhension et de leur méfiance. Mais tous, et c'est là un des côtés positifs de ce concours, s'interrogent sur le destin de l'humanité avec une attention passionnée et une sincérité intransigeante.

Un autre côté réjouissant de l'épreuve a été de constater la sûreté avec laquelle les lauréats manient la langue française. D'une manière générale, leur style est plus que correct ; il épouse leur pensée avec précision et sait user de tournures tout à la fois neuves et élégantes. Nombreuses sont les compositions qui révèlent de réelles qualités littéraires.

Après l'examen et la discussion des travaux, le jury a décidé d'attribuer trois prix à chacun des régimes linguistiques. Pour le régime français, le palmarès s'établit comme suit :

- 1<sup>er</sup> prix : M. Jean-Pol Rousseaux, de l'Athénée Royal de Charleroi ;
- 2<sup>e</sup> prix : M<sup>lle</sup> Mariane Wisser, du Lycée Marguerite Bervoets à Mons ;
- 3<sup>e</sup> prix : M<sup>lle</sup> Françoise Denolin, de l'Athénée Royal d'Uccle.

Les trois lauréats pour le régime flamand sont :

- 1<sup>er</sup> prix : M. Guy De Porre, du Collège St-Liévain de Gand ;
- 2<sup>e</sup> prix : M. Marc Dehaeze, du Collège de Melle ;
- 3<sup>e</sup> prix : M<sup>lle</sup> Roseline Nelissen, de l'Institut Paridaens de Louvain.

# Chronique

---

## Séances mensuelles de l'Académie

En sa séance du 17 septembre, l'Académie a entendu une communication de M. Pierre Nothomb sur ses souvenirs personnels d'Émile Verhaeren.

Elle a décidé d'adhérer au comité qui se constitue, à l'initiative du Commissariat général au tourisme, pour sauvegarder la zone centrale de Bruxelles où se trouvent les palais et les musées.

Le prix Polak a été décerné à M. Jacques Belmans pour ses recueils de poèmes *Les chansons d'aube meurtrie* et *Aux capitales traversées par la foudre*. Le prix Denayer a été décerné à M. Carlos de Radzitzky pour l'ensemble de son œuvre.

L'Académie éditera l'adaptation de trois pièces de Shakespeare par Romain Sanvic, avec une préface de M. Georges Sion.

Des subventions du Fonds national de la Littérature ont été décidées.

Le 8 octobre, M. Lucien Christophe a fait une communication sur « une prétendue lettre d'Émile Verhaeren ». L'Académie a décidé d'éditer un ouvrage en trois volumes de M. Hector Renchon, ouvrage dont le titre actuel, *Variations grammairiennes*, sera modifié.

Le 5 novembre, l'Académie a constitué son bureau pour 1967. Par acclamation, M. Maurice Delbouille a été élu directeur, et M. Edmond Vandercammen vice-directeur. L'Académie a constitué aussi ses commissions et ses jurys pour l'année à venir.

M. Georges Sion a fait une communication sur « le Liban et les dialogues de l'esprit ».

Le grand prix de littérature française hors de France (fondation Nassim Habif) a été décerné à M. Jacques Chenevière, pour l'ensemble de son œuvre ; le prix Vossaert, à M. Pierre Colla, pour son ouvrage intitulé *l'Univers tragique de Barbey d'Aurevilly* ; le prix Schmitz, à M. Marcel Lobet, pour l'ensemble de son œuvre.

Les sujets de concours pour 1970 ont été arrêtés. La section de philologie demandera « une étude historique sur le théâtre de Michel

de Ghelderode ». La section de littérature demandera « une étude sur la personnalité de Gustave Kahn ».

Des subventions du Fonds national de la littérature ont été accordées pour aider à l'édition de manuscrits.

Le 17 décembre, l'Académie a arrêté différentes dispositions pour marquer le centième anniversaire de la naissance de Fernand Severin. Elle a accordé son patronage au colloque sur Baudelaire qui se tiendra à Namur et à Bruxelles en octobre 1967. Elle a décidé de préparer une nouvelle protestation contre l'usage administratif de désigner par leur nom néerlandais, dans des textes rédigés en français, des localités flamandes qui possèdent une dénomination française.

M. Marcel Thiry a fait une communication sur « Apollinaire et la voix ligure ».

Le prix Georges Garnir a été décerné à M. Hubert Juin pour son roman *Le repas chez Marguerite*. Le prix de Wever pour la poésie a été attribué à M<sup>lle</sup> Claudine Bernier et à son recueil manuscrit *Les Noces du vent* ; le prix de Wever pour la nouvelle a été attribué à M. Gabriel Deblander et à son recueil *Trois histoires rouges*.

Le secrétaire a communiqué le procès-verbal d'une réunion tenue le 25 octobre, entre les secrétaires perpétuels des cinq Académies royales résidant au Palais des Académies et des architectes et hauts fonctionnaires du Ministère des Travaux publics, au sujet de la réfection du Palais et de son extension. L'Académie entend maintenir le droit qui lui a été reconnu de recevoir des locaux dignes de sa mission, par priorité, dans les nouvelles installations à aménager sur l'emplacement des anciennes écuries royales et de l'ancien manège.

### **La remise du grand prix de littérature française hors de France**

Grâce au mécénat d'un homme de science et d'action, feu M. Nessim Mabif, et grâce au Fonds national de la Littérature, l'Académie décerne tous les deux ans un prix de 100.000 francs que son fondateur a stipulé pour un écrivain de langue française, non Français de nationalité.

Pour 1966, le jury était composé de MM. Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Marcel Raymond, Roger Bodart, Carlo Bronne et Marcel Thiry. Il a proposé à l'Académie, par quatre voix, de désigner comme lauréat M. Jacques Chenevière, une voix s'étant portée sur le nom de M. Ernest Cioran. L'Académie a ratifié cette proposition.

Le 3 décembre 1966, à Liège, au début de la séance publique dont il est rendu compte d'autre part, M. Marcel Raymond, au nom du jury, a fait connaître l'attribution du grand prix de littérature française hors de France à M. Jacques Chenevière. Il a montré le vaste champ qui était ouvert à la prospection du jury, lequel eut à peser les mérites littéraires d'écrivains français de Suisse, de Belgique, de Roumanie, du Canada, des États-Unis et de plusieurs pays d'Amérique du sud, d'Afrique, d'Asie et des îles. Il a brièvement caractérisé l'œuvre élégante et solide de Jacques Chenevière.

Celui-ci, retenu à Genève par son état de santé, n'avait pu se rendre à la cérémonie. C'est S.E. M. Jean-Louis Pahud, ambassadeur de Suisse, qui à sa place reçut le prix des mains de M. Pierre Wigny, ministre de la Culture française. M. Jean-Louis Pahud, après s'être félicité de ce nouveau lien d'amitié entre les littératures françaises de Suisse et de Belgique, donna lecture d'une émouvante lettre de remerciement adressée à l'Académie par M. Jacques Chenevière.

Rappelons qu'en 1964, pour sa première attribution, le grand prix de littérature française hors de France avait été décerné à M. Franz Hellens.

### Prix littéraires

Le grand prix quinquennal de l'Essai, haute récompense du Gouvernement, a été décerné à M. Lucien Christophe pour ses deux ouvrages *Le Jeune homme Péguy* et *Les grandes heures de Charles Péguy*.

M. Albert Ayguesparse s'est vu décerner le Prix du Directeur de la S.N.C.B. pour son récit : *L'Albatros a trois heures de retard*.

A Paris, au cours d'une réception intime à l'ambassade de Belgique, M. Marcel Thiry a reçu le prix Monceau.

### Hors de Belgique

En juillet, M. Robert Guiette a fait six leçons sur des sujets de littérature médiévale et contemporaine au Romanisches Seminar de l'Université de Giessen. En août, au 8<sup>e</sup> Congrès international arthurien, il a fait une communication sur : « Li conte de Bretagne sont si vain et plaisant ».

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie.* Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960 . . . 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren.* Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J.M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 . . . . . 100 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck.* Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 . . . . . 220 —
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière.* 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 . . . . . 100 —
- BAYOT, Alphonse. — *Le Poème moral.* Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 . . . . . 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas.* 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 . . . . . 160 —
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.  
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. . . . . 160 —  
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. . . . . 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach.* 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 . . . . . 125 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 . . . 100 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin.* 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 . . . . . 175 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos.* 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 . . . . . 175 —

- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 . . . . . 115 —
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie*. I vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 . . . . . 125 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique*. I vol. in-8° de 423 p. — 1931 . . . . . 275 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national*. I vol. in-8° de 546 p. — 1948 . . . . . 275 —
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)* I vol. in-8° de 116 p. — 1959 . . . . . 125 —
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 . . . . . 90 —
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. I vol. in-8° de 270 p. — 1955 . . . . . 160 —
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. I vol. in-8° de 156 p. — 1958 . . . . . 140 —
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. I vol. in-8° de 184 p. — 1952 . . . . . 140 —
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mochel (Lettres inédites)*. I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 . . . . . 70 —
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 . . . . . 115 —
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. I vol. in-8° de 468 p. — 1957 . . . . . 250 —
- DELBUILLE Maurice. — *Sur la Genèse de la Chanson de Roland*. I vol. in-8° de 178 p. — 1954 . . . . . 140 —
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 . . . . . 160 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre*. I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 185 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève*. I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 200 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène*. I vol. in-8° de 415 p. — 1959 . . . . . 220 —
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 . . . . . 100 —
- DONEUX Guy. — *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme*. I vol. in-8° de 242 p. — 1961 . . . . . 140 —
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. I vol. in-8° de 169 p. — 1938 . . . . . 100 —
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle*. I vol. in-8° de 221 p. — 1963 . . . . . 140 —

- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Burg-Jargal »*. I vol. in-8° de 159 p. — 1923 . . . . . 100 —
- FRANCOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956 . . . . . 125 —
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 . . . . . 115 —
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. I vol. in-8° de 418 p. — 1936 . . . . . 225 —
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. I vol. in-8° de 342 p. — 1953 . . . . . 220 —
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 . . . . . 115 —
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 . . . . . 60 —
- GUILLEAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962 . . . . . 135 —
- GUILLEAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 303 p. — 1956 . . . . . 175 —
- GUILLEAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. I vol. in-8° de 108 p. — 1959 . . . . . 100 —
- HANSE Joseph. — *Charles de Coster*. I vol. in-8° de 383 p. — 1928 . . . . . 110 —
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup>* (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt). I vol. in-8° de 215 p. — 1941 . . . . . 130 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 . . . . . 115 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. I vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 . . . . . 135 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). I vol. in-8° de 150 p. — 1964 . . . . . 100 —
- LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. I vol. in-8° de 75 p. — 1938 . . . . . 80 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. I vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 . . . . . 100 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. I vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952. 175 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. I vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 . . . . . 80 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. I vol. in-8° de 432 p. — 1935 . . . . . 220

NOULET Émile. — <i>Le premier visage de Rimbaud</i> . I vol. 14 × 20 de 324 pages. — 1953 . . . . .	185 —
OTTEN Michel. — <i>Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme</i> . I vol. in-8° de 256 p. — 1962 . . . . .	150 —
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière</i> . I vol. in-8° de 224 p. . . . .	135 —
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 . . . . .	80 —
PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 . . . . .	115 —
POHL Jacques. — <i>Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique</i> . — I vol. in-8° de 248 p. — 1962 . . . . .	145 —
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt</i> . I vol. in-8° de 248 p. — 1933 . . . . .	140 —
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 . . . . .	115 —
REMACLE Louis. — <i>Le parler de la Gleize</i> . I vol. in-8° de 355 p. — 1937 . . . . .	175 —
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . I vol. in-8° de 213 p. — 1954 . . . . .	160 —
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . . . .	115 —
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . I vol. in-8° de 200 p. — 1953 . . . . .	175 —
SCHAEFFER Pierre-Jean — <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p. — 1962 . . . . .	250 —
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960. . . . .	100 —
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p. — 1955 . . . . .	120 —
SOSSET L. L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . I vol. in-8° de 200 p. — 1937 . . . . .	100 —
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . I vol. in-8° de 247 p. — 1943 . . . . .	185 —
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 . . . . .	100 —
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> . I vol. in-8° de 339 p. — 1930 . . . . .	220 —
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier</i> . I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 . . . . .	115 —
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . I vol. in-8° de 100 p. — 1935 . . . . .	90 —

VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8° de 296 p. — 1965 . . . . .	185 —
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954 . . . . .	160 —
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . I vol. in-8° de 285 p. — 1960 . . . . .	175 —
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961 . . . . .	60 —
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . I vol. in-8° de 255 p. — 1949 . . . . .	185 —
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 . . . . .	110 —

## Publications récentes

GUILLAUME Jean, S.J. — « <i>Les Chimères</i> » de Nerval. Édition critique. I vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte . . . . .	180—
LECOCQ, Albert. — <i>Œuvre poétique</i> . Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. I vol. in-8° de 336 p. . . . .	250—
RENCHON, Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . I vol. in-8° de 200 p. . . . .	130 —

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.*

**PRIX 80 Fr.**